

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL.

TOME IX.

CORINNE. — Tome II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL,

PUBLIÉES PAR SON FILS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE MME DE STAËL,

PAR MADAME NECKER DE SAUSSURE.

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1820.



CORINNE,

OU

L'ITALIE.

LIVRE XI.

NAPLES ET L'ERMITAGE DE SAINT-SALVADOR.

CHAPITRE PREMIER.



Oswald étoit fier d'emmener sa conquête; lui, qui se sentoit presque toujours troublé dans ses jouissances par les réflexions et les regrets, n'éprouvoit plus cette fois la peine de l'incertitude. Ce n'étoit pas qu'il fût décidé, mais il ne s'occupoit pas de l'être, et il se laissoit aller aux événemens, espérant bien être entraîné par eux à ce qu'il souhaitoit. Ils traversèrent la campagne d'Albano, lieu où l'on montre encore ce qu'on croit être le tombeau des Horaces et des Curiaces (1). Ils

passèrent près du lac de Nemi et des bois sacrés qui l'entourent. On dit qu'Hippolyte fut ressuscité par Diane dans ces lieux; elle ne permettoit pas aux chevaux d'en approcher, et perpétuoit, par cette défense, le souvenir du malheur de son jeune favori. C'est ainsi qu'en Italie, presqu'à chaque pas, la poésie et l'histoire viennent se retracer à l'esprit, et les sites charmans qui les rappellent adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse éternelle.

Oswald et Corinne traversèrent ensuite les marais Pontins, campagne fertile et pestilentielle tout à la fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attèlent vos chevaux, et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des buffles d'une physionomie tout à la fois basse et féroce traînent la charrue, que d'imprudens cultivateurs conduisent encore quelquefois sur cette terre fatale, et le plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains, dans le Nord, sont annoncés par leur effrayant aspect; mais, dans les contrées les plus funestes du Midi,

la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de s'endormir en traversant les marais Pontins, l'invincible penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur, est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil veilloit constamment sur Corinne. Quelquefois elle penchoit sa tête sur Thérésine qui les accompagnoit; quelquefois elle fermoit les yeux, vaincue par la langueur de l'air. Oswald se hâtoit de la réveiller, avec une inexprimable terreur; et bien qu'il fût silencieux naturellement, il étoit inépuisable en sujets de conversation, toujours soutenus, toujours nouveaux, pour l'empêcher de succomber un moment à ce fatal sommeil. Ah! ne faut-il pas pardonner au cœur des femmes les regrets déchirans qui s'attachent à ces jours où elles étoient aimées, où leur existence étoit si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsqu'à tous les instans elles se sentoient soutenues et protégées? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices! et qu'elles sont heureuses celles que le lien sacré du mariage a conduites doucement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie!

Oswald et Corinne, après le passage inquié-

tant des marais Pontins, arrivèrent enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le Midi: c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On diroit que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi : on en pressent les douceurs, mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé, et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avoit placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie; ou du moins là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les

citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal s'y rencontre encore; et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'enivre de la nature. Les aloës, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poëtes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfans jetèrent dans la voiture de Corinne une immense

quantité de fleurs qu'ils cueilloient au bord du chemin, qu'ils alloient chercher sur la montagne, et qu'ils répandoient au hasard; tant ils se confioient dans la prodigalité de la nature! Les chariots qui rapportoient la moisson des champs étoient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses, et quelquefois les enfans entouroient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyoit, on entendoit à côté de ces rians tableaux, la mer dont les vagues se brisoient avec fureur. Ce n'étoit point l'orage qui l'agitoit, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposoit à ses flots, et dont sa grandeur étoit irritée.

E non udite ancor come risuona
Il roco ed alto fremito marino?

Et n'entendez-vous pas encore comme retentit le frémissement rauque et profond de la mer? Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connoître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards; et l'on éprouve comme un besoin mêlé de terreur de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma. Corinne et lord

Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisoit sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venoient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portoient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissoient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiroient mutuellement; mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourroit goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez; mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, met en relation avec les objets extérieurs, et les sentimens s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie; dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette

impression! Mais il n'y a dans cette mélancolie ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme; ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montroient dans les airs; on eût dit que la montagne étinceloit, et que la terre brûlante laissoit échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches voloient à travers les arbres, se reposoient quelquefois sur les feuilles, et le vent balançoit ces petites étoiles, et varioit de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenoit un grand nombre de petites pierres ferrugineuses qui brilloient de toutes parts; c'étoit la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venoient de l'échauffer. Il y a tout à la fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

Corinne se livroit au charme de cette soirée, s'en pénétroit avec joie; Oswald ne pouvoit cacher son émotion. Plusieurs fois il serra Corinne contre son cœur, plusieurs fois il

s'éloigna, puis revint, puis s'éloigna de nouveau, pour respecter celle qui devoit être la compagne de sa vie. Corinne ne pensoit point aux dangers qui auroient pu l'alarmer; car telle étoit son estime pour Oswald, que, s'il lui avoit demandé le don entier de son être, elle n'eût pas douté que cette prière ne fût le serment solennel de l'épouser; mais elle étoit bien aise qu'il triomphât de lui-même, et l'honorât par ce sacrifice; et il y avoit dans son âme cette plénitude de bonheur et d'amour qui ne permet pas de former un désir de plus. Oswald étoit bien loin de ce calme: il se sentoit embrasé par les charmes de Corinne. Une fois il embrassa ses genoux avec violence, et sembloit avoir perdu tout empire sur sa passion; mais Corinne le regarda avec tant de douceur et de crainte, elle sembloit tellement reconnoître son pouvoir, en lui demandant de n'en pas abuser, que cette humble défense lui inspira plus de respect que toute autre.

Ils aperçurent alors dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portoit sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine. — Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald. — Oui, répondit Corinne. — Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. — Les regards de Corinne,

élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée, et se prosterna devant elle pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînoit. — Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble; non, Oswald, j'en suis assurée, vous respecterez celle qui vous aime : vous le savez, une simple prière de vous seroit toute-puissante; c'est donc vous qui répondez de moi; c'est vous qui me refuseriez à jamais pour votre épouse, si vous me rendiez indigne de l'être. — Eh bien! répondit Oswald, puisque vous croyez à ce cruel empire de votre volonté sur mon cœur, d'où vient, Corinne, d'où vient donc votre tristesse? — Hélas! reprit-elle, je me disois que ces momens que je passe avec vous à présent étoient les plus heureux de ma vie : et comme je tournois mes regards vers le ciel pour l'en remercier, je ne sais par quel hasard une superstition de mon enfance s'est ranimée dans mon cœur. La lune que je contemplois s'est couverte d'un nuage, et l'aspect de ce nuage étoit funeste. J'ai toujours trouvé que le ciel avoit une expression, tantôt paternelle, tantôt irritée, et je vous le dis, Oswald, ce soir il condamnoit notre amour. — Chère amie, répondit lord Nelvil, les seuls

augures de la vie de l'homme, ce sont ses actions, bonnes ou mauvaises; et n'ai-je pas, ce soir même, immolé mes plus ardens désirs à un sentiment de vertu? — Eh bien! tant mieux, si vous n'êtes pas compris dans ce présage, reprit Corinne; en effet, il se peut que ce ciel orageux n'ait menacé que moi.

CHAPITRE II.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les Lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est, parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de Lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et

dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudroit un gouvernement très-indépendant et très-actif, pour donner à la nation une émulation suffisante; car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité, quand les passions sont excitées; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourroit être le principe d'actions désintéressées; et avec cette imagination on le conduiroit au bien, si ses institutions politiques et religieuses étoient bonnes.

On voit des Calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *Madone* de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes, et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les

conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'âme pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie? Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir; mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le plus l'argent; si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend la main après avoir fait un signe: car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes; mais leur goût pour l'argent n'est point méthodique ni réfléchi; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent s'introduisoit chez les sauvages, les sauvages le demanderoient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation, en général, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur, plutôt que par principes: car leur théorie, en tout genre, ne vaut rien, et l'opinion, en ce pays, n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus re-

marquable en elle-même, et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu; on la prend tout entière dans son âme. Les lois ni les mœurs ne récompensent ni ne punissent. Celui qui est vertueux, est d'autant plus héroïque, qu'il n'en est pour cela ni plus considéré ni plus recherché.

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières; l'esprit des unes n'est guère plus cultivé que celui des autres, et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais au milieu de cette ignorance, il y a un fonds d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel, qu'on ne peut prévoir ce que deviendroit une semblable nation, si toute la force du gouvernement étoit dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve, jusqu'à présent, plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tels que l'abbé Galiani, Caraccioli, etc., possédoient, dit-on, au plus haut degré, la plaisanterie et la réflexion, rares puissances de la pensée, réunion sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous em-

pêche de connoître la véritable valeur des choses !

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire, à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine qui borde la mer de l'autre côté se fait presque déjà sentir, et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtemens formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards; ces lambeaux d'habillemens, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent, à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font

des habits, les traiteurs leurs repas; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyans accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Oswald et Corinne arrivèrent à Naples pendant que l'éruption du Vésuve duroit encore. Ce n'étoit de jour qu'une fumée noire, qui pouvoit se confondre avec les nuages; mais le soir, en s'avançant sur le balcon de leur demeure, ils éprouvèrent une émotion tout-à-fait inattendue. Le fleuve de feu descend vers la mer, et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l'onde, expriment, comme elles, la succession rapide et continuelle d'un infatigable mouvement. On diroit que la nature, lorsqu'elle se transforme en des élémens divers, conserve néanmoins toujours quelques traces d'une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs,

qu'on aperçoit à peine leur existence ; et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle, en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées; mais tout à coup l'étonnement que doit causer l'univers, se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création : tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avoient distraits long-temps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme, et qu'une force indépendante de lui le menace ou le protége, selon des lois qu'il ne peut pénétrer. Oswald et Corinne se promirent de monter sur le Vésuve, et ce qu'il pouvoit y avoir de périlleux dans cette entreprise, répandoit un charme de plus sur un projet qu'ils devoient exécuter ensemble.

CHAPITRE III.

Il y avoit alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglois, où le service religieux se faisoit tous les dimanches. Le capitaine et la société angloise qui étoient à Naples proposèrent à lord Nelvil d'y venir le lendemain. Il accepta, sans songer d'abord s'il y conduiroit Corinne, et comment il la présenteroit à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenoit avec Corinne, le matin suivant, près du port, et qu'il étoit prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe angloise conduite par dix matelots vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir, et le léopard en argent brodé sur ce bonnet : un jeune officier descendit, et, saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. A ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit, et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment; puis tout à coup lui prenant

la main, il lui dit en anglois : — Venez, ma chère. — Et elle le suivit.

Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisoient pas un mouvement, ne disoient pas une parole inutile, et conduisoient rapidement la barque sur cette mer qu'ils avoient tant de fois parcourue, inspiroient la rêverie. D'ailleurs Corinne n'osoit pas faire une question à lord Nelvil sur ce qui venoit de se passer. Elle cherchoit à deviner son projet, ne croyant pas (ce qui est toujours cependant le plus probable) qu'il n'en eût point, et qu'il se laissât aller à chaque circonstance nouvelle. Un moment elle imagina qu'il la conduisoit au service divin pour la prendre là pour épouse ; et cette idée lui causa, dans ce moment, plus d'effroi que de bonheur ; il lui sembloit qu'elle quittoit l'Italie, et retournoit en Angleterre, où elle avoit beaucoup souffert. La sévérité des mœurs et des habitudes de ce pays revenoit à sa pensée, et l'amour même ne pouvoit triompher entièrement du trouble de ses souvenirs. Combien, cependant, dans d'autres circonstances, elle s'étonnera de ces pensées, quelque passagères qu'elles fussent ! combien elle les abjurera !

Corinne monta sur le vaisseau dont l'inté-

rieur étoit entretenu avec les soins et la propreté la plus recherchée. On n'entendoit que la voix du capitaine, qui se prolongeoit et se répétoit d'un bord à l'autre par le commandement et l'obéissance. La subordination, le sérieux, la régularité, le silence qu'on remarquoit dans ce vaisseau, étoient l'image d'un ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples, si vive, si passionnée, si tumultueuse. Oswald étoit occupé de Corinne et de l'impression qu'elle recevoit; mais il étoit aussi quelquefois distrait d'elle par le plaisir de se trouver dans sa patrie. Et n'est-ce pas, en effet, une seconde patrie pour un Anglois, que les vaisseaux et la mer? Oswald se promenoit avec les Anglois qui étoient à bord pour savoir des nouvelles de l'Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne étoit auprès des femmes angloises qui étoient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étoient entourées de leurs enfans, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères, et pas un mot ne se disoit devant une nouvelle connoissance. Cette contrainte, ce silence rendoient Corinne assez triste; elle levoit les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle sou-

piroit. Heureusement pour elle, Oswald ne s'en aperçut pas; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes angloises, ses paupières noires, baissées comme leurs paupières blondes, et, se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C'est en vain qu'un Anglois se plaît un moment aux mœurs étrangères; son cœur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogez des Anglois voguant sur un vaisseau à l'extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront : — *home*, (chez nous,) — si c'est en Angleterre qu'il retournent. Leurs vœux, leurs sentimens, à quelque distance qu'ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle.

L'on descendit entre les deux premiers ponts pour écouter le service divin, et Corinne s'aperçut bientôt que son idée étoit sans nul fondement, et que lord Nelvil n'avoit point le projet solennel qu'elle lui avoit d'abord supposé. Alors elle se reprocha de l'avoir craint, et sentit renaître en elle l'embarras de sa situation; car tout ce qui étoit là ne doutoit pas qu'elle ne fût la femme de lord Nelvil, et elle n'avoit pas eu la force de dire un mot qui pût détruire ou confirmer cette idée.

Oswald souffroit aussi cruellement, mais il avoit, à travers mille rares qualités, beaucoup de foiblesse et d'irrésolution dans le caractère. Ces défauts sont inaperçus de celui qui les a, et prennent à ses yeux une nouvelle forme dans chaque circonstance : tantôt c'est la prudence, la sensibilité ou la délicatesse qui éloignent le moment de prendre un parti, et prolongent une situation indécise : presque jamais l'on ne sent que c'est le même caractère qui donne à toutes les circonstances le même genre d'inconvénient.

Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l'occupoient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l'âme en effet que le service divin sur un vaisseau; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentimens que l'on éprouve alors. Un jeune homme remplissoit les fonctions de chapelain; il prêchoit avec une voix ferme et douce, et sa figure avoit la sévérité d'une âme pure dans la jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. A des momens marqués, le ministre anglican prononçoit des prières dont toute l'assemblée répétoit avec

lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venoient de distance en distance ranimer l'intérêt et l'émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine, se mettoient plusieurs fois à genoux, surtout à ces mots : — *Lord have mercy upon us.* (Seigneur, faites-nous miséricorde.) — Le sabre du capitaine, qu'on voyoit traîner à côté de lui, pendant qu'il étoit à genoux, rappeloit cette noble réunion de l'humilité devant Dieu et de l'intrépidité contre les hommes, qui rend la dévotion des guerriers si touchante; et, pendant que tous ces braves gens prioient le Dieu des armées, on apercevoit la mer à travers les sabords, et quelquefois le bruit léger de ses vagues, alors tranquilles, sembloit seulement dire : Vos prières sont entendues. — Le chapelain finit le service par la prière qui est particulière aux marins anglois. *Que Dieu*, disent-ils, *nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution, et de retrouver dans nos foyers, au retour, le bonheur domestique!* Que de beaux sentimens sont réunis dans ces simples paroles! Les études préalables et continuelles qu'exige la marine, la vie austère d'un vaisseau, en font comme un cloître militaire au milieu des flots, et la régularité des opérations

les plus sérieuses n'y est interrompue que par les périls et la mort. Souvent les matelots, malgré leurs habitudes guerrières, s'expriment avec beaucoup de douceur, et montrent une pitié singulière pour les femmes et les enfans, quand il s'en trouve à bord avec eux. On est d'autant plus touché de ces sentimens, qu'on sait avec quel sang-froid ils s'exposent à ces effroyables dangers de la guerre et de la mer, au milieu desquels la présence de l'homme a quelque chose de surnaturel.

Corinne et lord Nelvil remontèrent sur la barque qui devoit les conduire; ils revirent cette ville de Naples bâtie en amphithéâtre, comme pour assister plus commodément à la fête de la nature; et Corinne, en mettant le pied sur le rivage, ne put se défendre d'un sentiment de joie. Si lord Nelvil s'étoit douté de ce sentiment, il en eût été vivement blessé, peut-être avec raison; et cependant il eût été injuste envers Corinne, car elle l'aimoit passionnément, malgré l'impression pénible que lui faisoient les souvenirs d'un pays où des circonstances cruelles l'avoient rendue malheureuse. Son imagination étoit mobile; il y avoit dans son cœur une grande puissance d'aimer; mais le talent, et le talent surtout dans une femme, cause une disposition à

l'ennui, un besoin de distraction que la passion la plus profonde ne fait pas disparoître entièrement. L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effroi à un esprit qui a besoin de variété. C'est quand on a peu de vent dans les voiles qu'on peut côtoyer toujours la rive; mais l'imagination divague, bien que la sensibilité soit fidèle; il en est ainsi du moins jusqu'au moment où le malheur fait disparoître toutes ces inconséquences, et ne laisse plus qu'une seule pensée, et ne fait plus sentir qu'une douleur.

Oswald attribua la rêverie de Corinne uniquement au trouble que lui causoit encore l'embarras dans lequel elle avoit dû se trouver en s'entendant nommer lady Nelvil; et, se reprochant vivement de ne l'en avoir pas tirée, il craignit qu'elle ne le soupçonnât de légèreté. Il commença donc, pour arriver enfin à l'explication tant désirée, par lui offrir de lui confier sa propre histoire. — Je parlerai le premier, dit-il, et votre confiance suivra la mienne. — Oui, sans doute, il le faut, répondit Corinne en tremblant. Eh bien, vous le voulez? quel jour, à quelle heure! Quand vous aurez parlé...... je dirai tout. — Dans quelle douloureuse agitation vous êtes! reprit

Oswald. Quoi donc! éprouverez-vous toujours cette crainte de votre ami, cette défiance de son cœur! — Non, il le faut, continua Corinne; j'ai tout écrit: si vous le voulez, demain..... — Demain, dit lord Nelvil, nous devons aller ensemble au Vésuve; je veux contempler avec vous cette étonnante merveille, apprendre de vous à l'admirer, et, dans ce voyage même, si j'en ai la force, vous apprendre tout ce qui concerne mon propre sort. Il faut que ma confiance précède la vôtre, mon cœur y est résolu. — Eh bien! oui, reprit Corinne; vous me donnez donc encore demain : je vous remercie de ce jour. Ah! qui sait si vous serez toujours le même pour moi, quand je vous aurai ouvert mon cœur; qui le sait! et comment ne pas frémir de ce doute?

CHAPITRE IV.

Les ruines de Pompéia sont proches du Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étoient silencieux l'un et l'autre; car le moment de la décision de leur sort approchoit, et cette vague espérance dont ils avoient joui si long-temps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devoit enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monumens publics, et ces monumens ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle étoit. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seroient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étoient encore dans leur

beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui alloit être pétrie est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portoit dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçoient pour passer le temps, tandis que ce temps avançoit pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de

ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe! qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentimens et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéia, qui étoit une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avoit presque toujours pour but

un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence, mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur étoit ornés de peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit: — *salve* (salut). — Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'étoit pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivoient presque toujours en plein air, et que c'étoit ainsi qu'ils recevoient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons.

On comprend mieux les dialogues de Platon, en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenoient la moitié du jour. Ils étoient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel : l'ordre social, tel qu'ils le concevoient, n'étoit point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitoient les facultés, développoient l'âme, et donnoient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés, pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparoissoit aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportoient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant; c'est un effort continuel de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux

secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt et d'occupation attiroit singulièrement Oswald, et il répétoit souvent à Corinne, que, s'il n'avoit pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir, il n'auroit trouvé la vie supportable que dans les contrées où les monumens de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente. Il faut au moins regretter la gloire, quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli seul qui dégrade l'âme; mais elle peut trouver un asile dans le passé, quand d'arides circonstances privent les actions de leur but.

En sortant de Pompéia et repassant à Portici, Corinne et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitans, qui les engageoient à grands cris à venir voir *la montagne;* c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie; leur pays est signalé par cette merveille. Oswald voulut que Corinne fût portée sur une espèce de palanquin, jusqu'à l'ermitage de Saint-Salvador, qui est à moitié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant d'entreprendre de gravir sur le sommet. Il alloit à cheval à côté d'elle, pour surveiller ceux qui la portoient,

et plus son cœur étoit rempli par les généreuses pensées qu'inspirent la nature et l'histoire, plus il adoroit Corinne.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On diroit que la nature a fait un dernier effort, en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus, à telle autre, les plantes deviennent très-rares, puis les insectes même ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée.

Enfin tout ce qui a vie disparoît; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

> Nè greggi nè armenti
> Guida bifolco mai, guida pastore.

Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne, pour continuer leur route; car pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit, paroît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourroit affoiblir. L'impression de ce lieu, sa solitude profonde, donnèrent à lord Nelvil plus de force pour révéler ses secrets sentimens; et, désirant encourager la confiance de Corinne, il consentit à lui parler, et lui dit avec une vive émotion : — Vous voulez

lire jusqu'au fond de l'âme de votre malheureux ami ; eh bien ! je vous avouerai tout : mes blessures vont se rouvrir, je le sens ; mais en présence de cette nature immuable, faut-il donc avoir tant de peur des souffrances que le temps entraîne avec lui ?

LIVRE XII.

HISTOIRE DE LORD NELVIL.

CHAPITRE PREMIER.

J'AI été élevé dans la maison paternelle, avec une tendresse, avec une bonté que j'admire bien davantage, depuis que je connois les hommes. Je n'ai jamais rien aimé plus profondément que mon père, et cependant il me semble que si j'avois su, comme je le sais à présent, combien son caractère étoit unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. Je me rappelle mille traits de sa vie, qui me paroissoient tout simples, parce que mon père les trouvoit tels, et qui m'attendrissent douloureusement aujourd'hui que j'en connois la valeur. Les reproches qu'on se fait envers une personne qui nous fut chère et qui n'est plus, donnent l'idée de ce que pourroient être les peines

éternelles, si la miséricorde divine ne venoit point au secours d'une telle douleur.

J'étois heureux et calme auprès de mon père, mais je souhaitois de voyager avant de m'engager dans l'armée. Il y a dans mon pays la plus belle carrière civile pour les hommes éloquens; mais j'avois, j'ai même encore une si grande timidité, qu'il m'eût été très-pénible de parler en public, et je préférois l'état militaire. J'aimois mieux avoir affaire aux périls certains qu'aux dégoûts possibles. Mon amour-propre est, à tous les égards, plus susceptible qu'ambitieux, et j'ai toujours trouvé que les hommes s'offrent à l'imagination comme des fantômes, quand ils vous blâment, et comme des pygmées, quand ils vous louent. J'avois envie d'aller en France, où venoit d'éclater cette révolution qui, malgré la vieillesse du genre humain, prétendoit à recommencer l'histoire du monde. Mon père avoit conservé quelques préventions contre Paris, qu'il avoit vu vers la fin du règne de Louis xv, et ne concevoit guère comment des coteries pouvoient se changer en nation, des prétentions en vertus, et des vanités en enthousiasme. Néanmoins il consentit au voyage que je désirois, parce qu'il craignoit de rien exiger: il avoit une sorte d'embarras de son autorité pater-

nelle, quand le devoir ne lui commandoit pas d'en faire usage. Il redoutoit toujours que cette autorité n'altérât la vérité, la pureté d'affection qui tient à ce qu'il y a de plus libre et de plus involontaire dans notre nature, et il avoit, avant tout, besoin d'être aimé. Il m'accorda donc, au commencement de 1791, lorsque j'avois vingt-un ans accomplis, six mois de séjour en France, et je partis pour connoître cette nation si voisine de nous, et toutefois si différente par ses institutions et les habitudes qui en sont résultées.

Je croyois ne jamais aimer ce pays; j'avois contre lui les préjugés que nous inspirent la fierté et la gravité angloises. Je craignois les moqueries contre tous les cultes du cœur et de la pensée; je détestois cet art de rabattre tous les élans et de désenchanter tous les amours. Le fond de cette gaîté tant vantée me paroissoit bien triste, puisqu'il frappoit de mort mes sentimens les plus chers. Je ne connoissois pas alors les François vraiment distingués; et ceux-là réunissent aux qualités les plus nobles des manières pleines de charmes. Je fus étonné de la simplicité, de la liberté qui régnoit dans les sociétés de Paris. Les plus grands intérêts y étoient traités sans frivolité comme sans pédanterie; il sembloit que

les idées les plus profondes fussent devenues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fît que pour rendre la société de Paris plus aimable. Je rencontrois des hommes d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles; recherchant les suffrages d'un salon, même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes pour être applaudis, plutôt que pour être aimés.

Tout, à Paris, étoit parfaitement bien combiné, par rapport au bonheur extérieur. Il n'y avoit aucune gène dans les détails de la vie; de l'égoïsme au fond, mais jamais dans les formes; un mouvement, un intérêt qui prenoit chacun de vos jours, sans vous en laisser beaucoup de fruit, mais aussi sans que jamais vous en sentissiez le poids; une promptitude de conception qui permettoit d'indiquer et de comprendre par un mot ce qui auroit exigé ailleurs un long développement; un esprit d'imitation qui pourroit bien s'opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu'on ne trouve nulle autre part; enfin, une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de

la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l'esprit. A tous ces moyens de s'étourdir, il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles, et vous aurez l'idée de la ville la plus sociale qui soit au monde. Je m'étonne presque de prononcer son nom dans cet ermitage, au milieu d'un désert, à l'autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde; mais je devois vous peindre ce séjour, et son effet sur moi.

Le croiriez-vous, Corinne? maintenant que vous m'avez connu si sombre et si découragé, je me laissai séduire par ce tourbillon spirituel! je fus bien aise de n'avoir pas un moment d'ennui, eussé-je dû n'en avoir pas un de méditation, et d'émousser en moi la faculté de souffrir, bien que celle d'aimer s'en ressentît. Si j'en puis juger par moi-même, il me semble qu'un homme d'un caractère sérieux et sensible peut être fatigué par l'intensité même et la profondeur de ses impressions : il revient toujours à sa nature; mais ce qui l'en fait sortir, au moins pour quelque temps, lui fait du bien. C'est en m'élevant au-dessus de moi-même, Corinne, que vous dissipez ma mélancolie naturelle; c'est en me faisant valoir moins que je ne vaux réellement, qu'une

femme, dont je vous parlerai bientôt, étourdissoit ma tristesse intérieure. Cependant, quoique j'eusse pris le goût et l'habitude de la vie de Paris, elle ne m'auroit pas suffi longtemps, si je n'avois pas obtenu l'amitié d'un homme, parfait modèle du caractère françois dans son antique loyauté, et de l'esprit françois dans sa culture nouvelle.

Je ne vous dirai pas, mon amie, le véritable nom des personnes dont j'ai à vous parler, et vous comprendrez ce qui m'oblige à vous le cacher, en apprenant le reste de cette histoire. Le comte Raimond étoit de la plus illustre famille de France; il avoit dans l'âme toute la fierté chevaleresque de ses ancêtres, et sa raison adoptoit les idées philosophiques, quand elles lui commandoient des sacrifices personnels : il ne s'étoit point activement mêlé de la révolution, mais il aimoit ce qu'il y avoit de vertueux dans chaque parti; le courage de la reconnoissance dans les uns, l'amour de la liberté dans les autres; tout ce qui étoit désintéressé lui plaisoit. La cause de tous les opprimés lui paroissoit juste; et cette générosité de caractère étoit encore relevée par la plus grande négligence pour sa propre vie. Ce n'étoit pas qu'il fût précisément malheureux, mais il y avoit un tel contraste entre

son âme et la société, telle qu'elle est en général, que la peine journalière qu'il en ressentoit le détachoit de lui-même. Je fus assez heureux pour intéresser le comte Raimond; il souhaita de vaincre ma réserve naturelle, et, pour en triompher, il mit dans notre liaison une coquetterie d'amitié vraiment romanesque; il ne connoissoit aucun obstacle, ni pour rendre un grand service, ni pour faire un petit plaisir. Il vouloit aller s'établir la moitié de l'année en Angleterre, pour ne pas me quitter; j'avois beaucoup de peine à l'empêcher de partager avec moi tout ce qu'il possédoit.

— Je n'ai qu'une sœur, me disoit-il, mariée à un vieillard très-riche, et je suis libre de faire ce que je veux de ma fortune. D'ailleurs cette révolution tournera mal, et je pourrois bien être tué: faites-moi donc jouir de ce que j'ai, en le regardant comme à vous. — Hélas! ce généreux Raimond prévoyoit trop bien sa destinée. Quand on est capable de se connoître, on se trompe rarement sur son sort; et les pressentimens ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même qu'on ne s'est pas encore tout-à-fait avoué. Noble, sincère, imprudent même, le comte Raimond mettoit en dehors toute son âme; c'étoit un plaisir

nouveau pour moi, qu'un tel caractère : chez nous les trésors de l'âme ne sont pas facilement exposés aux regards, et nous avons pris l'habitude de douter de tout ce qui se montre ; mais cette bonté expansive que je trouvois dans mon ami me donnoit des jouissances tout à la fois faciles et sûres : et je n'avois pas un doute sur ses qualités, bien qu'elles se fissent toutes voir dès le premier instant. Je n'éprouvois aucune timidité dans mes rapports avec lui, et, ce qui valoit mieux encore, il me mettoit à l'aise avec moi-même. Tel étoit l'aimable François pour qui j'ai senti cette amitié parfaite, cette fraternité de compagnon d'armes, dont on n'est capable que dans la jeunesse, avant qu'on ait connu le sentiment de la rivalité, avant que les carrières irrévocablement tracées sillonnent et partagent le champ de l'avenir.

Un jour le comte Raimond me dit : — Ma sœur est veuve, et j'avoue que je n'en suis point affligé ; je n'aimois pas son mariage ; elle avoit accepté la main du vieillard qui vient de mourir, dans un moment où nous n'avions de fortune ni l'un ni l'autre ; car la mienne vient d'un héritage qui m'est arrivé nouvellement : mais, néanmoins, je m'étois opposé, dans le temps, à cette union, autant

que je l'avois pu; je n'aime pas qu'on fasse rien par calcul, et encore moins la plus solennelle action de la vie. Mais enfin elle s'est conduite à merveille avec l'époux qu'elle n'aimoit pas; il n'y a rien à dire à tout cela, selon le monde; maintenant qu'elle est libre, elle revient demeurer chez moi. Vous la verrez; c'est une personne très-aimable à la longue: et vous autres Anglois, vous aimez à faire des découvertes. Pour moi, je trouve plus agréable de lire d'abord tout dans la physionomie; vos manières contenues cependant, mon cher Oswald, ne m'ont jamais fait de peine; mais celles de ma sœur me gênent un peu. —

Madame d'Arbigny, la sœur du comte Raimond, arriva le lendemain matin; et le même soir je lui fus présenté: elle avoit des traits semblables à ceux de son frère, un son de voix analogue, mais une manière d'accentuer toute différente, et beaucoup plus de réserve et de finesse dans l'expression de ses regards; sa figure d'ailleurs étoit très-agréable, sa taille pleine de grâce, et il y avoit dans tous ses mouvemens une élégance parfaite; elle ne disoit pas un mot qui ne fût convenable; elle ne manquoit à aucun genre d'égards, sans que sa politesse fût en rien exagérée; elle

flattoit l'amour-propre avec beaucoup d'adresse, et montroit qu'on lui plaisoit, sans jamais se compromettre : car, dans tout ce qui tenoit à la sensibilité, elle s'exprimoit toujours comme si, dans ce genre, elle eût voulu dérober aux autres ce qui se passoit dans son cœur. Cette manière avoit, avec celle des femmes de mon pays, une ressemblance apparente qui me séduisit. Il me sembloit bien que madame d'Arbigny trahissoit trop souvent ce qu'elle prétendoit vouloir cacher, et que le hasard n'amenoit pas tant d'occasions d'attendrissement involontaire qu'il en naissoit autour d'elle ; mais cette réflexion traversoit légèrement mon esprit, et ce que j'éprouvois habituellement auprès de madame d'Arbigny m'étoit doux et nouveau.

Je n'avois jamais été flatté par personne. Chez nous l'on ressent avec profondeur et l'amour et l'enthousiasme qu'il inspire ; mais l'art de s'insinuer dans le cœur par l'amour-propre est peu connu. D'ailleurs, je sortois des universités, et jusqu'alors personne en Angleterre n'avoit fait attention à moi. Madame d'Arbigny relevoit chaque mot que je disois ; elle s'occupoit de moi avec une attention constante : je ne crois pas qu'elle connût bien l'ensemble de ce que je puis être ;

mais elle me révéloit à moi-même, par mille observations, des détails dont la sagacité me confondoit; il me sembloit quelquefois qu'il y avoit un peu d'art dans son langage, qu'elle parloit trop bien et d'une voix trop douce, que ses phrases étoient trop soigneusement rédigées; mais sa ressemblance avec son frère, le plus sincère de tous les hommes, éloignoit de mon esprit ces doutes, et contribuoit à m'inspirer de l'attrait pour elle.

Un jour je disois au comte Raimond l'effet que produisoit sur moi cette ressemblance, il m'en remercia; mais, après un instant de réflexion, il me dit: — Ma sœur et moi cependant, nous n'avons pas de rapport dans le caractère. — Il se tut après ces mots; mais en me les rappelant, ainsi que beaucoup d'autres circonstances, j'ai été convaincu, dans la suite, qu'il ne désiroit pas que j'épousasse sa sœur. Je ne puis douter qu'elle n'en eût l'intention dès lors, quoique cette intention ne fût pas aussi prononcée que dans la suite; nous passions notre vie ensemble, et les jours s'écoulèrent avec elle, souvent agréablement, toujours sans peine. J'ai réfléchi depuis qu'elle étoit habituellement de mon avis; quand je commençois une phrase, elle la finissoit, ou, prévoyant d'avance celle que

j'allois dire, elle se hâtoit de s'y conformer; et cependant, malgré cette douceur parfaite dans les formes, elle exerçoit un empire très-despotique sur mes actions; elle avoit une manière de me dire : — *Sûrement vous vous conduirez ainsi, sûrement vous ne ferez pas telle démarche*, qui me dominoit tout-à-fait; il me sembloit que je perdrois toute son estime pour moi, si je trompois son attente, et j'attachois du prix à cette estime, témoignée souvent avec des expressions très-flatteuses.

Cependant, Corinne, croyez-moi, car je le pensois même avant de vous connoître; ce n'étoit point de l'amour que le sentiment que m'inspiroit madame d'Arbigny; je ne lui avois point dit que je l'aimasse; je ne savois point si une telle belle-fille conviendroit à mon père; il n'étoit point dans ses idées que j'épousasse une Françoise, et je ne voulois rien faire sans son aveu. Mon silence, je le crois, déplaisoit à madame d'Arbigny, car elle avoit quelquefois de l'humeur, dont elle faisoit toujours de la tristesse, et qu'elle expliquoit après par des motifs touchans, bien que sa physionomie, dans les momens où elle ne s'observoit pas, eût quelquefois beaucoup de sécheresse; mais j'attribuois ces instans d'inégalité à nos rapports ensemble, dont je n'étois pas content

moi-même; car cela fait mal d'aimer un peu, et de ne pas aimer tout-à-fait.

Ni le comte Raimond ni moi nous ne nous parlions de sa sœur : c'étoit la première gêne qui eût existé entre nous; mais plusieurs fois madame d'Arbigny m'avoit conjuré de ne pas m'entretenir d'elle avec son frère, et lorsque je m'étonnois de cette prière, elle me disoit : — Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je ne puis souffrir qu'un tiers, même mon ami intime, se mêle de mes sentimens pour un autre. J'aime le secret dans toutes les affections. — Cette explication me plaisoit assez, et j'obéissois à ses désirs. Je reçus alors une lettre de mon père, qui me rappeloit en Écosse. Les six mois fixés pour mon séjour en France étoient écoulés, et les troubles de ce pays alloient toujours en croissant; il ne pensoit pas qu'il convînt à un étranger d'y rester davantage. Cette lettre me causa d'abord une vive peine. Je sentois, néanmoins, combien mon père avoit raison; j'avois un grand désir de le revoir; mais la vie que je menois à Paris, dans la société du comte Raimond et de sa sœur, m'étoit tellement agréable, que je ne pouvois m'en arracher sans un amer chagrin. J'allai tout de suite chez madame d'Arbigny, je lui montrai ma lettre, et, pendant qu'elle

la lisoit, j'étois si absorbé par ma peine, que je ne vis pas même quelle impression elle en recevoit; je l'entendis seulement qui me disoit quelques mots pour m'engager à retarder mon départ, à écrire à mon père que j'étois malade, enfin à *louvoyer* avec sa volonté. Je me souviens que ce fut le terme dont elle se servit; j'allois répondre, et j'aurois dit ce qui étoit vrai, c'est que mon départ étoit résolu pour le lendemain, lorsque le comte Raimond entra, et, sachant ce dont il s'agissoit, déclara le plus nettement du monde que je devois obéir à mon père, et qu'il n'y avoit pas à hésiter. Je fus étonné de cette décision si rapide; je m'attendois à être sollicité, retenu; je voulois résister à mes propres regrets; mais je ne croyois pas que l'on me rendît le triomphe si facile, et, pour un moment, je méconnus le sentiment de mon ami; il s'en aperçut, me prit la main, et me dit: — Dans trois mois je serai en Angleterre; pourquoi donc vous retiendrois-je en France? J'ai mes raisons pour n'en rien faire, ajouta-t-il à demi-voix. — Mais sa sœur l'entendit, et se hâta de dire qu'il étoit sage, en effet, d'éviter les dangers que pouvoit courir un Anglois en France, au milieu de la révolution. Je suis bien sûr à présent que ce n'étoit pas à cela que le comte Raimond

faisoit allusion ; mais il ne contredit ni ne confirma l'explication de sa sœur. Je partois ; il ne crut pas nécessaire de m'en dire davantage.

—Si je pouvois être utile à mon pays, je resterois, continua-t-il; mais vous le voyez, il n'y a plus de France. Les idées et les sentimens qui la faisoient aimer n'existent plus. Je regretterai encore le sol; mais je retrouverai ma patrie quand je respirerai le même air que vous. — Combien je fus ému des touchantes expressions d'une amitié si vraie ! combien en ce moment Raimond l'emportoit sur sa sœur dans mes affections ! Elle le devina bien vite, et ce soir-là même, je la vis sous un point de vue nouveau. Il arriva du monde ; elle fit les honneurs de chez elle à merveille, parla de mon départ avec la plus grande simplicité, et donna généralement l'idée que c'étoit pour elle l'événement le plus ordinaire. J'avois déjà remarqué dans plusieurs occasions qu'elle mettoit un tel prix à la considération, que jamais elle ne laissoit voir à personne les sentimens qu'elle me témoignoit ; mais cette fois, c'en étoit trop, et j'étois tellement blessé de son indifférence, que je résolus de partir avant la société, et de ne pas rester seul un moment avec elle. Elle vit que je m'approchois

de son frère pour lui demander de me dire adieu le lendemain matin, avant mon départ; alors elle vint à moi, et me dit assez haut pour que l'on pût l'entendre, qu'elle avoit une lettre à me remettre pour une de ses amies en Angleterre, et elle ajouta très-vite et très-bas: — Vous ne regrettez que mon frère; vous ne parlez qu'à lui, et vous voulez me percer le cœur en vous en allant ainsi! — Puis elle retourna sur-le-champ s'asseoir au milieu de son cercle. Je fus troublé de ces paroles, et j'allois rester comme elle le désiroit, lorsque le comte Raimond me prit par le bras et m'emmena dans sa chambre.

Quand tout le monde fut parti, nous entendîmes sonner à coups redoublés dans l'appartement de madame d'Arbigny; le comte Raimond n'y faisoit pas d'attention: je le forçai cependant à s'en inquiéter, et nous envoyâmes demander ce que c'étoit; on nous répondit que madame d'Arbigny venoit de se trouver mal. Je fus vivement ému; je voulois la revoir, retourner chez elle encore une fois; le comte Raimond m'en empêcha obstinément. — Évitons ces émotions, dit-il; les femmes se consolent toujours mieux quand elles sont seules. — Je ne pouvois comprendre cette dureté pour sa sœur, si fort en contraste

avec la constante bonté de mon ami, et je me séparai de lui le lendemain, avec une sorte d'embarras qui rendit nos adieux moins tendres. Ah! si j'avois deviné le sentiment plein de délicatesse qui l'empêchoit de consentir à ce que sa sœur me captivât, quand il ne la croyoit pas faite pour me rendre heureux! si j'avois prévu surtout quels événemens alloient nous séparer pour toujours! mes adieux auroient satisfait et son âme et la mienne.

CHAPITRE II.

OSWALD cessa de parler pendant quelques instans; Corinne écoutoit son récit avec une telle avidité qu'elle se tut aussi, dans la crainte de retarder le moment où il reprendroit la parole. — Je serois heureux, continua-t-il, si mes rapports avec madame d'Arbigny avoient fini alors, si j'étois resté près de mon père, et si je n'avois pas remis le pied sur la terre de France! mais la fatalité, c'est-à-dire peut-être la foiblesse de mon caractère, a pour jamais empoisonné ma vie: oui, pour jamais, chère amie, même auprès de vous.

Je passai près d'une année en Écosse avec mon père, et notre tendresse l'un pour l'autre devint chaque jour plus intime; je pénétrai dans le sanctuaire de cette âme céleste, et je trouvois dans l'amitié qui m'unissoit à lui ces sympathies du sang dont les liens mystérieux tiennent à tout notre être; je recevois des lettres de Raimond pleines d'affection; il me racontoit les difficultés qu'il trouvoit à dénaturer sa fortune pour venir me joindre; mais sa persévérance dans ce projet étoit la même. Je l'aimois toujours; mais quel ami pouvois-je comparer à mon père! Le respect qu'il m'inspiroit ne gênoit pas ma confiance. J'avois foi aux paroles de mon père comme à un oracle, et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère, cessoient toujours dès qu'il avoit parlé. *Le ciel nous a formés*, dit un écrivain anglois, *pour l'amour de ce qui est vénérable.* Mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimois, et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi; il m'a plaint, en mourant, de la douleur que me causeroit sa perte. Ah! Corinne, j'avance dans ce triste récit; soutenez mon courage, j'en ai besoin. — Cher ami, lui dit Corinne, trouvez quelque douceur à montrer votre âme si noble et si sensible, devant la

personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus. —

Il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil, et je le quittai lorsque je ne devois plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertît de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens: on diroit que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa les larmes aux yeux; il me disoit souvent qu'à son âge tout étoit solennel; mais moi je croyois à sa vie comme à la mienne: nos âmes s'entendoient si bien, il étoit si jeune pour aimer, que je ne songeois pas à sa vieillesse. La confiance comme la crainte sont inexplicables dans les affections vives. Mon père m'accompagna cette fois jusqu'au seuil de la porte de son château; de ce château que j'ai revu depuis désert et dévasté comme mon triste cœur.

Il n'y avoit pas huit jours que j'étois à Londres, quand je reçus de madame d'Arbigny la fatale lettre dont j'ai retenu chaque mot: « Hier, dix août, me disoit-elle, mon frère a été » massacré aux Tuileries en défendant son roi. » Je suis proscrite comme sa sœur, et obligée » de me cacher pour échapper à mes persécu- » teurs. Le comte Raimond avoit pris toute ma

» fortune avec la sienne, pour la faire passer » en Angleterre : l'avez-vous déjà reçue? ou » savez-vous à qui il l'a confiée pour vous la » remettre? Je n'ai qu'un mot de lui, écrit du » château même, au moment où il sut qu'on » se disposoit à l'attaquer; et ce mot me dit » seulement de m'adresser à vous pour tout » savoir. Si vous pouviez venir ici pour m'em- » mener, vous me sauveriez peut-être la vie; » car les Anglois voyagent librement encore en » France; et moi je ne puis obtenir un passe- » port; le nom de mon frère me rend sus- » pecte. Si la malheureuse sœur de Raimond » vous intéresse assez pour venir la chercher, » vous saurez à Paris, chez M. de Maltigues, » mon parent, le lieu de ma retraite. Mais » si vous avez la généreuse intention de me » secourir, ne perdez pas un instant pour » l'accomplir; car on dit que la guerre peut » éclater d'un jour à l'autre entre nos deux » pays. »

Représentez-vous l'effet que cette lettre produisit sur moi. Mon ami massacré, sa sœur au désespoir, et leur fortune, disoit-elle, entre mes mains, bien que je n'en eusse pas reçu la moindre nouvelle. Ajoutez à ces circonstances le danger de madame d'Arbigny, et l'idée qu'elle avoit que je pouvois la servir,

en allant la chercher. Il ne me parut pas possible d'hésiter; et je partis à l'instant, en envoyant un courrier à mon père, qui lui portoit la lettre que je venois de recevoir, et la promesse qu'avant quinze jours je serois revenu! Par un hasard vraiment cruel, l'homme que j'envoyai tomba malade en route, et la seconde lettre que j'écrivis à mon père, de Douvres, lui parvint avant la première. Il sut ainsi mon départ sans en connoître les motifs, et, quand l'explication lui arriva, il avoit pris sur ce voyage une inquiétude qui ne se dissipa point.

J'arrivai à Paris en trois jours; j'y appris que madame d'Arbigny s'étoit retirée dans une ville de province, à soixante lieues, et je continuai ma route pour aller l'y rejoindre. Nous éprouvâmes l'un et l'autre une profonde émotion en nous revoyant: elle étoit, dans son malheur, beaucoup plus aimable qu'auparavant, parce qu'il y avoit dans ses manières moins d'art et de contrainte. Nous pleurâmes ensemble son noble frère, et les désastres publics. Je m'informai avec anxiété de sa fortune: elle me dit qu'elle n'en avoit aucune nouvelle; mais, peu de jours après, j'appris que le banquier auquel le comte Raimond l'avoit confiée, la lui avoit rendue;

et, ce qui est singulier, je l'appris par un négociant de la ville où nous étions, qui me le dit par hasard, et m'assura que madame d'Arbigny n'avoit jamais dû en être véritablement inquiète. Je n'y compris rien ; et j'allai chez madame d'Arbigny pour lui demander ce que cela signifioit. Je trouvai chez elle un de ses parens, M. de Maltigues, qui me dit, avec une promptitude et un sang-froid remarquables, qu'il arrivoit à l'instant même de Paris pour apporter à madame d'Arbigny la nouvelle du retour du banquier qu'elle croyoit parti pour l'Angleterre, et dont elle n'avoit pas entendu parler depuis un mois. Madame d'Arbigny confirma ce qu'il disoit, et je la crus ; mais en me rappelant qu'elle a constamment trouvé des prétextes, pour ne pas me montrer le prétendu billet de son frère, dont elle me parloit dans sa lettre, j'ai compris depuis qu'elle s'étoit servie d'une ruse pour m'inquiéter sur sa fortune.

Au moins est-il vrai qu'elle étoit riche, et que dans son désir de m'épouser, il ne se mêloit aucun motif intéressé ; mais le grand tort de madame d'Arbigny étoit de faire une entreprise du sentiment, de mettre de l'adresse là où il suffisoit d'aimer, et de dissi-

muler sans cesse, quand il eût mieux valu montrer tout simplement ce qu'elle éprouvoit ; car elle m'aimoit alors autant qu'on peut aimer quand on combine ce qu'on fait, presque même ce que l'on pense, et que l'on conduit les relations du cœur comme des intrigues politiques.

La tristesse de madame d'Arbigny ajoutoit encore à ses charmes extérieurs, et lui donnoit une expression touchante qui me plaisoit extrêmement. Je lui avois formellement déclaré que je ne me marierois point sans le consentement de mon père ; mais je ne pouvois m'empêcher de lui exprimer les transports que sa figure séduisante excitoit en moi ; et comme il entroit dans ses projets de me captiver à tout prix, je crus entrevoir qu'elle n'étoit pas invariablement résolue à repousser mes désirs ; et maintenant que je me retrace ce qui s'est passé entre nous, il me semble qu'elle hésitoit par des motifs étrangers à l'amour, et que ses combats apparens étoient des délibérations secrètes. Je me trouvois seul avec elle tout le jour ; et, malgré les résolutions que la délicatesse m'inspiroit, je ne pus résister à mon entraînement, et madame d'Arbigny m'imposa tous les devoirs en m'accordant tous les droits. Elle me montra

plus de douleur et de remords que peut-être elle n'en avoit réellement, et me lia fortement à son sort par son repentir même. Je voulois la mener en Angleterre avec moi, la faire connoître à mon père, et le conjurer de consentir à mon union avec elle ; mais elle se refusoit à quitter la France sans que je fusse son époux. Peut-être avoit-elle raison en cela ; mais sachant bien de tout temps que je ne pouvois me résoudre à l'épouser sans l'aveu de mon père, elle avoit tort dans les moyens qu'elle prenoit, et pour ne pas partir, et pour me retenir, malgré les devoirs qui me rappeloient en Angleterre.

Quand la guerre fut déclarée entre les deux pays, mon désir de quitter la France devint plus vif, et les obstacles qu'y opposoit madame d'Arbigny se multiplièrent. Tantôt elle ne pouvoit obtenir un passe-port ; tantôt, si je voulois partir seul, elle m'assuroit qu'elle seroit compromise en restant en France après mon départ ; parce qu'on la soupçonneroit d'être en correspondance avec moi. Cette femme si douce, si mesurée, se livroit par moment à des accès de désespoir qui bouleversoient entièrement mon âme; elle employoit les attraits de sa figure et les grâces

de son esprit pour me plaire, et sa douleur pour m'intimider.

Peut-être les femmes ont-elles tort de commander au nom des larmes, et d'asservir ainsi la force à leur foiblesse; mais quand elles ne craignent pas d'employer ce moyen, il réussit presque toujours, au moins pour un temps. Sans doute le sentiment s'affoiblit par l'empire même que l'on usurpe sur lui, et la puissance des pleurs, trop souvent exercée, refroidit l'imagination. Mais il y avoit en France dans ce temps, mille occasions de ranimer l'intérêt et la pitié. La santé de madame d'Arbigny paroissoit aussi tous les jours plus foible; et c'est encore un terrible moyen de domination pour les femmes que la maladie. Celles qui n'ont pas, comme vous, Corinne, une juste confiance dans leur esprit et dans leur âme, ou celles qui ne sont pas, comme nos Angloises, si fières et si timides que la feinte leur est impossible, ont recours à l'art pour inspirer l'attendrissement; et le mieux que l'on puisse attendre d'elles alors, c'est que la dissimulation ait pour cause un sentiment vrai.

Un tiers se mêloit à mon insu de mes relations avec madame d'Arbigny; c'étoit M. de Maltigues: elle lui plaisoit, il ne demandoit

pas mieux que de l'épouser, mais une immoralité réfléchie le rendoit indifférent à tout; il aimoit l'intrigue comme un jeu, même quand le but ne l'intéressoit pas, et secondoit madame d'Arbigny dans le désir qu'elle avoit de s'unir à moi, quitte à déjouer ce projet si l'occasion de servir le sien se présentoit. C'étoit un homme pour qui j'avois un singulier éloignement : à peine âgé de trente ans, ses manières et son extérieur étoient d'une sécheresse remarquable. En Angleterre, où l'on nous accuse d'être froids, je n'ai rien vu de comparable au sérieux de son maintien, quand il entroit dans une chambre. Je ne l'aurois jamais pris pour un François s'il n'avoit pas eu le goût de la plaisanterie, et un besoin de parler, très-bizarre dans un homme qui paroissoit blasé sur tout, et qui mettoit cette disposition en système. Il prétendoit qu'il étoit né très-sensible, très-enthousiaste, mais que la connoissance des hommes, dans la révolution de France, l'avoit détrompé de tout cela. Il avoit aperçu, disoit-il, qu'il n'y avoit de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devoient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter, selon les circonstances. Il étoit assez

habile dans la pratique de cette opinion ; il n'y faisoit qu'une faute, c'étoit de la dire ; mais bien qu'il n'eût pas, comme les François d'autrefois, le désir de plaire, il lui restoit le besoin de faire effet par la conversation, et cela le rendoit très-imprudent. Bien différent en cela de madame d'Arbigny, qui vouloit atteindre son but, mais qui ne se trahissoit point comme M. de Maltigues, en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui étoit bizarre, c'est que la plus vive cachoit bien son secret, et que l'homme froid ne savoit pas se taire.

Tel qu'il étoit, ce M. de Maltigues, il avoit un ascendant singulier sur madame d'Arbigny; il la devinoit, ou bien elle lui confioit tout; cette femme, habituellement dissimulée, avoit peut-être besoin de faire de temps en temps une imprudence, comme pour respirer; au moins est-il certain que, quand M. de Maltigues la regardoit durement, elle se troubloit toujours ; s'il avoit l'air mécontent, elle se levoit pour le prendre à part ; s'il sortoit avec humeur, elle s'enfermoit presqu'à l'instant pour lui écrire. Je m'expliquois cette puissance de M. de Maltigues sur madame d'Arbigny, parce qu'il la connoissoit dès son enfance, et dirigeoit ses affaires depuis qu'elle

n'avoit pas de plus proche parent que lui; mais le principal motif de ces ménagemens singuliers, c'étoit le projet qu'elle avoit formé, et que j'appris trop tard, de l'épouser si je la quittois; car elle ne vouloit à aucun prix passer pour une femme abandonnée. Une telle résolution devroit faire croire qu'elle ne m'aimoit pas, et cependant elle n'avoit, pour me préférer, aucune raison que le sentiment; mais elle avoit mêlé toute sa vie le calcul à l'entraînement, et les prétentions factices de la société aux affections naturelles. Elle pleuroit, parce qu'elle étoit émue; mais elle pleuroit aussi, parce que c'est ainsi qu'on attendrit. Elle étoit heureuse d'être aimée, parce qu'elle aimoit, mais aussi parce que cela fait honneur dans le monde; elle avoit de bons sentimens quand elle étoit toute seule, mais elle n'en jouissoit pas si elle ne pouvoit les faire tourner au profit de son amour-propre ou de ses désirs. C'étoit une personne formée par et pour la bonne compagnie, et qui avoit cet art de travailler le vrai, qui se rencontre si souvent dans les pays où le désir de produire de l'effet par ses sentimens est plus vif que ces sentimens mêmes.

Je n'avois pas, depuis long-temps, de nouvelles de mon père, parce que la guerre avoit

interrompu sa correspondance avec moi. Une lettre enfin m'arriva par une occasion; il m'adjuroit de partir, au nom de mon devoir et de sa tendresse; il me déclaroit en même temps, de la manière la plus formelle, que si j'épousois madame d'Arbigny, je lui causerois une douleur mortelle, et me demandoit au moins de revenir libre en Angleterre, et de ne me décider qu'après l'avoir entendu. Je lui répondis à l'instant, en lui donnant ma parole d'honneur que je ne me marierois pas sans son consentement, et l'assurant que dans peu je le rejoindrois. Madame d'Arbigny employa d'abord la prière, puis le désespoir, pour me retenir; et voyant enfin qu'elle ne réussissoit pas, je crois qu'elle eut recours à la ruse; mais comment alors aurois-je pu le soupçonner!

Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras, en me suppliant de la protéger : elle paroissoit mourir de frayeur. A peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l'ordre étoit venu de l'arrêter, comme sœur du comte Raimond, et qu'il falloit que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursuivoient. A cette époque même, des femmes avoient péri, et toutes les terreurs parois-

soient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m'étoit dévoué; je l'y cachai, je crus la sauver, et M. de Maltigues et moi nous avions seuls le secret de sa retraite. Comment, dans cette situation, ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme! comment se séparer d'une personne proscrite! Quel est le jour, quel est le moment où il se peut qu'on lui dise: — Vous avez compté sur mon appui, et je vous le retire. — Cependant le souvenir de mon père me poursuivoit continuellement, et, dans plusieurs occasions, j'essayai d'obtenir de madame d'Arbigny la permission de partir seul; mais elle me menaça de se livrer à ses assassins si je la quittois, et sortit deux fois en plein jour, dans un trouble affreux qui me pénétra de douleur et de crainte. Je la suivis dans la rue, en la conjurant en vain de revenir. Heureusement, par hasard ou par combinaison, nous rencontrâmes chaque fois M. de Maltigues, et il la ramena, en lui faisant sentir l'imprudence de sa conduite. Alors je me résignai à rester, et j'écrivis à mon père en motivant, autant que je le pus, ma conduite; mais je rougissois d'être en France, au milieu des événemens affreux qui s'y passoient, et lorsque mon pays étoit en guerre avec les François.

M. de Maltigues se moquoit souvent de mes scrupules; mais, tout spirituel qu'il étoit, il ne prévoyoit pas, ou ne se donnoit pas la peine d'observer l'effet de ses plaisanteries, car elles réveilloient en moi tous les sentimens qu'il vouloit éteindre. Madame d'Arbigny remarquoit bien l'impression que je recevois; mais elle n'avoit point d'empire sur M. de Maltigues, qui se décidoit souvent par le caprice, au défaut de l'intérêt. Elle recouroit, pour m'attendrir, à sa douleur véritable, à sa douleur exagérée; elle se servoit de la foiblesse de sa santé autant pour plaire que pour toucher, car elle n'étoit jamais plus attrayante que quand elle s'évanouissoit à mes pieds. Elle savoit embellir sa beauté comme tout le reste de ses agrémens, et ses charmes extérieurs eux-mêmes étoient habilement combinés avec ses émotions pour me captiver.

Je vivois ainsi toujours troublé, toujours incertain, tremblant quand je recevois une lettre de mon père, plus malheureux encore quand je n'en recevois pas, retenu par l'attrait que je ressentois pour madame d'Arbigny, et surtout par la peur de son désespoir; car, par un mélange singulier, c'étoit la personne la plus douce dans l'habitude de

la vie, la plus égale, souvent même la plus enjouée, et néanmoins la plus violente dans une scène. Elle vouloit enchaîner par le bonheur et par la crainte, et transformoit ainsi toujours son naturel en moyens. Un jour, c'étoit au mois de septembre 1793, il y avoit plus d'un an déjà que j'étois en France, je reçus une lettre de mon père, conçue en peu de mots; mais ces mots étoient si sombres et si douloureux, qu'il faut, Corinne, m'épargner de vous les dire; ils me feroient trop de mal. Mon père étoit déjà malade, mais il ne me le dit pas; sa délicatesse et sa fierté l'en empêchèrent. Cependant toute sa lettre exprimoit tant de douleur, et sur mon absence et sur la possibilité de mon mariage avec madame d'Arbigny, que je ne conçois pas encore comment, en la lisant, je n'ai pas prévu le malheur dont j'étois menacé. Je fus assez ému néanmoins pour ne plus hésiter, et j'allai chez madame d'Arbigny, parfaitement décidé à prendre congé d'elle. Elle aperçut bien vite que mon parti étoit pris; et, se recueillant en elle-même, tout à coup elle se leva et me dit : — Avant de partir il faut que vous sachiez un secret que je rougissois de vous avouer. Si vous m'abandonnez, ce ne sera pas moi seule que vous ferez mourir, et le fruit

de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. — Rien ne peut exprimer l'émotion que j'éprouvai ; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s'empara de toute mon âme, et je fus soumis à madame d'Arbigny comme l'esclave le plus dévoué.

Je l'aurois épousée, comme elle le vouloit, s'il ne se fût pas rencontré dans ce moment les plus grands obstacles à ce qu'un Anglois pût se marier en France, en déclarant, comme il le falloit, son nom à l'officier civil. J'ajournai donc notre union jusqu'au moment où nous pourrions aller ensemble en Angleterre, et je résolus de ne pas quitter madame d'Arbigny jusqu'alors : elle se calma d'abord, quand elle fut tranquillisée sur le danger prochain de mon départ ; mais elle recommença bientôt après à se plaindre et à se montrer tour à tour blessée et malheureuse, de ce que je ne surmontois pas toutes les difficultés pour l'épouser. J'aurois fini par céder à sa volonté ; j'étois tombé dans la mélancolie la plus profonde ; je passois des jours entiers chez moi, sans pouvoir en sortir ; j'étois en proie à une idée que je ne m'avouois jamais et qui me persécutoit toujours. J'avois un pressentiment de la maladie de mon père, et je ne voulois pas croire à mon pressen-

timent, que je prenois pour une foiblesse. Par une bizarrerie, résultat de l'effroi que me causoit la douleur de madame d'Arbigny, je combattois mon devoir comme une passion; et ce qu'on auroit pu croire une passion me tourmentoit comme un devoir. Madame d'Arbigny m'écrivoit sans cesse pour m'engager à venir chez elle; j'y venois, et quand je la voyois, je ne lui parlois pas de son état, parce que je n'aimois pas à rappeler ce qui lui donnoit des droits sur moi; il me semble à présent qu'elle aussi m'en parloit moins qu'elle n'auroit dû le faire; mais je souffrois trop alors pour rien remarquer.

Enfin, une fois que j'étois resté trois jours chez moi, dévoré de remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M. de Maltigues, qui ne venoit guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par madame d'Arbigny pour m'arracher à ma solitude, mais s'intéressant assez peu, comme vous allez en juger, au succès de son ambassade. Il aperçut en entrant, avant que j'eusse eu le temps de le cacher, que j'avois le visage couvert de larmes. — A quoi bon cette douleur, mon cher? me dit-il; quittez ma cousine, ou bien épousez-la: ces

deux partis sont également bons, puisqu'ils en finissent. — Il y a des situations dans la vie, lui répondis-je, où, même en se sacrifiant, on ne sait pas encore comment remplir tous ses devoirs. — C'est qu'il ne faut pas se sacrifier, reprit M. de Maltigues; je ne connois, quant à moi, aucune circonstance où cela soit nécessaire : avec de l'adresse on se tire de tout; l'habileté est la reine du monde. — Ce n'est pas l'habileté que j'envie, lui dis-je; mais je voudrois au moins, je vous le repète, en me résignant à n'être pas heureux, ne pas affliger ce que j'aime. — Croyez-moi, dit M. de Maltigues, ne mêlez pas à cette œuvre difficile, qu'on appelle vivre, le sentiment qui la complique encore plus : c'est une maladie de l'âme, j'en suis atteint quelquefois tout comme un autre; mais quand elle m'arrive, je me dis que cela passera, et je me tiens toujours parole. — Mais, lui répondis-je, en cherchant à rester comme lui dans les idées générales, car je ne pouvois ni ne voulois lui témoigner aucune confiance, quand on pourroit écarter le sentiment, il resteroit toujours l'honneur et la vertu, qui s'opposent souvent à nos désirs en tout genre. — L'honneur, reprit M. de Maltigues : entendez-vous, par l'honneur, se battre quand on est insulté? à cet égard il n'y a pas

de doute; mais sous tous les autres rapports, quel intérêt auroit-on à se laisser entraver par mille délicatesses vaines? — Quel intérêt! interrompis-je; il me semble que ce n'est pas là le mot dont il s'agit. — A parler sérieusement, continua M. de Maltigues, il en est peu qui aient un sens aussi clair; je sais bien qu'autrefois l'on disoit: *Un honorable malheur, un glorieux revers.* Mais aujourd'hui que tout le monde est persécuté, les coquins, comme ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, il n'y a de différence dans ce monde qu'entre les oiseaux pris au filet et ceux qui y ont échappé. — Je crois à une autre différence, lui répondis-je, la prospérité méprisée, et les revers honorés par l'estime des hommes de bien. — Trouvez-les-moi donc, reprit M. de Maltignes, ces hommes de bien qui vous consolent de vos peines par leur courageuse estime; il me semble, au contraire, que la plupart des personnes soi-disant vertueuses, si vous êtes heureux, vous excusent, si vous êtes puissans, vous aiment. C'est très-beau sans doute à vous, de ne pas savoir contrarier un père, qui devroit à présent ne plus se mêler de vos affaires; mais il ne faudroit pas pour cela perdre votre vie ici de toutes les façons; quant à moi, quoi qu'il m'arrive, je

veux à tout prix épargner à mes amis le chagrin de me voir souffrir, et à moi le spectacle du visage allongé de la consolation. — Je croyois, interrompis-je vivement, que le but de la vie d'un honnête homme n'étoit pas le bonheur, qui ne sert qu'à lui, mais la vertu qui sert aux autres. — La vertu, la vertu... dit M. de Maltigues en hésitant un peu, puis se décidant à la fin, c'est un langage pour le vulgaire, que les augures ne peuvent se parler entre eux sans rire. Il y a de bonnes âmes que de certains mots, de certains sons harmonieux remuent encore, c'est pour elles que l'on fait jouer l'instrument; mais toute cette poésie que l'on appelle la conscience, le dévouement, l'enthousiasme, a été inventée pour consoler ceux qui n'ont pas su réussir dans le monde; c'est comme le *De profundis* que l'on chante pour les morts. Les vivans, quand ils sont dans la prospérité, ne sont pas du tout curieux d'obtenir ce genre d'hommage. —

Je fus tellement irrité de ce discours, que je ne pus m'empêcher de dire avec hauteur : — Je serois fâché, monsieur, si j'avois des droits sur la maison de madame d'Arbigny, qu'elle reçût chez elle un homme qui se permet une telle manière de penser et de s'exprimer. — Vous pouvez à cet égard, répondit

M. de Maltigues, quand il en sera temps, décider ce qui vous plaira; mais si ma cousine m'en croit, elle n'épousera point un homme qui se montre si malheureux de la possibilité de cette union; depuis long-temps, elle peut vous le dire, je lui reproche sa foiblesse, et tous les moyens qu'elle emploie pour un but qui n'en vaut pas la peine. — A ce mot, que l'accent rendoit encore plus insultant, je fis signe à M. de Maltigues de sortir avec moi, et pendant le chemin je dois dire qu'il continuoit à développer son système avec le plus grand sang-froid du monde; et pouvant mourir dans peu d'instans, il ne disoit pas un mot qui fût religieux ni sensible. — Si j'avois donné dans toutes vos fadaises, à vous autres jeunes gens, me disoit-il, pensez-vous que ce qui se passe dans mon pays ne m'en auroit pas guéri? quand avez-vous vu que d'être scrupuleux à votre manière servît à rien? — Je conviens avec vous, lui dis-je, que dans votre pays, à présent, cela sert un peu moins qu'ailleurs; mais avec le temps, ou par-delà le temps, tout a sa récompense. — Oui, reprit M. de Maltigues, en faisant entrer le ciel dans ses calculs. — Et pourquoi pas? lui dis-je; l'un de nous va peut-être savoir ce qui en est. — Si c'est moi qui dois mourir, continua-t-il

en riant, je suis bien sûr que je n'en saurai rien; si c'est vous, vous ne reviendrez pas éclairer mon âme. — En chemin je pensai que si j'étois tué par M. de Maltigues, je n'avois pris aucune précaution pour faire savoir mon sort à mon père, ni pour donner à madame d'Arbigny une partie de ma fortune à laquelle je lui croyois des droits. Pendant que je faisois ces réflexions, nous passâmes devant la maison de M. de Maltigues, et je lui demandai la permission d'y monter pour écrire deux lettres; il y consentit : et lorsque nous continuâmes notre route pour sortir de la ville, je les lui remis, et je lui parlai de madame d'Arbigny avec beaucoup d'intérêt, en la lui recommandant comme à un ami que je croyois sûr. Cette preuve de confiance le toucha, car il faut observer, à la gloire de l'honnêteté, que les hommes qui professent le plus ouvertement l'immoralité sont très-flattés si par hasard on leur donne une marque d'estime : la circonstance aussi dans laquelle nous nous trouvions étoit assez grave pour que M. de Maltigues en fût peut-être ému; mais comme pour rien au monde il n'auroit voulu qu'on le remarquât, il dit en plaisantant ce qui lui étoit inspiré, je le crois, par un sentiment plus sérieux.

— Vous êtes une honnête créature, mon cher Nelvil, je veux faire pour vous quelque chose de généreux ; on dit que cela porte bonheur, et la générosité est en effet une qualité si enfantine, qu'elle doit être plutôt récompensée dans le ciel que sur la terre. Mais avant de vous servir, il faut que nos conditions soient bien faites ; quoi que je vous dise, nous ne nous en battrons pas moins. — Je répondis à ces mots par un consentement très-dédaigneux, à ce que je crois, car je trouvois la précaution oratoire au moins inutile. M. de Maltigues continua d'un ton sec et dégagé. — Madame d'Arbigny ne vous convient pas, vos caractères n'ont aucun rapport ensemble ; votre père, d'ailleurs, seroit désespéré si vous faisiez ce mariage ; et vous seriez désespéré d'affliger votre père ; il vaut donc mieux que, si je vis, ce soit moi qui épouse madame d'Arbigny ; et si vous me tuez, il vaux mieux encore qu'elle en épouse un troisième ; car c'est une personne d'une haute sagesse que ma cousine, et qui, lors même qu'elle aime, prend toujours de sages précautions pour le cas où on ne l'aimeroit plus. Vous apprendrez tout cela par ses lettres, je vous les laisse après moi ; vous les trouverez dans mon secrétaire dont voici la clef. Je suis lié avec ma

cousine depuis qu'elle est au monde, et vous savez que, bien qu'elle soit très-mystérieuse, elle ne me cache aucun de ses secrets; elle croit que je ne dis que ce que je veux; il est vrai que je ne suis entraîné par rien; mais aussi je ne mets pas d'importance à grand'-chose, et je pense que nous autres hommes nous nous devons de ne nous rien taire à l'égard des femmes. Aussi-bien si je meurs, c'est pour les beaux yeux de madame d'Arbigny que cet accident m'arrivera, et quoique je sois prêt à périr pour elle de bonne grâce, je ne lui suis pas trop obligé de la situation où elle m'a mis par sa double intrigue. Au reste, ajouta-t-il, il n'est pas dit que vous me tuerez; — et en achevant ces mots, comme nous étions hors de la ville, il tira son épée et se mit en garde.

Il avoit parlé avec une vivacité singulière, et j'étois resté confondu de ce qu'il m'avoit dit. L'approche du danger, sans le troubler, l'animoit pourtant davantage, et je ne pouvois deviner si c'étoit la vérité qui lui échappoit, ou un mensonge qu'il forgeoit pour se venger. Néanmoins, dans cette incertitude, je ménageai beaucoup sa vie; il étoit moins adroit que moi dans les exercices du corps, et dix fois j'aurois pu lui plonger mon épée dans le

cœur, mais je me contentai de le blesser au bras, et de le désarmer. Il parut sensible à mon procédé, et je lui rappelai, en le conduisant chez lui, la conversation qui avoit précédé l'instant où nous nous étions battus. Il me dit alors : — Je suis fâché d'avoir trahi la confiance de ma cousine; le péril est comme le vin; il monte la tête; mais enfin, je m'en console, car vous n'auriez pas été heureux avec madame d'Arbigny; elle est trop rusée pour vous. Moi, cela m'est égal; car bien que je la trouve charmante, et que son esprit me plaise extrêmement, elle ne me fera jamais rien faire à mon détriment, et nous nous servirons très-bien en tout, parce que le mariage rendra nos intérêts communs. Mais vous, qui êtes romanesque, vous auriez été sa dupe. Il ne tenoit qu'à vous de me tuer, et je vous dois la vie, je ne puis donc vous refuser les lettres que je vous avois promises après ma mort. Lisez-les, partez pour l'Angleterre, et ne soyez pas trop tourmenté des chagrins de madame d'Arbigny. Elle pleurera, parce qu'elle vous aime; mais elle se consolera, parce que c'est une femme assez raisonnable pour ne pas vouloir être malheureuse, et surtout passer pour l'être. Dans trois mois elle sera madame de Maltigues. — Tout ce qu'il me

disoit étoit vrai : les lettres qu'il me montra le prouvèrent. Je restai convaincu que madame d'Arbigny n'étoit point dans l'état qu'elle avoit feint de m'avouer en rougissant, pour me contraindre à l'épouser, et qu'elle m'avoit, à cet égard, indignement trompé. Sans doute elle m'aimoit, puisqu'elle le disoit dans ses lettres à M. de Maltigues lui-même ; mais elle le flattoit avec tant d'art, mais elle lui laissoit tant d'espérance, et montroit pour lui plaire un caractère si différent de celui qu'elle m'avoit toujours fait voir, qu'il me fut impossible de douter qu'elle ne le ménageât, dans l'intention de l'épouser si notre mariage n'avoit pas lieu. Telle étoit la femme, Corinne, qui m'a coûté pour toujours le repos du cœur et de la conscience !

Je lui écrivis en partant, et je ne la revis plus : et comme M. de Maltigues l'avoit prédit, j'ai su depuis qu'elle l'avoit épousé. Mais j'étois loin d'envisager alors le malheur qui m'attendoit : je croyois obtenir mon pardon de mon père ; j'étois sûr qu'en lui disant combien j'avois été trompé, il m'aimeroit davantage, puisqu'il me sauroit plus à plaindre. Après un voyage de près d'un mois, jour et nuit, à travers l'Allemagne, j'arrivai en Angleterre plein de confiance dans l'inépuisable

bonté paternelle. Corinne, en débarquant, un papier public m'annonça que mon père n'étoit plus ! Vingt mois se sont passés depuis ce moment, et il est toujours devant moi comme un fantôme qui me poursuit. Les lettres qui formoient ces mots : *Lord Nelvil vient de mourir*, ces lettres étoient flamboyantes; le feu du volcan qui est là devant nous est moins effrayant qu'elles. Ce n'est pas tout encore; j'appris qu'il étoit mort profondément affligé de mon séjour en France, craignant que je ne renonçasse à la carrière militaire, que je n'épousasse une femme dont il pensoit peu de bien, et que, me fixant dans un pays en guerre avec le mien, je ne me perdisse entièrement de réputation en Angleterre. Qui sait si ces douloureuses pensées n'ont pas abrégé ses jours ! Corinne, Corinne, ne suis-je pas un assassin, ne le suis-je pas, dites-le-moi ? — Non, s'écria-t-elle, non, vous n'êtes que malheureux ; c'est la bonté, c'est la générosité qui vous ont entraîné. Je vous respecte autant que je vous aime : jugez-vous dans mon cœur, prenez-le pour votre conscience. La douleur vous égare : croyez celle qui vous chérit. Ah ! l'amour, tel que je le sens, n'est point une illusion, c'est parce que vous êtes le meilleur, le plus sensible des hommes, que je vous

admire et vous adore. — Corinne, lui dit Oswald, cet hommage ne m'est pas dû; mais il se peut cependant que je ne sois pas si coupable: mon père m'a pardonné avant de mourir; j'ai trouvé dans un dernier écrit de lui, qui m'étoit adressé, de douces paroles; une lettre de moi lui étoit parvenue, qui m'avoit un peu justifié; mais le mal étoit fait, et la douleur qui venoit de moi avoit déchiré son cœur.

Quand je rentrai dans son château, quand ses vieux serviteurs m'entourèrent, je repoussai leurs consolations, je m'accusai devant eux, j'allai me prosterner sur sa tombe, j'y jurai, comme si le temps de réparer existoit encore pour moi, que jamais je ne me marierois sans le consentement de mon père. Hélas! que promettois-je à celui qui n'étoit plus! Que signifioient alors ces paroles de mon délire! Je dois les considérer au moins comme un engagement de ne rien faire qu'il eût désapprouvé pendant sa vie. Corinne, chère amie, pourquoi ces mots vous troublent-ils? Mon père a pu me demander le sacrifice d'une femme dissimulée, qui ne devoit qu'à son adresse le goût qu'elle m'inspiroit; mais la personne la plus vraie, la plus naturelle et la plus généreuse, celle pour qui j'ai senti le

premier amour, celui qui purifie l'âme au lieu de l'égarer, pourquoi les êtres célestes voudroient-ils me séparer d'elle ?

Lorsque j'entrai dans la chambre de mon père, je vis son manteau, son fauteuil, son épée, qui étoient encore là comme autrefois; encore là: mais sa place étoit vide, et mes cris l'appeloient en vain! Ce manuscrit, ce recueil de ses pensées, est tout ce qui me répond; vous en connoissez déjà quelques morceaux, dit Oswald en le donnant à Corinne; je le porte toujours avec moi; lisez ce qu'il écrivoit sur le devoir des enfans envers leurs parens; lisez, Corinne; votre douce voix me familiarisera peut-être avec ces paroles. Corinne obéit à la volonté d'Oswald, et lut ce qui suit:

« Ah! qu'il faut peu de chose pour rendre » défians d'eux-mêmes un père, une mère, » avancés dans la vie! ils croient aisément » qu'ils sont de trop sur la terre. A quoi se » croiroient-ils bons pour vous, qui ne leur » demandez plus de conseils? Vous vivez tout » entiers dans le moment présent; vous y êtes » consignés par une passion dominante; et » tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment » vous paroît antique et surанné. Enfin, vous » êtes tellement en votre personne, et de

» cœur et d'esprit, que, croyant former à
» vous seuls un point historique, les ressem-
» blances éternelles entre le temps et les hom-
» mes échappent à votre attention ; et l'auto-
» rité de l'expérience vous semble une fiction,
» ou une vaine garantie destinée uniquement
» au crédit des vieillards, et aux dernières
» jouissances de leur amour-propre. Quelle
» erreur est la vôtre ! Le monde, ce vaste
» théâtre, ne change pas d'acteurs ; c'est tou-
» jours l'homme qui s'y montre en scène ; mais
» l'homme ne se renouvelle point, il se diver-
» sifie ; et, comme toutes ses formes sont dé-
» pendantes de quelques passions principales,
» dont le cercle est depuis long-temps par-
» couru, il est rare que, dans les petites com-
» binaisons de la vie privée, l'expérience,
» cette science du passé, ne soit la source
» féconde des enseignemens les plus utiles.

» Honneur donc aux pères et aux mères,
» honneur à eux, honneur et respect, ne
» fût-ce que pour leur règne passé, pour ce
» temps dont ils ont été seuls maîtres, et qui
» ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces
» années à jamais perdues, et dont ils portent
» sur le front l'auguste empreinte.

» Voilà votre devoir, enfans présomptueux,
» et qui paroissez impatiens de courir seuls

» dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous » n'en pouvez douter, ces parens, qui tardent » à vous faire place; ce père, dont les discours » ont encore une teinte de sévérité qui vous » blesse; cette mère, dont le vieil âge vous im» pose des soins qui vous importunent; ils » s'en iront, ces surveillans attentifs de votre » enfance, et ces protecteurs animés de » votre jeunesse; ils s'en iront, et vous cher» cherez en vain de meilleurs amis; ils s'en » iront, et dès qu'ils ne seront plus, ils se » présenteront à vous sous un nouvel aspect; » car le temps, qui vieillit les gens présens à » notre vue, les rajeunit pour nous quand la » mort les a fait disparoître; le temps leur » prête alors un éclat qui nous étoit inconnu: » nous les voyons dans le tableau de l'éter» nité, où il n'y a plus d'âge, comme il n'y a » plus de graduation: et s'ils avoient laissé sur » la terre un souvenir de leur vertu, nous les » ornerions en imagination d'un rayon cé» leste, nous les suivrions de nos regards dans » le séjour des élus, nous les contemplerions » dans ces demeures de gloire et de félicité; » et, près des vives couleurs dont nous com» poserions leur sainte auréole, nous nous » trouverions effacés, au milieu même de nos

» beaux jours, au milieu des triomphes dont
» nous sommes le plus éblouis. » (2)

Corinne, s'écria lord Nelvil avec une douleur déchirante, pensez-vous que ce soit contre moi qu'il écrivoit ces éloquentes plaintes? — Non, non, répondit Corinne; vous savez qu'il vous chérissoit, qu'il croyoit à votre tendresse; et je tiens de vous que ces réflexions furent écrites long-temps avant que vous eussiez eu le tort que vous vous reprochez. Écoutez plutôt, continua Corinne en parcourant le recueil qu'elle avoit encore entre les mains, écoutez ces réflexions sur l'indulgence, qui sont écrites quelques pages plus loin :

« Nous marchons dans la vie, environnés de
» piéges, et d'un pas chancelant; nos sens se
» laissent séduire par des amorces trompeuses;
» notre imagination nous égare par de fausses
» lueurs; et notre raison elle-même reçoit
» chaque jour de l'expérience le degré de lu-
» mière qui lui manquoit, et la confiance dont
» elle a besoin. Tant de dangers, unis à une si
» grande foiblesse; tant d'intérêts divers, avec
» une prévoyance si limitée, une capacité si
» restreinte; enfin tant de choses inconnues et
» une si courte vie : toutes ces circonstances,

» toutes ces conditions de notre nature, ne
» sont-elles pas pour nous un avertissement
» du haut rang que nous devons accorder à
» l'indulgence, dans l'ordre des vertus socia-
» les?..... Hélas! où est-il, l'homme qui soit
» exempt de foiblesses? où est-il, l'homme qui
» n'ait aucun reproche à se faire? où est-il,
» l'homme qui puisse regarder en arrière de
» sa vie sans éprouver un seul remords, ou
» sans connoître aucun regret? Celui-là seul
» est étranger aux agitations d'une âme timo-
» rée, qui ne s'est jamais examiné lui-même,
» qui n'a jamais séjourné dans la solitude de
» sa conscience. » (3)

Voilà, reprit Corinne, les paroles que votre père vous adresse du haut du ciel, voilà celles qui sont pour vous. — Cela est vrai, dit Oswald; oui, Corinne, vous êtes l'ange des consolations, vous me faites du bien; mais si j'avois pu le voir un moment avant sa mort, s'il avoit su de moi que je n'étois pas indigne de lui, s'il m'avoit dit qu'il le croyoit, je ne serois pas agité par les remords, comme le plus criminel des hommes; je n'aurois pas cette conduite vacillante, cette âme troublée, qui ne promet de bonheur à personne. Ne m'accusez pas de foiblesse; mais le courage ne peut rien contre la conscience : c'est d'elle qu'il vient;

comment pourroit-il triompher d'elle? A présent même que l'obscurité s'avance, il me semble que je vois dans ces nuages les sillons de la foudre qui me menace. Corinne! Corinne! rassurez votre malheureux ami, ou laissez-moi couché sur cette terre, qui s'entr'ouvrira peut-être à mes cris, et me laissera pénétrer jusqu'au séjour des morts.

LIVRE XIII.

LE VÉSUVE ET LA CAMPAGNE DE NAPLES.

CHAPITRE PREMIER.

Lord Nelvil resta long-temps anéanti, après le récit cruel qui avoit ébranlé toute son âme. Corinne essaya doucement de le rappeler à lui-même : la rivière de feu qui tomboit du Vésuve, rendue visible enfin par la nuit, frappa vivement l'imagination troublée d'Oswald. Corinne profita de cette impression pour l'arracher aux souvenirs qui l'agitoient, et se hâta de l'entraîner avec elle sur le rivage de cendres de la lave enflammée.

Le terrain qu'ils traversèrent, avant d'y arriver, fuyoit sous leurs pas, et sembloit les repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie : la nature n'est plus dans ces lieux en relation avec l'homme. Il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran

par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer; elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force: le tigre royal arrive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncèle devant l'obstacle ses torrens noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudens et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel: ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe seroit déchirée par ces sons aigus que faisoient entendre les sorcières, quand elles appeloient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrarioit les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidoit aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçoit la nature, comme l'homme, à la férocité. — Corinne, s'écria lord Nelvil, est-ce de ces bords infernaux que part la douleur? L'ange de la mort prend-il son vol de ce sommet? Si je ne voyois pas ton céleste regard,

je perdrois ici jusqu'au souvenir des œuvres de la Divinité qui décorent le monde; et cependant cet aspect de l'enfer, tout affreux qu'il est, me cause moins d'effroi que les remords du cœur. Tous les périls peuvent être bravés; mais comment l'objet qui n'est plus pourroit-il nous délivrer des torts que nous nous reprochons envers lui? Jamais! jamais! Ah! Corinne, quelle parole de fer et de feu! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès qu'on veut s'en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève, ne sont qu'une foible image pour exprimer cette terrible pensée, l'impossible et l'irréparable! —

Un silence profond régnoit autour d'Oswald et de Corinne; leurs guides eux-mêmes s'étoient retirés dans l'éloignement; et comme il n'y a près du cratère ni animal, ni insecte, ni plante, on n'y entendoit que le sifflement de la flamme agitée. Néanmoins, un bruit de la ville arriva jusque dans ce lieu; c'étoit le son des cloches qui se faisoit entendre à travers les airs: peut-être célébroient-elles la mort, peut-être annonçoient-elles la naissance; n'importe, elles causèrent une douce émotion aux voyageurs. — Cher Oswald,

dit Corinne, quittons ce désert, redescendons vers les vivans; mon âme est ici mal à l'aise. Toutes les autres montagnes, en nous rapprochant du ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre; mais ici, je ne sens que du trouble et de l'effroi: il me semble voir la nature traitée comme un criminel, et condamnée, comme un être dépravé, à ne plus sentir le souffle bienfaisant de son Créateur. Ce n'est sûrement pas ici le séjour des bons; allons-nous-en. —

Une pluie abondante tomboit pendant que Corinne et lord Nelvil redescendoient vers la plaine. Leurs flambeaux étoient à chaque instant près de s'éteindre. Les Lazzaroni les accompagnoient en poussant des cris continuels, qui pourroient inspirer de la terreur à qui ne sauroit pas que c'est leur façon d'être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu de vie dont ils ne savent que faire, parce qu'ils réunissent au même degré la paresse et la violence. Leur physionomie, plus marquée que leur caractère, semble indiquer un genre de vivacité dans lequel l'esprit et le cœur n'entrent pour rien. Oswald, inquiet que la pluie ne fît du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu'elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s'occu-

poit plus que d'elle; et cet intérêt si tendre remit son âme par degrés de l'état où l'avoit jeté la confidence qu'il lui avoit faite. Ils retrouvèrent leur voiture au pied de la montagne; ils ne s'arrêtèrent point aux ruines d'Herculanum, qu'on a comme ensevelies de nouveau, pour ne pas renverser la ville de Portici, qui est bâtie sur cette ville ancienne. Ils arrivèrent à Naples vers minuit, et Corinne promit à lord Nelvil, en le quittant, de lui remettre le lendemain matin l'histoire de sa vie.

CHAPITRE II.

En effet, le lendemain matin Corinne voulut s'imposer l'effort qu'elle avoit promis, et bien que la connoissance plus intime qu'elle avoit acquise du caractère d'Oswald redoublât son inquiétude, elle sortit de sa chambre, portant ce qu'elle avoit écrit, tremblante, et résolue néanmoins à le donner. Elle entra dans le salon de l'auberge où ils demeuroient tous les deux; Oswald y étoit, et venoit de recevoir des lettres de l'Angleterre. Une de ces lettres étoit sur la cheminée, et l'écriture

frappa tellement Corinne, qu'avec un trouble inexprimable elle lui demanda de qui elle étoit. — C'est de lady Edgermond, répondit Oswald. — Vous êtes en correspondance avec elle? interrompit Corinne. — Lord Edgermond étoit l'ami de mon père, reprit Oswald; et, puisque le hasard m'a fait vous parler d'elle, je ne vous dissimulerai point que mon père avoit pensé qu'il pouvoit me convenir un jour d'épouser Lucile Edgermond, sa fille. — Grand Dieu! s'écria Corinne, et elle tomba sur une chaise, presque évanouie.

— D'où vient cette émotion cruelle? dit lord Nelvil; que pouvez-vous craindre de moi, Corinne, quand je vous aime avec idolâtrie? Si mon père m'avoit, en mourant, demandé d'épouser Lucile, sans doute je ne me croirois pas libre, et je me serois éloigné de votre charme irrésistible; mais il n'a fait que me conseiller ce mariage, en m'écrivant lui-même qu'il ne pouvoit pas juger Lucile, puisqu'elle n'étoit encore qu'un enfant. Je ne l'ai vue moi-même qu'une fois, à peine alors avoit-elle douze ans. Je n'ai pris avec sa mère aucun engagement avant de partir; cependant les incertitudes, le trouble que vous avez pu remarquer dans ma conduite, venoient uniquement de ce désir de mon père : avant de

vous connoître, je souhaitois de pouvoir l'accomplir, tout fugitif qu'il étoit, comme une espèce d'expiation envers lui, comme une manière de prolonger après sa mort l'empire de sa volonté sur mes résolutions; mais vous avez triomphé de ce sentiment, vous avez triomphé de tout moi-même, et j'ai seulement besoin de me faire pardonner ce qui, dans ma conduite, a dû vous paroître de la foiblesse et de l'irrésolution. Corinne, on ne se relève jamais entièrement de la douleur que j'ai éprouvée : elle flétrit l'espérance, elle donne un sentiment de timidité pénible et douloureux; la destinée m'a tant fait de mal, qu'alors même qu'elle semble m'offrir le plus grand bien, je me défie encore d'elle. Mais, chère amie, ces inquiétudes sont dissipées; je suis à toi pour toujours, à toi! Je me dis que si mon père vous avoit connue, c'est vous qu'il auroit choisie pour la compagne de ma vie, c'est vous..... — Arrêtez, s'écria Corinne en fondant en pleurs, je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi. —

Pourquoi vous opposeriez-vous, dit lord Nelvil, au plaisir que je trouve à vous unir dans ma pensée avec le souvenir de mon père, à confondre ainsi dans mon cœur tout ce qui m'est cher et sacré? — Vous ne le pouvez pas, inter-

rompit Corinne ; Oswald, je sais trop que vous ne le pouvez pas. — Juste ciel ! reprit lord Nelvil, qu'avez-vous à m'apprendre ? Donnez-moi cet écrit qui doit contenir l'histoire de votre vie, donnez-le-moi. — Vous l'aurez, reprit Corinne ; mais, je vous en conjure, encore huit jours de grâce, seulement huit jours. Ce que j'ai appris ce matin m'oblige à quelques détails de plus. — Comment ! dit Oswald, quel rapport avez-vous ?..... — N'exigez pas que je vous réponde à présent, interrompit Corinne ; bientôt vous saurez tout, et ce sera peut-être la fin, la terrible fin de mon bonheur ; mais, avant cet instant, je veux que nous voyions ensemble la campagne heureuse de Naples, avec un sentiment encore doux, avec une âme encore accessible à cette ravissante nature ; je veux consacrer, de quelque manière, dans ces beaux lieux, l'époque la plus solennelle de ma vie : il faut que vous conserviez un dernier souvenir de moi, telle que j'étois, telle que j'aurois toujours été, si mon cœur s'étoit défendu de vous aimer. — Ah ! Corinne, dit Oswald, que voulez-vous m'annoncer par ces paroles sinistres ? Il ne se peut pas que vous ayez rien à m'apprendre qui refroidisse et ma tendresse et mon admiration. Pourquoi donc prolonger encore de huit jours

cette anxiété, ce mystère, qui semble élever une barrière entre nous? — Cher Oswald, je le veux, répondit Corinne, pardonnez-moi ce dernier acte de pouvoir; bientôt vous seul déciderez de nous deux; j'attendrai mon sort de votre bouche, sans murmurer, s'il est cruel; car je n'ai sur cette terre ni sentimens, ni liens qui me condamnent à survivre à votre amour. — En achevant ces mots, elle sortit, en repoussant doucement avec sa main Oswald qui vouloit la suivre.

CHAPITRE III.

Corinne avoit résolu de donner une fête à lord Nelvil, pendant les huit jours de délai qu'elle avoit demandés, et cette idée d'une fête s'unissoit pour elle aux sentimens les plus mélancoliques. En examinant le caractère d'Oswald, il étoit impossible qu'elle ne fût pas inquiète de l'impression qu'il recevroit par ce qu'elle avoit à lui dire. Il falloit juger Corinne en poète, en artiste, pour lui pardonner le sacrifice de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, à l'en-

thousiasme du talent et des beaux-arts. Lord Nelvil avoit sans doute tout l'esprit nécessaire pour admirer l'imagination et le génie; mais il croyoit que les relations de la vie sociale devoient l'emporter sur tout, et que la première destination des femmes, et même des hommes, n'étoit pas l'exercice des facultés intellectuelles, mais l'accomplissement des devoirs particuliers à chacun. Les remords cruels qu'il avoit éprouvés, en s'écartant de la ligne qu'il s'étoit tracée, avoient encore fortifié les principes sévères de morale innés en lui. Les mœurs d'Angleterre, les habitudes et les opinions d'un pays où l'on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs, comme pour les lois, le retenoient dans des liens assez étroits à beaucoup d'égards; enfin, le découragement qui naît d'une profonde tristesse fait aimer ce qui est dans l'ordre naturel, ce qui va de soi-même, et n'exige point de résolution nouvelle, ni de décision contraire aux circonstances qui nous sont marquées par le sort.

L'amour d'Oswald pour Corinne avoit modifié toute sa manière de sentir; mais l'amour n'efface jamais entièrement le caractère, et Corinne apercevoit ce caractère à travers la passion qui en triomphoit; et peut-être même

le charme de lord Nelvil tenoit-il beaucoup à cette opposition entre sa nature et son sentiment, opposition qui donnoit un nouveau prix à tous les témoignages de sa tendresse. Mais l'instant approchoit où les inquiétudes fugitives que Corinne avoit constamment écartées, et qui n'avoient mêlé qu'un trouble léger et rêveur à la félicité dont elle jouissoit, devoient décider de sa vie. Cette âme née pour le bonheur, accoutumée aux sensations mobiles du talent et de la poésie, s'étonnoit de l'âpreté, de la fixité de la douleur; un frémissement que n'éprouvent point les femmes résignées depuis long-temps à souffrir, agitoit alors tout son être.

Cependant, au milieu de la plus cruelle anxiété, elle préparoit secrètement une journée brillante qu'elle vouloit encore passer avec Oswald. Son imagination et sa sensibilité s'unissoient ainsi d'une manière romanesque. Elle invita les Anglois qui étoient à Naples, quelques Napolitains et Napolitaines dont la société lui plaisoit; et le matin du jour qu'elle avoit choisi pour être tout à la fois, et celui d'une fête et la veille d'un aveu qui pouvoit détruire à jamais son bonheur, un trouble singulier animoit ses traits, et leur donnoit une expression toute nouvelle. Des yeux distraits pouvoient prendre cette expression si

vive pour de la joie ; mais ses mouvemens agités et rapides, ses regards qui ne s'arrêtoient sur rien, ne prouvoient que trop à lord Nelvil ce qui se passoit dans son âme. C'est en vain qu'il essayoit de la calmer par les protestations les plus tendres. — Vous me direz cela dans deux jours, lui disoit-elle, si vous pensez toujours de même : à présent ces douces paroles ne me font que du mal. — Et elle s'éloignoit de lui.

Les voitures qui devoient conduire la société que Corinne avoit invitée arrivèrent à la fin du jour, au moment où le vent de mer s'élève, et, rafraîchissant l'air, permet à l'homme de contempler la nature. La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et sa société s'y arrêtèrent, avant de traverser la grotte de Pausilipe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde ; le golfe de Naples lui sert de perspective. Il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu'on est tenté de croire que c'est Virgile lui-même qui l'a choisi ; ce simple vers des Géorgiques auroit pu servir d'épitaphe :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope..... (*).

(*) Dans ce temps-là la douce Parthenope m'accueilloit.

Ses cendres y reposent encore, et la mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l'univers. C'est tout ce que l'homme, sur cette terre, peut arracher à la mort.

Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau, et Pétrarque n'est plus, et le laurier se meurt. Les étrangers qui sont venus en foule honorer la mémoire de Virgile, ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l'urne. On est importuné par ces noms obscurs, qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître. Il n'y a que Pétrarque qui fut digne de laisser une trace durable de son voyage au tombeau de Virgile. On redescend en silence de cet asile funéraire de la gloire : on se rappelle et les pensées et les images que le talent du poëte a consacrées pour toujours. Admirable entretien avec les races futures, entretien que l'art d'écrire perpétue et renouvelle ! Ténèbres de la mort, qu'êtes-vous donc ? Les idées, les sentimens, les expressions d'un homme subsistent, et ce qui étoit lui ne subsisteroit plus ! Non, une telle contradiction dans la nature est impossible.

Oswald, dit Corinne à lord Nelvil, les impressions que vous venez d'éprouver préparent mal pour une fête; mais combien, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation dans le re-

gard, combien de fêtes se sont passées non loin des tombeaux ! — Chère amie, répondit Oswald, d'où vient cette peine secrète qui vous agite ? Confiez-vous à moi; je vous ai dû six mois les plus fortunés de ma vie, peut-être aussi pendant ce temps ai-je répandu quelque douceur sur vos jours. Ah! qui pourroit être impie envers le bonheur ! qui pourroit se ravir la jouissance suprême de faire du bien à une âme telle que la vôtre! Hélas! c'est déjà beaucoup que de se sentir nécessaire au plus humble des mortels; mais être nécessaire à Corinne, croyez-moi, c'est trop de gloire, c'est trop de délices, pour y renoncer. — Je crois à vos promesses, répondit Corinne; mais n'y a-t-il pas des momens où quelque chose de violent et de bizarre s'empare du cœur, et accélère ses battemens avec une agitation douloureuse ? —

Ils traversèrent la grotte de Pausilipe aux flambeaux : on la passe ainsi, même à l'heure de midi, car c'est une route creusée sous la montagne, pendant près d'un quart de lieue; et lorsqu'on est au milieu, l'on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs font un bruit étour-

dissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Les chevaux de Corinne entraînoient sa voiture avec une étonnante rapidité, et cependant elle n'étoit pas encore contente de leur vitesse, et disoit à lord Nelvil : Mon cher Oswald, comme ils avancent lentement! faites donc qu'ils se pressent. — D'où vous vient cette impatience, Corinne? répondit Oswald; autrefois, quand nous étions ensemble, vous ne cherchiez pas à précipiter les heures, vous en jouissiez. — A présent, dit Corinne, il faut que tout se décide; il faut que tout arrive à son terme, et je me sens le besoin de tout hâter, fût-ce ma mort! —

Au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature; et quelle nature que celle qui s'offre alors aux regards! Ce qui manque souvent à la campagne d'Italie, ce sont les arbres; l'on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d'ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c'est le pays où l'on peut le mieux se passer de ces forêts, qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples qu'il est impossible de se promener, même à l'ombre, pendant le jour; mais le soir, ce pays ouvert, entouré par la mer et le ciel, s'offre en entier à

la vue, et l'on respire la fraîcheur de toutes parts. La transparence de l'air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes caractérisent si bien l'aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a dans ce pays une puissance et une originalité que l'on ne peut expliquer par aucun des charmes que l'on recherche ailleurs.

— Je vous fais passer, dit Corinne à ceux qui l'accompagnoient, sur les bords du lac d'Averne, près du Phlégéton, et voilà devant vous le temple de la Sibylle de Cumes. Nous traversons les lieux célébrés sous le nom des délices de Bayes; mais je vous propose de ne pas vous y arrêter dans ce moment. Nous recueillerons les souvenirs de l'histoire et de la poésie qui nous entourent ici, quand nous serons arrivés dans un lieu d'où nous pourrons les apercevoir tous à la fois. —

C'étoit sur le cap Misène que Corinne avoit fait préparer les danses et la musique. Rien n'étoit plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Bayes étoient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées; quelques Orientaux, qui venoient d'un bâtiment levantin alors dans le port, dansoient avec des paysannes des îles voisines

d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec; des voix parfaitement justes se faisoient entendre dans l'éloignement, et les instrumens se répondoient derrière les rochers, d'échos en échos, comme si les sons alloient se perdre dans la mer. L'air qu'on respiroit étoit ravissant; il pénétroit l'âme d'un sentiment de joie qui animoit tous ceux qui étoient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes, et d'abord elle y consentit avec plaisir; mais à peine eut-elle commencé, que les sentimens les plus sombres lui rendirent odieux les amusemens auxquels elle prenoit part; et, s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre; mais comme il arrivoit près d'elle, la société qui les accompagnoit le rejoignit aussitôt, pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble étoit tel en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avoit placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu'on attendoit d'elle.

CHAPITRE IV.

Cependant Corinne souhaitoit qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avoit reçu du ciel; si ce talent devoit être perdu pour jamais, elle vouloit que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimoit. Ce désir lui fit trouver, dans l'agitation même de son âme, l'inspiration dont elle avoit besoin. Tous ses amis étoient impatiens de l'entendre ; le peuple même qui la connoissoit de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est, par l'imagination, bon juge de la poésie, entouroit en silence l'enceinte où les amis de Corinne étoient placés, et tous ces visages napolitains exprimoient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levoit à l'horizon; mais les derniers rayons du jour rendoient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvroit parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les

îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent-ils de prendre pour sujet des vers qu'elle alloit chanter, *les souvenirs que ces lieux retraçoient.* Elle accorda sa lyre, et commença d'une voix altérée. Son regard étoit beau; mais qui la connoissoit comme Oswald, pouvoit y démêler l'anxiété de son âme. Elle essaya cependant de contenir sa peine, et de s'élever, du moins pour un moment, au-dessus de sa situation personnelle.

IMPROVISATION DE CORINNE, DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

« La nature, la poésie et l'histoire rivalisent » ici de grandeur; ici l'on peut embrasser d'un » coup d'œil tous les temps et tous les pro» diges.

» J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, » dont les ondes inspiroient jadis la terreur; » l'Achéron, le Phlégéton, qu'une flamme » souterraine fait bouillonner, sont les fleuves » de cet enfer visité par Énée.

» Le feu, cette vie dévorante qui crée le » monde et le consume, épouvantoit d'autant » plus que ses lois étoient moins connues. La » nature jadis ne révéloit ses secrets qu'à la » poésie.

» La ville de Cumes, l'antre de la Sibylle, » le temple d'Apollon, étoient sur cette hau» teur. Voici le bois où fut cueilli le rameau » d'or. La terre de l'Énéide vous entoure; et » les fictions consacrées par le génie, sont » devenues des souvenirs dont on cherche » encore les traces.

» Un Triton a plongé dans ces flots le » Troyen téméraire qui osa défier les divi» nités de la mer par ses chants : ces rochers » creux et sonores sont tels que Virgile les a » décrits. L'imagination est fidèle, quand elle » est toute-puissante. Le génie de l'homme » est créateur, quand il sent la nature; imi» tateur, quand il croit l'inventer.

» Au milieu de ces masses terribles, vieux » témoins de la création, l'on voit une mon» tagne nouvelle que le volcan a fait naître. » Ici la terre est orageuse comme la mer, et » ne rentre pas comme elle paisiblement dans » ses bornes. Le lourd élément, soulevé par » les tremblemens de l'abîme, creuse les val-

» lées, élève des monts, et ses vagues pétri-
» fiées attestent les tempêtes qui déchirent
» son sein.

» Si vous frappez sur ce sol, la voûte sou-
» terraine retentit. On diroit que le monde
» habité n'est plus qu'une surface prête à
» s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est
» l'image des passions humaines : sulfureuse
» et féconde, ses dangers et ses plaisirs sem-
» blent naître de ces volcans enflammés qui
» donnent à l'air tant de charmes, et font
» gronder la foudre sous nos pas.

» Pline étudioit la nature pour mieux ad-
» mirer l'Italie ; il vantoit son pays comme
» la plus belle des contrées, quand il ne pou-
» voit plus l'honorer à d'autres titres. Cher-
» chant la science, comme un guerrier les con-
» quêtes, il partit de ce promontoire même
» pour observer le Vésuve à travers les flam-
» mes, et ces flammes l'ont consumé.

» O souvenir, noble puissance, ton em-
» pire est dans ces lieux ! De siècle en siècle,
» bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce
» qu'il a perdu. L'on diroit que les temps
» écoulés sont tous dépositaires à leur tour
» d'un bonheur qui n'est plus ; et tandis que
» la pensée s'enorgueillit de ses progrès,

» s'élance dans l'avenir, notre âme semble
» regretter une ancienne patrie dont le passé
» la rapproche.

» Les Romains dont nous envions la splendeur, n'envioient-ils pas la simplicité mâle
» de leurs ancêtres ? Jadis ils méprisoient
» cette contrée voluptueuse, et ses délices ne
» domptèrent que leurs ennemis. Voyez dans
» le lointain Capoue : elle a vaincu le guerrier dont l'âme inflexible résista plus longtemps à Rome que l'univers.

» Les Romains, à leur tour, habitèrent ces
» lieux : quand la force de l'âme servoit seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Bayes,
» on les a vus conquérir sur la mer un rivage
» pour leurs palais. Les monts furent creusés
» pour en arracher des colonnes, et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être
» asservis.

» Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte qui s'offre à nos regards. Les
» triumvirs, sans respect pour la postérité,
» la dépouillèrent des pensées que ce grand
» homme auroit conçues. Le crime des triumvirs dure encore ; c'est contre nous encore
» que leur forfait est commis.

» Cicéron succomba sous le poignard des » tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni » par son pays encore libre. Il termina ses » jours non loin de cette rive; et les ruines » de son tombeau sont appelées *la Tour de la* » *Patrie*. Touchante allusion au souvenir dont » sa grande âme fut occupée!

» Marius s'est réfugié dans ces marais de » Minturnes, près de la demeure de Scipion. » Ainsi, dans tous les temps, les nations ont » persécuté leurs grands hommes; mais ils » sont consolés par l'apothéose, et le ciel, où » les Romains croyoient commander encore, » reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, » César: astres nouveaux, qui confondent à » nos regards les rayons de la gloire et la » lumière céleste.

» Ce n'est pas assez des malheurs, la trace » de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extré- » mité du golfe, l'île de Caprée, où la vieil- » lesse a désarmé Tibère, où cette âme à la » fois cruelle et voluptueuse, violente et fati- » guée, s'ennuya même du crime, et voulut » se plonger dans les plaisirs les plus bas, » comme si la tyrannie ne l'avoit pas encore » assez dégradée.

» Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, » en face de l'île de Caprée; il ne fut élevé

» qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa » mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita » long-temps à Bayes, au milieu des souvenirs » de son forfait. Quels monstres le hasard » rassemble sous nos yeux! Tibère et Néron » se regardent.

» Les îles que les volcans ont fait sortir de la » mer servirent, presque en naissant, aux » crimes du vieux monde ; les malheureux » relégués sur ces rochers solitaires, au milieu » des flots, contemploient de loin leur patrie, » tâchoient de respirer ses parfums dans les » airs, et quelquefois, après un long exil, un » arrêt de mort leur apprenoit que leurs enne- » mis du moins ne les avoient pas oubliés.

» O terre! toute baignée de sang et de lar- » mes, tu n'as jamais cessé de produire et des » fruits et des fleurs! es-tu donc sans pitié » pour l'homme? et sa poussière retourne- » t-elle dans ton sein maternel sans le faire » tressaillir? »

Ici, Corinne se reposa quelques instans. Tous ceux que la fête avoit rassemblés jetoient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la lune embellissoit son visage; le vent frais de la mer agitoit ses cheveux pittoresquement, et la nature sembloit se plaire à la parer. Corinne

cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible : elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui étoit là, qui n'y seroit peut-être pas toujours, et des larmes coulèrent de ses yeux. Le peuple même, qui venoit de l'applaudir avec tant de bruit, respectoit son émotion, et tous attendoient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvoit. Elle préluda quelque temps sur sa lyre, et ne divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

« Quelques souvenirs du cœur, quelques » noms de femmes, réclament aussi vos pleurs. » C'est à Misène, dans le lieu même où nous » sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, » conserva jusqu'à la mort son noble deuil; » Agrippine pleura long-temps Germanicus » sur ces bords. Un jour, le même assassin » qui lui ravit son époux la trouva digne de » le suivre. L'île de Nisida fut témoin des » adieux de Brutus et de Porcie.

» Ainsi, les femmes amies des héros ont vu » périr l'objet qu'elles avoient adoré. C'est en » vain que pendant long-temps elles suivirent » ses traces; un jour vint qu'il fallut le quit-

» ter. Porcie se donne la mort; Cornélie presse » contre son sein l'urne sacrée qui ne répond » plus à ses cris; Agrippine, pendant plu- » sieurs années, irrite en vain le meurtrier de » son époux : et ces créatures infortunées, » errant comme des ombres sur les plages » dévastées du fleuve éternel, soupirent pour » aborder à l'autre rive; dans leur longue soli- » tude, elles interrogent le silence, et deman- » dent à la nature entière, à ce ciel étoilé, » comme à cette mer profonde, un son d'une » voix chérie, un accent qu'elles n'entendront » plus.

» Amour, suprême puissance du cœur, mys- » térieux enthousiasme qui renferme en lui- » même la poésie, l'héroïsme et la religion! » qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare » de celui qui avoit le secret de notre âme, et » nous avoit donné la vie du cœur, la vie » céleste? qu'arrive-t-il quand l'absence ou la » mort isolent une femme sur la terre? Elle » languit, elle tombe. Combien de fois ces » rochers qui nous entourent n'ont-ils pas » offert leur froid soutien à ces veuves délais- » sées, qui s'appuyoient jadis sur le sein d'un » ami, sur le bras d'un héros!

» Devant vous est Sorrente; là, demeuroit » la sœur du Tasse, quand il vint en pèlerin,

» demander à cette obscure amie un asile
» contre l'injustice des princes : ses longues
» douleurs avoient presque égaré sa raison ; il
» ne lui restoit plus que du génie ; il ne lui
» restoit que la connoissance des choses divi-
» nes, toutes les images de la terre étoient
» troublées. Ainsi le talent, épouvanté du dé-
» sert qui l'environne, parcourt l'univers sans
» trouver rien qui lui ressemble. La nature
» pour lui n'a plus d'écho ; et le vulgaire prend
» pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne
» respire pas dans ce monde assez d'air, assez
» d'enthousiasme, assez d'espoir.

» La fatalité, continua Corinne, avec une
» émotion toujours croissante, la fatalité ne
» poursuit-elle pas les âmes exaltées, les
» poètes dont l'imagination tient à la puis-
» sance d'aimer et de souffrir? Ils sont les ban-
» nis d'une autre région, et l'universelle bonté
» ne devoit pas ordonner toute chose pour le
» petit nombre des élus ou des proscrits. Que
» vouloient dire les anciens, quand ils par-
» loient de la destinée avec tant de terreur?
» Que peut-elle, cette destinée, sur les êtres vul-
» gaires et paisibles? Ils suivent les saisons, ils
» parcourent docilement le cours habituel de
» la vie. Mais la prêtresse qui rendoit les oracles
» se sentoit agitée par une puissance cruelle. Je

» ne sais quelle force involontaire précipite le » génie dans le malheur : il entend le bruit des » sphères que les organes mortels ne sont pas » faits pour saisir ; il pénètre des mystères du » sentiment inconnus aux autres hommes, et » son âme recèle un Dieu qu'elle ne peut con- » tenir !

» Sublime Créateur de cette belle nature, » protége-nous ! Nos élans sont sans force, nos » espérances mensongères. Les passions exer- » cent en nous une tyrannie tumultueuse, qui » ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être » ce que nous ferons demain décidera-t-il de » notre sort ; peut être hier avons-nous dit un » mot que rien ne peut racheter. Quand notre » esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous » sentons, comme au sommet des édifices éle- » vés, un vertige qui confond tous les objets » à nos regards ; mais alors même la douleur, » la terrible douleur, ne se perd point dans les » nuages, elle les sillonne, elle les entr'ouvre. » O mon Dieu ! que veut-elle nous annon- » cer ?.... »

A ces mots, une pâleur mortelle couvrit le visage de Corinne ; ses yeux se fermèrent, et elle seroit tombée à terre, si lord Nelvil ne s'étoit pas à l'instant trouvé près d'elle pour la soutenir.

CHAPITRE V.

Corinne revint à elle, et la vue d'Oswald, qui avoit dans son regard la plus touchante expression d'intérêt et d'inquiétude, lui rendit un peu de calme. Les Napolitains remarquoient avec étonnement la teinte sombre de la poésie de Corinne; ils admiroient l'harmonieuse beauté de son langage; néanmoins ils auroient souhaité que ses vers fussent inspirés par une disposition moins triste, car ils ne considéroient les beaux-arts, et parmi les beaux-arts, la poésie, que comme une manière de se distraire des peines de la vie, et non de creuser plus avant dans ses terribles secrets. Mais les Anglois, qui avoient entendu Corinne, étoient pénétrés d'admiration pour elle.

Ils étoient ravis de voir ainsi les sentimens mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne, dont les traits animés et le regard plein de vie étoient destinés à peindre le bonheur; cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressembloit à ces fleurs encore fraîches et brillantes,

mais qu'un point noir, causé par une piqûre mortelle, menace d'une fin prochaine.

Toute la société s'embarqua pour retourner à Naples; et la chaleur et le calme, qui régnoient alors, faisoient goûter vivement le plaisir d'être sur la mer. Goethe a peint, dans une délicieuse romance, ce penchant que l'on éprouve pour les eaux, au milieu de la chaleur. La nymphe du fleuve vante au pêcheur le charme de ses flots: elle l'invite à s'y rafraîchir, et, séduit par degrés, enfin il s'y précipite. Cette puissance magique de l'onde ressemble, en quelque manière, au regard du serpent qui attire en effrayant. La vague, qui s'élève de loin et se grossit par degrés, et se hâte en approchant du rivage, semble correspondre avec un désir secret du cœur, qui commence doucement et devient irrésistible.

Corinne étoit plus calme; les délices du beau temps rassuroient son âme; elle avoit relevé les tresses de ses cheveux, pour mieux sentir ce qu'il pouvoit y avoir d'air autour d'elle; sa figure étoit ainsi plus charmante que jamais. Les instrumens à vent, qui suivoient dans une autre barque, produisoient un effet enchanteur : ils étoient en harmonie avec la mer, les étoiles, et la douceur enivrante d'un soir d'Italie; mais ils causoient une plus tou-

chante émotion encore : ils étoient la voix du ciel au milieu de la nature. — Chère amie, dit Oswald, à voix basse, chère amie de mon cœur, je n'oublierai jamais ce jour : en pourra-t-il jamais exister un plus heureux? — Et en prononçant ces paroles, ses yeux étoient remplis de larmes. L'un des agrémens séducteurs d'Oswald, c'étoit cette émotion facile, et cependant contenue, qui mouilloit souvent, malgré lui, ses yeux de pleurs : son regard avoit alors une expression irrésistible. Quelquefois même, au milieu d'une douce plaisanterie, on s'apercevoit qu'il étoit ébranlé par un attendrissement secret qui se mêloit à sa gaîté, et lui donnoit un noble charme. — Hélas! répondit Corinne, non, je n'espère plus un jour tel que celui-ci; qu'il soit béni, du moins, comme le dernier de ma vie, s'il n'est pas, s'il ne peut pas être l'aurore d'un bonheur durable.

CHAPITRE VI.

Le temps commençoit à changer lorsqu'ils arrivèrent à Naples; le ciel s'obscurcissoit, et l'orage, qui s'annonçoit dans l'air, agitoit déjà fortement les vagues, comme si la tempête de la mer répondoit du sein des flots à la tempête du ciel. Oswald avoit devancé Corinne de quelques pas, parce qu'il vouloit faire apporter des flambeaux pour la conduire plus sûrement jusqu'à sa demeure. En passant sur le quai, il vit des Lazzaroni rassemblés qui crioient assez haut : *Ah! le pauvre homme, il ne peut pas s'en tirer; il faut avoir patience, il périra.* — Que dites-vous, s'écria lord Nelvil avec impétuosité, de qui parlez-vous? — *D'un pauvre vieillard*, répondirent-ils, *qui se baignoit là-bas, non loin du môle, mais qui a été pris par l'orage, et n'a pas assez de force pour lutter contre les vagues et regagner le bord.* Le premier mouvement d'Oswald étoit de se jeter à l'eau; mais, réfléchissant à la frayeur qu'il causeroit à Corinne lorsqu'elle approcheroit, il offrit tout l'argent qu'il portoit avec lui, et

en promit le double à celui qui se jetteroit dans l'eau pour retirer le vieillard. Les Lazzaroni refusèrent, en disant : *Nous avons trop peur, il y a trop de danger, cela ne se peut pas.* En ce moment le vieillard disparut sous les flots. Oswald n'hésita plus, et s'élança dans la mer, malgré les vagues qui recouvroient sa tête. Il lutta cependant heureusement contre elles, atteignit le vieillard, qui périssoit un instant plus tard, le saisit et le ramena sur le bord. Mais le froid de l'eau, les efforts violens d'Oswald contre la mer agitée, lui firent tant de mal, qu'au moment où il apportoit le vieillard sur la rive, il tomba sans connoissance, et sa pâleur étoit telle en cet état, qu'on devoit croire qu'il n'existoit plus. (4)

Corinne passoit alors, ne pouvant pas se douter de ce qui venoit d'arriver. Elle aperçut une grande foule rassemblée, et entendant crier : *Il est mort*, elle alloit s'éloigner, cédant à la terreur que lui inspiroient ces paroles, lorsqu'elle vit un des Anglois qui l'accompagnoient fendre précipitamment la foule. Elle fit quelques pas pour le suivre, et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut l'habit d'Oswald, qu'il avoit laissé sur le rivage en se jetant dans l'eau. Elle saisit cet habit avec un désespoir convulsif, croyant qu'il

ne restoit plus que cela d'Oswald ; et quand elle le reconnut enfin lui-même, bien qu'il parût sans vie, elle se jeta sur son corps inanimé avec une sorte de transport ; et le pressant dans ses bras avec ardeur, elle eut l'inexprimable bonheur de sentir encore les battemens du cœur d'Oswald, qui se ranimoit peut-être à l'approche de Corinne. — Il vit! s'écria-t-elle, il vit ! — Et dans ce moment elle reprit une force, un courage qu'avoient à peine les simples amis d'Oswald. Elle appela tous les secours ; elle-même sût les donner ; elle soutenoit la tête d'Oswald évanoui ; elle le couvroit de ses larmes ; et, malgré la plus cruelle agitation, elle n'oublioit rien ; elle ne perdoit pas un instant ; et ses soins n'étoient point interrompus par sa douleur. Oswald paroissoit un peu mieux ; cependant il n'avoit point encore repris l'usage de ses sens. Corinne le fit transporter chez elle, et se mit à genoux à côté de lui, l'entoura des parfums qui devoient le ranimer, et l'appeloit avec un accent si tendre, si passionné, que la vie devoit revenir à cette voix. Oswald l'entendit, rouvrit les yeux, et lui serra la main.

Se peut-il que pour jouir d'un tel moment, il ait fallu sentir les angoisses de l'enfer !

Pauvre nature humaine ! Nous ne connoissons l'infini que par la douleur ; et dans toutes les jouissances de la vie, il n'est rien qui puisse compenser le désespoir de voir mourir ce qu'on aime.

— Cruel ! s'écria Corinne, cruel ! qu'avez-vous fait ? — Pardonnez, répondit Oswald d'une voix tremblante, pardonnez. Dans l'instant où je me suis cru près de périr, croyez-moi, chère amie, j'avois peur pour vous. — Admirable expression de l'amour partagé, de l'amour, au plus heureux moment de la confiance mutuelle ! Corinne, vivement émue par ces délicieuses paroles, ne put se les rappeler jusqu'à son dernier jour, sans un attendrissement qui, pour quelques instans du moins, fait tout pardonner.

CHAPITRE VII.

Le second mouvement d'Oswald fut de porter sa main sur sa poitrine, pour y retrouver le portrait de son père : il y étoit encore ; mais l'eau l'avoit tellement effacé, qu'il étoit à peine reconnoissable. Oswald, amèrement affligé de cette perte, s'écria : — Mon Dieu ! vous m'enlevez donc jusques à son image ! — Corinne pria lord Nelvil de lui permettre de rétablir ce portrait. — Il y consentit, mais sans beaucoup d'espoir. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de trois jours elle le rapporta non-seulement réparé, mais plus frappant de ressemblance encore qu'auparavant. — Oui, dit Oswald avec ravissement ; oui, vous avez deviné ses traits et sa physionomie. C'est un miracle du ciel qui vous désigne à moi comme la compagne de mon sort, puisqu'il vous révèle le souvenir de celui qui doit à jamais disposer de moi. Corinne, continua-t-il, en se jetant à ses pieds, règne à jamais sur ma vie. Voilà l'anneau que mon père avoit donné à sa femme, l'anneau

le plus saint, le plus sacré, qui fut offert par la bonne foi la plus noble, accepté par le cœur le plus fidèle; je l'ôte de mon doigt pour le mettre au tien. Et dès cet instant je ne suis plus libre; tant que vous le conserverez, chère amie, je ne le suis plus. J'en prends l'engagement solennel, avant de savoir qui vous êtes; c'est votre âme que j'en crois, c'est elle qui m'a tout appris. Les événemens de votre vie, s'ils viennent de vous, doivent être nobles comme votre caractère; s'ils viennent du sort, et que vous en ayez été la victime, je remercie le ciel d'être chargé de les réparer. Ainsi donc, ô ma Corinne! apprenez-moi vos secrets, vous le devez à celui dont les promesses ont précédé votre confiance. —

— Oswald, répondit Corinne, cette émotion si touchante naît en vous d'une erreur, et je ne puis accepter cet anneau sans la dissiper; vous croyez que j'ai deviné, par une inspiration du cœur, les traits de votre père; mais je dois vous apprendre que je l'ai vu lui-même plusieurs fois. — Vous avez vu mon père, s'écria lord Nelvil, et comment? dans quel lieu? se peut-il, ô mon Dieu! qui donc êtes-vous? — Voilà votre anneau, dit Corinne, avec une émotion étouffée, je dois déjà vous le rendre. — Non, reprit Oswald, après un mo-

ment de silence, je jure de ne jamais être l'époux d'une autre, tant que vous ne me renverrez pas cet anneau. Mais pardonnez au trouble que vous venez d'exciter en mon âme; des idées confuses se retracent à moi, mon inquiétude est douloureuse. — Je le vois, reprit Corinne, et je vais l'abréger. Mais déjà votre voix n'est plus la même, et vos paroles sont changées. Peut-être, après avoir lu mon histoire, peut-être que l'horrible mot adieu.... — Adieu! s'écria lord Nelvil; non, chère amie, ce n'est que sur mon lit de mort que je pourrois te le dire. Ne le crains pas avant cet instant. — Corinne sortit, et peu de minutes après, Thérésine entra dans la chambre d'Oswald, pour lui remettre, de la part de sa maîtresse, l'écrit qu'on va lire.

LIVRE XIV.

HISTOIRE DE CORINNE.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald, je vais commencer par l'aveu qui doit décider de ma vie. Si, après l'avoir lu, vous ne croyez pas possible de me pardonner, n'achevez point cette lettre, et rejetez-moi loin de vous; mais si, lorsque vous connoîtrez et le nom et le sort auxquels j'ai renoncé, tout n'est pas brisé entre nous, ce que vous apprendrez ensuite servira peut-être à m'excuser.

Lord Edgermond étoit mon père; je suis née en Italie de sa première femme, qui étoit Romaine, et Lucile Edgermond, qu'on vous destinoit pour épouse, est ma sœur du côté paternel; elle est le fruit du second mariage de mon père avec une Angloise.

Maintenant, écoutez-moi. Élevée en Italie, je perdis ma mère lorsque je n'avois encore

que dix ans; mais, comme en mourant elle avoit témoigné un extrême désir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans. Mes talens, mes goûts, mon caractère même étoient formés, quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivoit dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre; mais c'est tout ce que j'en ai connu, pendant les six années que j'y ai passées. Ma mère, dès mon enfance, ne m'avoit entretenue que du malheur de ne plus vivre en Italie; et ma tante m'avoit souvent répété que c'étoit la crainte de quitter son pays, qui avoit fait mourir ma mère de chagrin. Ma bonne tante se persuadoit aussi qu'une catholique étoit damnée, quand elle vivoit dans un pays protestant; et bien que je ne partageasse pas cette crainte, cependant l'idée d'aller en Angleterre me causoit beaucoup d'effroi.

Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui étoit venue me chercher ne savoit pas l'italien : j'en disois bien encore quelques mots à la dérobée avec ma pauvre Thérésine, qui avoit consenti à me

suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie; mais il fallut me déshabituer de ces sons harmonieux qui plaisent tant, même aux étrangers, et dont le charme étoit uni pour moi à tous les souvenirs de l'enfance; je m'avançois vers le Nord; sensation triste et sombre que j'éprouvois, sans en concevoir bien clairement la cause. Il y avoit cinq ans que je n'avois vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je pus à peine le reconnoître: il me sembla que sa figure avoit pris un caractère plus grave; cependant il me reçut avec un tendre intérêt, et me dit beaucoup que je ressemblois à ma mère. Ma petite sœur, qui avoit alors trois ans, me fut amenée; c'étoit la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement, car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie; mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup; je pris ce jour-là même de ses cheveux, pour en faire un bracelet, que j'ai toujours conservé depuis. Enfin, ma belle-mère parut, et l'impression qu'elle me fit, la première fois que je la vis, s'est constamment accrue et renouvelée pendant les six années que j'ai passées avec elle.

Lady Edgermond aimoit exclusivement la province où elle étoit née, et mon père, qu'elle

dominoit, lui avoit fait le sacrifice du séjour de Londres ou d'Édimbourg. C'étoit une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étoient sensibles quand elle regardoit sa fille, mais qui avoit d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie, et dans ses discours, qu'il paroissoit impossible de lui faire entendre, ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle son esprit ne fût pas accoutumé. Elle me reçut bien, mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenoit, et qu'elle se proposoit de la changer, si elle le pouvoit. L'on ne dit mot pendant le dîner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage : je m'ennuyois tellement de ce silence, qu'au milieu du repas, j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui étoit assis à côté de moi; et je citai dans la conversation des vers italiens très-purs, très-délicats, mais dans lesquels il étoit question d'amour : ma belle mère, qui savoit un peu l'italien, me regarda, rougit, et donna le signal aux femmes, plus tôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendois rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on ne peut

concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes; et je crus, un moment, que ma belle-mère étoit si indignée contre moi, qu'elle ne vouloit pas rester dans la chambre où j'étois. Cependant je me rassurai, parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant que les hommes vinssent nous rejoindre.

Ma belle-mère, à souper, me dit assez doucement qu'il n'étoit pas d'usage que les jeunes personnes parlassent, et que, surtout, elles ne devoient jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour étoit prononcé.—Miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d'oublier tout ce qui tient à l'Italie; c'est un pays qu'il seroit à désirer que vous n'eussiez jamais connu.—Je passai la nuit à pleurer, mon cœur étoit oppressé de tristesse; le matin j'allai me promener; il faisoit un brouillard affreux; je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'auroit rappelé ma patrie; je rencontrai mon père, il vint à moi, et me dit: — Ma chère enfant, ce n'est pas ici comme en Italie, les femmes n'ont d'autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques; les talens que vous avez vous désennuieront dans la solitude;

peut-être aurez-vous un mari qui s'en fera plaisir : mais dans une petite ville comme celle-ci, tout ce qui attire l'attention excite l'envie, et vous ne trouveriez pas du tout à vous marier, si l'on croyoit que vous avez des goûts étrangers à nos mœurs; ici la manière d'exister doit être soumise aux anciennes habitudes d'une province éloignée. J'ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m'en est très-doux; j'étois jeune alors, et la nouveauté me plaisoit; à présent je suis rentré dans ma case, et je m'en trouve bien; une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l'on est établi, l'on en souffre toujours; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète : il n'y a pas lieu à l'émulation, mais bien à la jalousie, et il vaut mieux supporter un peu d'ennui, que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillans, qui vous demanderoient, à chaque instant, raison de ce que vous faites. —

Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine que j'éprouvai pendant que mon père parloit ainsi. Je me le rappelois plein de grâce et de vivacité, tel que

je l'avois vu dans mon enfance, et je le voyois courbé maintenant sous ce manteau de plomb, que le Dante décrit dans l'enfer, et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug; tout s'éloignoit à mes regards, l'enthousiasme de la nature, des beaux-arts, des sentimens; et mon âme me tourmentoit comme une flamme inutile, qui me dévoroit moi-même, n'ayant plus d'alimens au dehors. Comme je suis naturellement douce, ma belle-mère n'avoit point à se plaindre de moi dans mes rapports avec elle; mon père encore moins, car je l'aimois tendrement, et c'étoit dans mes entretiens avec lui que je trouvois encore quelque plaisir. Il étoit résigné, mais il savoit qu'il l'étoit; tandis que la plupart de nos gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dormant, croyoient mener la plus sage et la plus belle vie du monde.

Leur contentement me troubloit à un tel point, que je me demandois si ce n'étoit pas moi dont la manière de penser étoit une folie; et si cette existence toute solide qui échappe à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, ne valoit pas beaucoup mieux que ma manière d'être; mais à quoi m'auroit servi cette triste conviction? à m'affliger de mes facultés comme d'un malheur,

tandis qu'elles passoient en Italie pour un bienfait du ciel.

Parmi les personnes que nous voyions, il y en avoit qui ne manquoient pas d'esprit, mais elles l'étouffoient comme une lueur importune; et pour l'ordinaire, vers quarante ans, ce petit mouvement de leur tête s'étoit engourdi avec tout le reste. Mon père, vers la fin de l'automne, alloit beaucoup à la chasse, et nous l'attendions quelquefois jusqu'à minuit. Pendant son absence, je restois dans ma chambre la plus grande partie de la journée, pour cultiver mes talens, et ma belle-mère en avoit de l'humeur. — A quoi bon tout cela, me disoit-elle, en serez-vous plus heureuse? — et ce mot me mettoit au désespoir. Qu'est-ce donc que le bonheur, me disois-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés ! Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement? Et s'il faut étouffer mon esprit et mon âme, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain ? Mais je me gardois bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l'avois essayé une ou deux fois : elle m'avoit répondu qu'une femme étoit faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfans ; que toutes les autres prétentions ne faisoient que du mal, et que le meilleur conseil qu'elle

avoit à me donner, c'étoit de les cacher si je les avois ; et ce discours, tout commun qu'il étoit, me laissoit absolument sans réponse ; car l'émulation, l'enthousiasme, tous ces moteurs de l'âme et du génie, ont singulièrement besoin d'être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée. Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres, et contens de l'être, se servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On diroit, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent; mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables ? Les grandes pensées, les sentimens généreux ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas

se frayer une route d'après son caractère et ses talens ? et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité ?

« Non, Oswald, pardonnez à l'orgueil de Corinne ; mais je me croyois faite pour une autre destinée ; je me sens aussi soumise à ce que j'aime, que ces femmes dont j'étois entourée, et qui ne permettoient ni un jugement à leur esprit, ni un désir à leur cœur : s'il vous plaisoit de passer vos jours au fond de l'Écosse, je serois heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous : mais, loin d'abdiquer mon imagination, elle me serviroit à mieux jouir de la nature ; et plus l'empire de mon esprit seroit étendu, plus je trouverois de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère étoit presque aussi importunée de mes idées que de mes actions ; il ne lui suffisoit pas que je menasse la même vie qu'elle, il falloit encore que ce fût par les mêmes motifs, car elle vouloit que les facultés qu'elle n'avoit pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisoit sentir souvent dans notre château : je l'entendois siffler la nuit à travers

les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisoit merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps étoit humide et froid ; je ne pouvois presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse : il y avoit dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisoit regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux ; c'étoit un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composoient toute l'histoire de notre société, et ces trois événemens différoient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'étoit pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère. Elle étoit composée de sept femmes, les plus graves de la province ; deux d'entre elles étoient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disoit à l'autre : *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé. — Ma chère,*

répondoit l'autre, *je crois que ce seroit trop tôt, car ces Messieurs ne sont pas encore prêts a venir. — Resteront-ils long-temps à table aujourd'hui?* disoit la troisième; *qu'en croyez-vous, ma chère? — Je ne sais pas*, répondoit la quatrième; *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourroit qu'ils restassent pour s'en entretenir. — Non*, reprenoit la cinquième; *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini. — Ah! je ne l'espère guère*, disoit la sixième en soupirant, et le silence recommençoit. — J'avois été dans les couvens d'Italie, ils me paroissoient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savois qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevoit une voix qui faisoit la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide; et l'ennui soulevé retomboit avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on auroit pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenoit pas à tout supporter. Enfin, les *Messieurs* revenoient, et ce moment si attendu n'apportoit pas un grand changement dans la manière d'être des femmes: les hommes con-

tinuoient leur conversation auprès de la cheminée, les femmes restoient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé; et, quand l'heure du départ arrivoit, elles s'en alloient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différoit de celle de la veille que par la date de l'almanach, et par la trace des années qui venoit enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps.

Je ne puis concevoir encore comment mon talent a pu échapper au froid mortel dont j'étois entourée; car il ne faut pas se le cacher, il y a deux côtés à toutes les manières de voir: on peut vanter l'enthousiasme, on peut le blâmer; le mouvement et le repos, la variété et la monotonie, sont susceptibles d'être attaqués et défendus par divers argumens; on peut plaider pour la vie, et il y a cependant assez de bien à dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n'est donc pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres; ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre pensée, ils vous attendent dans les momens où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *eh bien*, tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur

qu'il soit possible d'entendre ; car on ne peut supporter l'envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l'admiration qu'inspirent les talens; mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité feroit naître la jalousie, et point l'enthousiasme; là où l'on seroit haï comme une puissance, en étant moins fort qu'un être obscur? Telle étoit ma situation dans cet étroit séjour; je n'y faisois qu'un bruit importun à presque tout le monde, et je ne pouvois, comme à Londres ou à Édimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connoître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l'esprit et de la conversation, auroient trouvé quelque charme dans l'entretien d'une étrangère, quand même elle ne se seroit pas, en tout, conformée aux sévères usages du pays.

Je passois quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée, ni à un sentiment; l'on ne se permettoit pas même des gestes en parlant; on voyoit sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité : singulier contraste entre la nature et la société! Tous les âges avoient des plaisirs

semblables : l'on prenoit le thé, l'on jouoit au whist, et les femmes vieillissoient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place : le temps étoit bien sûr de ne pas les manquer, il savoit où les prendre.

Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil ; enfin, on y sent qu'on vit ; mais je l'oubliois tout-à-fait dans la province que j'habitois, et j'aurois pu, ce me semble, envoyer à ma place une poupée légèrement perfectionnée par la mécanique, elle auroit très-bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout, en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont toujours les moyens d'occuper dignement leur loisir ; mais l'existence des femmes, dans le coin isolé de la terre que j'habitois, étoit bien insipide. Il y en avoit quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avoient développé leur esprit, et j'avois découvert quelques accens, quelques regards, quelques mots dits à voix basse, qui sortoient de la ligne commune ; mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffoit entièrement

ces germes : on auroit eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme de vertu douteuse, si l'on s'étoit livré à parler, à se montrer de quelque manière; et ce qui étoit pis que tous les inconvéniens, il n'y avoit aucun avantage.

D'abord j'essayai de ranimer cette société endormie : je leur proposai de lire des vers, de faire de la musique. Une fois, le jour étoit pris pour cela; mais tout à coup une femme se rappela qu'il y avoit trois semaines qu'elle étoit invitée à souper chez sa tante; une autre qu'elle étoit en deuil d'une vieille cousine qu'elle n'avoit jamais vue, et qui étoit morte depuis plus de trois mois; une autre, enfin, que dans son ménage il y avoit des arrangemens domestiques à prendre : tout cela étoit très-raisonnable; mais ce qui étoit toujours sacrifié, c'étoient les plaisirs de l'imagination et l'esprit, et j'entendois si souvent dire : *cela ne se peut pas*, que, parmi tant de négations, ne pas vivre m'eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m'être débattue quelque temps, j'avois renoncé à mes vaines tentatives, non que mon père me les interdît, il avoit même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard; mais les insinuations, mais les regards à la dérobée,

pendant que je parlois, mille petites peines, semblables aux liens dont les pygmées entouroient Gulliver, me rendoient tous les mouvemens impossibles, et je finissois par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence, que je mourois d'ennui, d'impatience et de dégoûts, au fond du cœur. J'avois déjà passé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde; et, ce qui m'affligeoit davantage encore, je sentois mon talent se refroidir; mon esprit se remplissoit, malgré moi, de petitesses: car, dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

Il n'y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui convient à ceux dont le désir est d'effacer toutes les supériorités, pour mettre le monde à leur niveau; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à

une destinée qui leur soit propre ; le sentiment amer de la malveillance, que j'excitois malgré moi, se joignoit à l'oppression causée par le vide, qui m'empêchoit de respirer. C'est en vain qu'on se dit : tel homme n'est pas digne de me juger, telle femme n'est pas capable de me comprendre ; le visage humain exerce un grand pouvoir sur le cœur humain ; et quand vous lisez sur ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même : enfin, le cercle qui vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde ; le plus petit objet placé devant votre œil vous intercepte le soleil ; il en est de même aussi de la société dans laquelle on vit : ni l'Europe, ni la postérité ne pourroient rendre insensible aux tracasseries de la maison voisine ; et qui veut être heureux et développer son génie, doit, avant tout, bien choisir l'atmosphère dont il s'entoure immédiatement.

CHAPITRE II.

Je n'avois d'autre amusement que l'éducation de ma petite sœur; ma belle-mère ne vouloit pas qu'elle sût la musique, mais elle m'avoit permis de lui apprendre l'italien et le dessin, et je suis persuadée qu'elle se souvient encore de l'un et de l'autre, car je lui dois la justice, qu'elle montroit alors beaucoup d'intelligence. Oswald, Oswald! si c'est pour votre bonheur que je me suis donné tant de soins, je m'en applaudis encore; je m'en applaudirois dans le tombeau.

J'avois près de vingt ans, mon père vouloit me marier, et c'est ici que toute la fatalité de mon sort va se déployer. Mon père étoit l'intime ami du vôtre, et c'est à vous, Oswald, à vous qu'il pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m'aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J'avois entendu parler de vous avec un tel éloge, que, soit pressentiment, soit orgueil, je fus extrêmement flattée par l'espoir de vous épouser. Vous étiez trop

jeune pour moi, puisque j'ai dix-huit mois de plus que vous; mais votre esprit, votre goût pour l'étude devançoient, dit-on, votre âge; et je me faisois une idée si douce de la vie passée avec un caractère tel qu'on peignoit le vôtre, que cet espoir effaçoit entièrement mes préventions contre la manière d'exister des femmes en Angleterre. Je savois d'ailleurs que vous vouliez vous établir à Édimbourg ou à Londres, et j'étois sûre de trouver, dans chacune de ces deux villes, la société la plus distinguée. Je me disois alors ce que je crois encore à présent, c'est que tout le malheur de ma situation venoit de vivre dans une petite ville, reléguée au fond d'une province du Nord. Les grandes villes seules conviennent aux personnes qui sortent de la règle commune, quand c'est en société qu'elles veulent vivre; comme la vie y est variée, la nouveauté y plaît; mais dans les lieux où l'on a pris une assez douce habitude de la monotonie, l'on n'aime pas à s'amuser une fois, pour découvrir que l'on s'ennuie tous les jours.

Je me plais à le répéter, Oswald, quoique je ne vous eusse jamais vu, j'attendois avec une véritable anxiété votre père, qui devoit venir passer huit jours chez le mien; et ce sentiment étoit alors trop peu motivé pour

qu'il ne fût pas un avant-coureur de ma destinée. Quand lord Nelvil arriva, je désirai de lui plaire, je le désirai peut-être trop, et je fis, pour y réussir, infiniment plus de frais qu'il n'en falloit : je lui montrai tous mes talens ; je chantai, je dansai, j'improvisai pour lui; et mon esprit, long-temps contenu, fut peut-être trop vif en brisant ses chaînes. Depuis sept ans, l'expérience m'a calmée ; j'ai moins d'empressement à me montrer ; je suis plus accoutumée à moi ; je sais mieux attendre; j'ai peut-être moins de confiance dans la bonne disposition des autres, mais aussi moins d'ardeur pour leurs applaudissemens ; enfin, il est possible qu'alors il y eût en moi quelque chose d'étrange. On a tant de feu, tant d'imprudence dans la première jeunesse ! on se jette en avant de la vie avec tant de vivacité ! L'esprit, quelque distingué qu'il soit, ne supplée jamais au temps ; et, bien qu'avec cet esprit on sache parler sur les hommes comme si on les connoissoit, on n'agit point en conséquence de ses propres aperçus ; on a je ne sais quelle fièvre dans les idées, qui ne nous permet pas de conformer notre conduite à nos propres raisonnemens.

Je crois, sans le savoir avec certitude, que je parus à lord Nelvil une personne trop vive;

car, après avoir passé huit jours chez mon père, et s'être montré cependant très-aimable pour moi, il nous quitta, et écrivit à mon père que, toute réflexion faite, il trouvoit son fils trop jeune pour conclure le mariage dont il avoit été question. Oswald, quelle importance attacherez-vous à cet aveu? Je pouvois vous dissimuler cette circonstance de ma vie, je ne l'ai pas fait. Seroit-il possible cependant qu'elle vous parût ma condamnation! Je suis, je le sais, améliorée depuis sept années; et votre père auroit-il vu sans émotion ma tendresse et mon enthousiasme pour vous! Oswald, il vous aimoit, nous nous serions entendus.

Ma belle-mère forma le projet de me marier au fils de son frère aîné, qui possédoit une terre dans notre voisinage; c'étoit un homme de trente ans, riche, d'une belle figure, d'une naissance illustre, et d'un caractère fort honnête, mais si parfaitement convaincu de l'autorité d'un mari sur sa femme, et de la destination soumise et domestique de cette femme, qu'un doute à cet égard l'auroit autant révolté que si l'on avoit mis en question l'honneur ou la probité. M. Maclinson (c'étoit son nom) avoit assez de goût pour moi, et ce qu'on disoit dans la ville de mon esprit et de mon

caractère singulier ne l'inquiétoit pas le moins du monde; il y avoit tant d'ordre dans sa maison, tout s'y faisoit si régulièrement, à la même heure et de la même manière, qu'il étoit impossible à personne d'y rien changer. Les deux vieilles tantes qui dirigeoient le ménage, les domestiques, les chevaux même, n'auroient pas su faire une seule chose différente de la veille, et les meubles, qui assistoient à ce genre de vie depuis trois générations, se seroient, je crois, déplacés d'eux-mêmes, si quelque chose de nouveau leur étoit apparu. M. Maclinson avoit donc raison de ne pas craindre mon arrivée dans ce lieu; le poids des habitudes y étoit si fort, que la petite liberté que je me serois donnée auroit pu le désennuyer un quart d'heure par semaine, mais n'auroit sûrement jamais eu d'autre conséquence.

C'étoit un homme bon, incapable de faire de la peine; mais si cependant je lui avois parlé des chagrins sans nombre qui peuvent tourmenter une âme active et sensible, il m'auroit considérée comme une personne vaporeuse, et m'auroit simplement conseillé de monter à cheval, et de prendre l'air. Il désiroit de m'épouser, précisément parce qu'il ne se doutoit pas des besoins de l'esprit et de l'imagination, et que je lui plaisois sans qu'il

me comprît. S'il avoit eu seulement l'idée de ce que c'étoit qu'une femme distinguée, et des avantages et des inconvéniens qu'elle peut avoir, il eût craint de ne pas être assez aimable à mes yeux; mais ce genre d'inquiétude n'entroit pas même dans sa tête : jugez de ma répugnance pour un tel mariage! Je le refusai décidément; mon père me soutint; ma bellemère en conçut un vif ressentiment contre moi : c'étoit une personne despotique au fond de l'âme, bien que sa timidité l'empêchât souvent d'exprimer sa volonté : quand on ne la devinoit pas, elle en avoit de l'humeur; et quand on lui résistoit, après qu'elle avoit fait l'effort de s'exprimer, elle le pardonnoit d'autant moins, qu'il lui en avoit plus coûté pour sortir de sa réserve accoutumée.

Toute la ville me blâma de la manière la plus prononcée. Une union aussi convenable, une fortune si bien en ordre, un homme si estimable, un nom si considéré! tel étoit le cri général. J'essayai d'expliquer pourquoi cette union si convenable ne me convenoit pas; j'y perdis ma peine. Quelquefois je me faisois comprendre quand je parlois; mais dès que j'étois partie, ce que j'avois dit ne laissoit aucune trace; car les idées habituelles rentroient aussitôt dans les têtes de mes audi-

teurs, et ils recevoient avec un nouveau plaisir ces anciennes connoissances, que j'avois un moment écartées.

Une femme beaucoup plus spirituelle que les autres, bien qu'elle se fût conformée en tout extérieurement à la vie commune, me prit à part, un jour que j'avois parlé avec encore plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et me dit ces paroles, qui me firent une impression profonde : — Vous vous donnez beaucoup de peine, ma chère, pour un résultat impossible : vous ne changerez pas la nature des choses; une petite ville du Nord, sans rapport avec le reste du monde, sans goût pour les arts ni pour les lettres, ne peut être autrement qu'elle n'est: si vous devez vivre ici, soumettez-vous; allez-vous-en, si vous le pouvez; il n'y a que ces deux partis à prendre. — Ce raisonnement n'étoit que trop évident; je me sentis pour cette femme une considération que je n'avois pas pour moi-même; car, avec des goûts assez analogues aux miens, elle avoit su se résigner à la destinée que je ne pouvois supporter; et, tout en aimant la poésie et les jouissances idéales, elle jugeoit mieux la force des choses et l'obstination des hommes. Je cherchai beaucoup à la voir; mais ce fut en vain : son esprit sortoit du cercle, mais sa vie y étoit renfer-

mée; et je crois même qu'elle craignoit un peu de réveiller, par nos entretiens, sa supériorité naturelle : qu'en auroit-elle fait?

CHAPITRE III.

J'AUROIS cependant passé toute ma vie dans la déplorable situation où je me trouvois, si j'avois conservé mon père; mais un accident subit me l'enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m'entendît encore, dans ce désert peuplé, et mon désespoir fut tel, que je n'eus plus la force de résister à mes impressions. J'avois vingt ans quand il mourut, et je me trouvai sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, une personne avec laquelle, depuis cinq ans que nous vivions ensemble, je n'étois pas plus liée que le premier jour. Elle se mit à me reparler de M. Maclinson; et, quoiqu'elle n'eût pas le droit de me commander de l'épouser, elle ne recevoit que lui chez elle, et me déclaroit assez nettement qu'elle ne favoriseroit aucun autre mariage. Ce n'étoit pas qu'elle aimât beaucoup M. Maclinson, quoiqu'il fût son

proche parent; mais elle me trouvoit dédaigneuse de le refuser, et elle faisoit cause commune avec lui, plutôt pour la défense de la médiocrité que par amour-propre de famille.

Chaque jour ma situation devenoit plus odieuse; je me sentois saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'âme. L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort; l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail; il y a une peine pour chaque moment, comme pour chaque situation : car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connoissons pas nous-mêmes, avant de les avoir perdûs :

...... La favella, i costumi,
L'aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi! (*)

C'est déjà un vif chagrin que de ne plus voir les lieux où l'on a passé son enfance : les souvenirs de cet âge, par un charme particulier,

(*) La langue, les mœurs, l'air, les arbres, la terre, les murs, les pierres!

MÉTASTASE.

rajeunissent le cœur, et cependant adoucissent l'idée de la mort. La tombe rapprochée du berceau semble placer sous le même ombrage toute une vie; tandis que les années passées sur un sol étranger sont comme des branches sans racines. La génération qui vous précède ne vous a pas vu naître; elle n'est pas pour vous la génération des pères, la génération protectrice; mille intérêts qui vous sont communs avec vos compatriotes, ne sont plus entendus par les étrangers; il faut tout expliquer, tout commenter, tout dire, au lieu de cette communication facile, de cette effusion de pensées, qui commence à l'instant où l'on retrouve ses concitoyens. Je ne pouvois me rappeler sans émotion les expressions bienveillantes de mon pays. *Cara*, *Carissima*, disois-je quelquefois en me promenant toute seule, pour m'imiter à moi-même l'accueil si amical des Italiens et des Italiennes; je comparois cet accueil à celui que je recevois.

Chaque jour j'errois dans la campagne, où j'avois coutume d'entendre le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec des voix si justes; et les cris des corbeaux retentissoient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays étoit remplacé par les brouillards; les fruits mûrissoient à peine, je

ne voyois point de vignes, les fleurs croissoient languissamment, à long intervalle l'une de l'autre; les sapins couvroient les montagnes toute l'année, comme un noir vêtement: un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau auroit relevé mon âme; mais je l'aurois vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout étoit terne, tout étoit morne autour de moi, et ce qu'il y avoit d'habitations et d'habitans servoit seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui cause à l'âme un frissonnement assez doux. Il y avoit de l'aisance, un peu de commerce et de la culture autour nous; enfin, ce qu'il faut pour qu'on vous dise : *Vous devez être contente, il ne vous manque rien.* Stupide jugement, porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes !

A vingt-un ans, je devois naturellement entrer en possession de la fortune de ma mère et de celle que mon père m'avoit laissée. Une fois alors, dans mes rêveries solitaires, il me vint dans l'idée, puisque j'étois orpheline et majeure, de retourner en Italie, pour y mener une vie indépendante, tout entière consacrée aux arts. Ce projet, quand il entra dans ma

pensée, m'enivra de bonheur, et d'abord je ne conçus pas la possibilité d'une objection. Cependant, quand ma fièvre d'espérance fut un peu calmée, j'eus peur de cette résolution irréparable; et me représentant ce qu'en penseroient tous ceux que je connoissois, le projet que j'avois d'abord trouvé si facile me sembla tout-à-fait impraticable; mais néanmoins l'image de cette vie, au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité, de la peinture, de la musique, s'étoit offerte à moi avec tant de détails et de charmes, que j'avois pris un nouveau dégoût pour mon ennuyeuse existence.

Mon talent, que j'avois craint de perdre, s'étoit accru par l'étude suivie que j'avois faite de la littérature angloise; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poètes, avoit fortifié mon esprit et mon âme, sans que j'eusse rien perdu de l'imagination vive qui semble n'appartenir qu'aux habitans de nos contrées. Je pouvois donc me croire destinée à des avantages particuliers, par la réunion des circonstances rares qui m'avoient donné une double éducation, et, si je puis m'exprimer ainsi, deux nationalités différentes. Je me souvenois de l'approbation qu'un petit nombre de bons juges avoient accordée dans Florence à mes premiers essais en poésie.

Je m'exaltois sur les nouveaux succès que je pourrois obtenir ; enfin j'espérois beaucoup de moi : n'est-ce pas la première et la plus noble illusion de la jeunesse ?

Il me sembloit que j'entrerois en possession de l'univers, le jour où je ne sentirois plus le souffle desséchant de la médiocrité malveillante ; mais quand il falloit prendre la résolution de partir, de m'échapper secrètement, je me sentois arrêtée par l'opinion, qui m'imposoit beaucoup plus en Angleterre qu'en Italie; car, bien que je n'aimasse pas la petite ville que j'habitois, je respectois l'ensemble du pays dont elle faisoit partie. Si ma belle-mère avoit daigné me conduire à Londres ou à Edimbourg, si elle avoit songé à me marier avec un homme qui eût assez d'esprit pour faire cas du mien, je n'aurois jamais renoncé ni à mon nom, ni à mon existence, même pour retourner dans mon ancienne patrie. Enfin, quelque dure que fût pour moi la domination de ma belle-mère, je n'aurois peut-être jamais eu la force de changer de situation, sans une multitude de circonstances qui se réunirent, comme pour décider mon esprit incertain.

J'avois près de moi la femme de chambre italienne que vous connoissez, Thérésine ;

elle est toscane : et, bien que son esprit n'ait point été cultivé, elle se sert de ces expressions nobles et harmonieuses qui donnent tant de grâce aux moindres discours de notre peuple. C'étoit avec elle seulement que je parlois ma langue, et ce lien m'attachoit à elle. Je la voyois souvent triste, et je n'osois lui en demander la cause, me doutant qu'elle regrettoit, comme moi, notre pays, et craignant de ne pouvoir plus contraindre mes propres sentimens, s'ils étoient excités par les sentimens d'une autre. Il y a des peines qui s'adoucissent en les communiquant; mais les maladies de l'imagination s'augmentent quand on les confie; elles s'augmentent surtout, quand on aperçoit dans un autre une douleur semblable à la sienne. Le mal qu'on souffre paroît alors invincible, et l'on n'essaie plus de le combattre. Ma pauvre Thérésine tomba tout à coup sérieusement malade; et, l'entendant gémir nuit et jour, je me déterminai à lui demander enfin le sujet de ses chagrins. Quel fut mon étonnement, de l'entendre me dire presque tout ce que j'avois senti! Elle n'avoit pas si bien réfléchi que moi sur la cause de ses peines; elle s'en prenoit davantage à des circonstances locales, à des personnes en particulier; mais la tristesse de la nature,

l'insipidité de la ville où nous demeurions, la froideur de ses habitans, la contrainte de leurs usages, elle sentoit tout, sans pouvoir s'en rendre raison, et s'écrioit sans cesse : — O mon pays, ne vous reverrai-je donc jamais! — Et puis elle ajoutoit cependant qu'elle ne vouloit pas me quitter, et, avec une amertume qui me déchiroit le cœur, elle pleuroit de ne pouvoir concilier avec son attachement pour moi son beau ciel d'Italie, et le plaisir d'entendre sa langue maternelle.

Rien ne fit plus d'effet sur mon esprit que ce reflet de mes propres impressions dans une personne toute commune, mais qui avoit conservé le caractère et les goûts italiens dans leur vivacité naturelle, et je lui promis qu'elle reverroit l'Italie. — Avec vous ? répondit-elle. — Je gardai le silence. Alors elle s'arracha les cheveux, et jura qu'elle ne s'éloigneroit jamais de moi ; mais elle paroissoit prête à mourir à mes yeux, en prononçant ces paroles. Enfin, il m'échappa de lui dire que j'y retournerois aussi ; et ce mot, qui n'avoit eu pour but que de la calmer, devint plus solennel, par la joie inexprimable qu'il lui causa, et la confiance qu'elle y prit. Depuis ce jour, sans en rien dire, elle se lia avec quelques négocians de la ville, et m'annonçoit exactement quand un

vaisseau partoit du port voisin pour Gênes ou Livourne : je l'écoutois, et je ne répondois rien; elle imitoit aussi mon silence, mais ses yeux se remplissoient de larmes. Ma santé souffroit tous les jours davantage du climat, et de mes peines intérieures; mon esprit a besoin de mouvement et de gaîté; je vous l'ai dit souvent, la douleur me tueroit; il y a trop de lutte en moi contre elle; il faut lui céder pour n'en pas mourir.

Je revenois donc fréquemment à l'idée qui m'occupoit depuis la mort de mon père; mais j'aimois beaucoup Lucile, qui avoit alors neuf ans, et que je soignois depuis six, comme sa seconde mère : un jour je pensai que si je partois ainsi secrètement, je ferois un tel tort à ma réputation, que le nom de ma sœur en souffriroit; et cette crainte me fit renoncer, pour un temps, à mes projets. Cependant, un soir que j'étois plus affectée que jamais des chagrins que j'éprouvois, et dans mes rapports avec ma belle-mère, et dans mes rapports avec la société, je me trouvai seule à souper avec lady Edgermond; et, après une heure de silence, il me prit tout à coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie que je menois; plus d'abord, pour la

forcer à parler, que pour l'amener à aucun résultat qui pût me concerner; mais, en m'animant, je supposai tout à coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l'Angleterre. Ma bellemère n'en fut pas troublée; et, avec un sangfroid et une sécheresse que je n'oublierai de ma vie, elle me dit: — Vous avez vingt-un ans, miss Edgermond; ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez; mais si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom, et de vous faire passer pour morte. — Je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre.

Cette dureté dédaigneuse m'inspira la plus vive indignation, et, pour un moment, un désir de vengeance tout-à-fait étranger à mon caractère s'empara de moi. Ces mouvemens se calmèrent; mais la conviction que personne ne s'intéressoit à mon bonheur, rompit les liens qui m'attachoient encore à la maison où j'avois vu mon père. Certainement lady Edgermond ne me plaisoit pas, mais je n'avois pas pour elle l'indifférence qu'elle me témoignoit; j'étois touchée de sa tendresse pour sa fille; je

croyois l'avoir intéressée par les soins que je donnois à cet enfant, et peut-être, au contraire, ces soins mêmes avoient-ils excité sa jalousie; car plus elle s'étoit imposé de sacrifices sur tous les points, plus elle étoit passionnée dans la seule affection qu'elle se fût permise. Tout ce qu'il y a dans le cœur humain de vif et d'ardent, maîtrisé par sa raison sous tous les autres rapports, se retrouvoit dans son caractère, quand il s'agissoit de sa fille.

Au milieu du ressentiment qu'avoit excité dans mon cœur mon entretien avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu'un bâtiment, arrivé de Livourne même, étoit entré dans le port, dont nous n'étions éloignées que de quelques lieues, et qu'il y avoit sur ce bâtiment des négocians qu'elle connoissoit, et qui étoient les plus honnêtes gens du monde. — Ils sont tous Italiens, me dit-elle en pleurant, ils ne parlent qu'italien. Dans huit jours ils se rembarquent, et vont directement en Italie; et si madame étoit décidée.... — Retournez avec eux, ma bonne Thérésine, lui répondis-je. — Non, madame, s'écria-t-elle, j'aime mieux mourir ici. — Et elle sortit de ma chambre, où je restai, réfléchissant à mes devoirs envers ma belle-

mère. Il me paroissoit clair qu'elle désiroit ne plus m'avoir auprès d'elle; mon influence sur Lucile lui déplaisoit : elle craignoit que la réputation que j'avois autour de moi, d'être une personne extraordinaire, ne nuisît un jour à l'établissement de sa fille; enfin elle m'avoit dit le secret de son cœur, en m'indiquant le désir que je me fisse passer pour morte; et ce conseil amer, qui m'avoit d'abord tant révoltée, me parut, à la réflexion, assez raisonnable.

— Oui, sans doute, m'écriois-je, passons pour morte dans ces lieux où mon existence n'est qu'un sommeil agité. Je revivrai avec la nature, avec le soleil, avec les beaux-arts; et les froides lettres qui composent mon nom, inscrites sur un vain tombeau, tiendront aussi bien que moi ma place dans ce séjour sans vie. — Ces élans de mon âme vers la liberté, ne me donnèrent point encore cependant la force d'une résolution décisive; il y a des momens où l'on se croit la puissance de ce qu'on désire, et d'autres où l'ordre habituel des choses paroît devoir l'emporter sur tous les sentimens de l'âme. J'étois dans cette indécision, qui pouvoit durer toujours, puisque rien au dehors de moi ne m'obligeoit à prendre un parti, lorsque, le dimanche qui suivit

ma conversation avec ma belle-mère, j'entendis, vers le soir, sous mes fenêtres, des chanteurs italiens qui étoient venus sur le bâtiment de Livourne, et que Thérésine avoit attirés, pour me causer une agréable surprise. Je ne puis exprimer l'émotion que je ressentis; un déluge de pleurs couvrit mon visage, tous mes souvenirs se ranimèrent: rien ne retrace le passé comme la musique; elle fait plus que le retracer; il apparoît, quand elle l'évoque, semblable aux ombres de ceux qui nous sont chers, revêtu d'un voile mystérieux et mélancolique. Les musiciens chantèrent ces délicieuses paroles de Monti, qu'il a composées dans son exil:

Bella Italia, amate sponde,
Pur vi torno à riveder.
Trema in petto e si confonde
L'alma oppressa dal piacer. (*)
....
....

J'étois dans une sorte d'ivresse, je sentois pour l'Italie tout ce que l'amour fait éprouver, désir, enthousiasme, regrets; je n'étois plus

(*) Belle Italie! bords chéris! je vais donc vous revoir encore! mon âme tremble, et succombe à l'excès de ce plaisir.

maîtresse de moi-même, toute mon âme étoit entraînée vers ma patrie: j'avois besoin de la voir, de la respirer, de l'entendre; chaque battement de mon cœur étoit un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée! Si la vie étoit offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne souleveroient pas la pierre qui les couvre avec plus d'impatience que je n'en éprouvois pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature! Au moment de cette exaltation causée par la musique, j'étois loin encore de prendre aucun parti, car mes sentimens étoient trop confus pour en tirer aucune idée fixe, lorsque ma belle-mère entra, et me pria de faire cesser ces chants, parce qu'il étoit scandaleux d'entendre de la musique le dimanche. Je voûlus insister: les Italiens partoient le lendemain; il y avoit six ans que je n'avois joui d'un semblable plaisir: ma belle-mère ne m'écouta pas; et, me disant qu'il falloit, avant tout, respecter les convenances du pays où l'on vivoit, elle s'approcha de la fenêtre, et commanda à ses gens d'éloigner mes pauvres compatriotes. Ils partirent, et me répétoient de loin en loin, en chantant, un adieu qui me perçoit le cœur.

La mesure de mes impressions étoit com-

blée; le vaisseau devoit s'éloigner le lendemain; Thérésine, à tout hasard, et sans m'en avertir, avoit tout préparé pour mon départ. Lucile étoit depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposoient pas dans la maison de campagne que nous habitions; il avoit ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre qu'il avoit en Écosse. Enfin je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenoit ma résolution. Je partis dans un de ces momens où l'on se livre à la destinée, où tout paroît meilleur que la servitude, le dégoût et l'insipidité; où la jeunesse inconsidérée se fie à l'avenir, et le voit dans les cieux comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

CHAPITRE IV.

Des pensées plus inquiètes s'emparèrent de moi, quand je perdis de vue les côtes d'Angleterre ; mais comme je n'y avois pas laissé d'attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l'Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l'avois promis à ma belle-mère; je pris seulement celui de Corinne, que l'histoire d'une femme grecque, amie de Pindare, et poète, m'avoit fait aimer (5). Ma figure, en se développant, avoit tellement changé, que j'étois sûre de n'être pas reconnue; j'avois vécu assez solitaire à Florence, et je devois compter sur ce qui m'est arrivé, c'est que personne à Rome n'a su qui j'étois. Ma belle-mère me manda qu'elle avoit répandu le bruit que les médecins m'avoient ordonné le voyage du Midi, pour rétablir ma santé, et que j'étois morte dans la traversée. Sa lettre ne contenoit d'ailleurs aucune réflexion : elle me fit passer avec une très-grande exactitude toute ma fortune, qui est assez considérable; mais elle ne

m'a plus écrit. Cinq ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu'à celui où je vous ai vu; cinq ans pendant lesquels j'ai goûté assez de bonheur : je suis venue m'établir à Rome; ma réputation s'est accrue; les beaux-arts et la littérature m'ont encore donné plus de jouissances solitaires qu'ils ne m'ont valu de succès, et je n'ai pas connu, jusques à vous, tout l'empire que le sentiment peut exercer; mon imagination coloroit et décoloroit quelquefois mes illusions, sans me causer de vives peines; je n'avois point encore été saisie par une affection qui pût me dominer. L'admiration, le respect, l'amour, n'enchaînoient point toutes les facultés de mon âme; je concevois, même en aimant, plus de qualités et plus de charmes que je n'en ai rencontrés; enfin je restois supérieure à mes propres impressions, au lieu d'être entièrement subjuguée par elles.

N'exigez point que je vous raconte comment deux hommes, dont la passion pour moi n'a que trop éclaté, ont occupé successivement ma vie, avant de vous connoître: il faudroit faire violence à ma conviction intime, pour me persuader maintenant qu'un autre que vous a pu m'intéresser, et j'en éprouve autant de repentir que de douleur. Je vous dirai seulement ce que vous avez

appris déjà par mes amis, c'est que mon existence indépendante me plaisoit tellement, qu'après de longues irrésolutions et de pénibles scènes, j'ai rompu deux fois des liens que le besoin d'aimer m'avoit fait contracter, et que je n'ai pu me résoudre à rendre irrévocables. Un grand seigneur allemand vouloit, en m'épousant, m'emmener dans son pays, où son rang et sa fortune le fixoient. Un prince italien m'offroit à Rome même l'existence la plus brillante. Le premier sut me plaire en m'inspirant la plus haute estime; mais je m'aperçus, avec le temps, qu'il avoit peu de ressources dans l'esprit. Quand nous étions seuls il falloit que je me donnasse beaucoup de peine pour soutenir la conversation, et pour lui cacher avec soin ce qui lui manquoit. Je n'osois, en causant avec lui, me montrer ce que je puis être, de peur de le mettre mal à l'aise; je prévis que son sentiment pour moi diminueroit nécessairement le jour où je cesserois de le ménager, et néanmoins il est difficile de conserver de l'enthousiasme pour ceux que l'on ménage. Les égards d'une femme pour une infériorité quelconque dans un homme, supposent toujours qu'elle ressent pour lui plus de pitié que d'amour; et le genre de calcul et de réflexion que ces

égards demandent, flétrit la nature céleste d'un sentiment involontaire. Le prince italien étoit plein de grâce et de fécondité dans l'esprit. Il vouloit s'établir à Rome, partageoit tous mes goûts, aimoit mon genre de vie; mais je remarquai, dans une occasion importante, qu'il manquoit d'énergie dans l'âme, et que dans les circonstances difficiles de la vie, ce seroit moi qui me verrois obligée de le soutenir et de le fortifier : alors tout fut dit pour l'amour; car les femmes ont besoin d'appui, et rien ne les refroidit comme la nécessité d'en donner. Je fus donc deux fois détrompée de mes sentimens, non par des malheurs ni par des fautes, mais par l'esprit observateur qui me découvrit ce que l'imagination m'avoit caché.

Je me crus destinée à ne jamais aimer de toute la puissance de mon âme; quelquefois cette idée m'étoit pénible, plus souvent je m'applaudissois d'être libre; je craignois en moi cette faculté de souffrir, cette nature passionnée qui menace mon bonheur et ma vie; je me rassurois toujours, en songeant qu'il étoit difficile de captiver mon jugement, et je ne croyois pas que personne pût jamais répondre à l'idée que j'avois du caractère et de l'esprit d'un homme; j'espérois toujours

échapper au pouvoir absolu d'un attachement, en apercevant quelques défauts dans l'objet qui pourroit me plaire ; je ne savois pas qu'il existe des défauts qui peuvent accroître l'amour même, par l'inquiétude qu'ils lui causent. Oswald, la mélancolie, l'incertitude, qui vous découragent de tout, la sévérité de vos opinions, troublent mon repos, sans refroidir mon sentiment ; je pense souvent que ce sentiment ne me rendra pas heureuse ; mais alôrs c'est moi que je juge, et jamais vous.

Vous connoissez maintenant l'histoire de ma vie ; l'Angleterre abandonnée, mon changement de nom, l'inconstance de mon cœur, je n'ai rien dissimulé. Sans doute, vous penserez que l'imagination m'a souvent égarée ; mais si la société n'enchaînoit pas les femmes par des liens de tout genre, dont les hommes sont dégagés, qu'y auroit-il dans ma vie qui pût empêcher de m'aimer ? Ai-je jamais trompé ? ai-je jamais fait de mal ? mon âme a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires intérêts. Sincérité, bonté, fierté, Dieu demandera-t-il davantage à l'orpheline qui se trouvoit seule dans l'univers ? Heureuses les femmes qui rencontrent, à leurs premiers pas

dans la vie, celui qu'elles doivent aimer toujours ! Mais le mérité-je moins, pour l'avoir connu trop tard ?

Cependant je vous le dirai, mylord, et vous en croirez ma franchise : si je pouvois passer ma vie près de vous, sans vous épouser, il me semble que, malgré la perte d'un grand bonheur, et d'une gloire à mes yeux la première de toutes, je ne voudrois pas m'unir à vous. Peut-être ce mariage est-il pour vous un sacrifice ; peut-être un jour regretterez-vous cette belle Lucile, ma sœur, que votre père vous a destinée. Elle est plus jeune que moi de douze années, son nom est sans tache, comme la première fleur du printemps ; il faudroit, en Angleterre, faire revivre le mien, qui a déjà passé sous l'empire de la mort. Lucile a, je le sais, une âme douce et pure ; si j'en juge par son enfance, il se peut qu'elle soit capable de vous entendre en vous aimant. Oswald, vous êtes libre ; quand vous le désirerez, votre anneau vous sera rendu.

Peut-être voulez-vous savoir, avant que de vous décider, ce que je souffrirai si vous me quittez. Je l'ignore : il s'élève quelquefois des mouvemens tumultueux dans mon âme, qui sont plus forts que ma raison, et je ne serois pas coupable, si de tels mouvemens me ren-

doient l'existence tout-à-fait insupportable. Il est également vrai que j'ai beaucoup de facultés de bonheur; je sens quelquefois en moi comme une fièvre de pensées, qui fait circuler mon sang plus vite. Je m'intéresse à tout; je parle avec plaisir; je jouis avec délices de l'esprit des autres, de l'intérêt qu'ils me témoignent, des merveilles de la nature, des ouvrages de l'art que l'affectation n'a point frappés de mort. Mais seroit-il en ma puissance de vivre quand je ne vous verrois plus? C'est à vous d'en juger, Oswald, car vous me connoissez mieux que moi-même; je ne suis pas responsable de ce que je puis éprouver; c'est à celui qui enfonce le poignard, à savoir si la blessure qu'il fait est mortelle. Mais quand elle le seroit, Oswald, je devrois vous le pardonner.

Mon bonheur dépend en entier du sentiment que vous m'avez montré depuis six mois. Je défierois toute la puissance de votre volonté et de votre délicatesse, de me tromper sur la plus légère altération dans ce sentiment. Éloignez de vous, à cet égard, toute idée de devoir; je ne connois pour l'amour ni promesse ni garantie. La Divinité seule peut faire renaître une fleur, quand le vent l'a flétrie. Un accent, un regard de vous suffiroient

pour m'apprendre que votre cœur n'est plus le même, et je détesterois tout ce que vous pourriez m'offrir à la place de votre amour, de ce rayon divin, ma céleste auréole. Soyez donc libre maintenant, Oswald, libre chaque jour, libre encore, quand vous seriez mon époux; car si vous ne m'aimiez plus, je vous affranchirois, par ma mort, des liens indissolubles qui vous attacheroient à moi.

Dès que vous aurez lu cette lettre, je veux vous revoir; mon impatience me conduira vers vous, et je saurai mon sort en vous apercevant; car le malheur est rapide, et le cœur, tout foible qu'il est, ne doit pas se méprendre aux signes funestes d'une destinée irrévocable. Adieu.

LIVRE XV.

LES ADIEUX A ROME ET LE VOYAGE A VENISE.

CHAPITRE PREMIER.

C'ÉTOIT avec une émotion profonde qu'Oswald avoit lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l'agitoit : tantôt il étoit blessé du tableau qu'elle faisoit d'une province d'Angleterre, et se disoit avec désespoir que jamais une telle femme ne pourroit être heureuse dans la vie domestique; tantôt il la plaignoit de ce qu'elle avoit souffert, et ne pouvoit s'empêcher d'aimer et d'admirer la franchise et la simplicité de son récit. Il se sentoit jaloux aussi des affections qu'elle avoit éprouvées avant de le connoître, et plus il vouloit se cacher à lui-même cette jalousie, plus il en étoit tourmenté; enfin, surtout, la part qu'avoit son père dans son histoire l'affligeoit amèrement, et l'angoisse de son âme

étoit telle, qu'il ne savoit plus ce qu'il pensoit, ni ce qu'il faisoit. Il sortit précipitamment à midi, par un soleil brûlant : à cette heure il n'y a personne dans les rues de Naples ; l'effroi de la chaleur retient tous les êtres vivans à l'ombre. Il s'en alla du côté de Portici, marchant au hasard et sans dessein, et les rayons ardens qui tomboient sur sa tête, excitoient tout à la fois et troubloient ses pensées.

Corinne cependant, après quelques heures d'attente, ne put résister au besoin de voir Oswald ; elle entra dans sa chambre, et ne l'y trouvant point, cette absence dans ce moment lui causa une terreur mortelle. Elle vit sur la table de lord Nelvil ce qu'elle lui avoit écrit ; et, ne doutant pas que ce ne fût après l'avoir lu qu'il s'en étoit allé, elle s'imagina qu'il étoit parti tout-à-fait, et qu'elle ne le reverroit plus. Alors une douleur insupportable s'empara d'elle ; elle essaya d'attendre, et chaque moment la consumoit ; elle parcouroit sa chambre à grands pas, et puis s'arrêtoit soudain, de peur de perdre le moindre bruit qui pourroit annoncer le retour. Enfin, ne résistant plus à son anxiété, elle descendit pour demander si l'on n'avoit pas vu passer lord Nelvil, et de quel côté il avoit porté ses pas. Le maître de l'auberge répondit que lord

Nelvil étoit allé du côté de Portici, mais que sûrement, ajouta l'hôte, il n'avoit pas été loin, car, dans ce moment, un coup de soleil seroit très-dangereux. Cette crainte se mêlant à toutes les autres, bien que Corinne n'eût rien sur la tête qui pût la garantir de l'ardeur du jour, elle se mit à marcher au hasard dans la rue. Les larges pavés blancs de Naples, ces pavés de lave, placés là comme pour multiplier l'effet de la chaleur et de la lumière, brûloient ses pieds, et l'éblouissoient par le reflet des rayons du soleil.

Elle n'avoit pas le projet d'aller jusqu'à Portici, mais elle avançoit toujours, et toujours plus vite; la souffrance et le trouble précipitoient ses pas. On ne voyoit personne sur le grand chemin : à cette heure, les animaux eux-mêmes se tiennent cachés, ils redoutent la nature.

Une poussière horrible remplit l'air, dès que le moindre souffle de vent ou le char le plus léger traverse la route : les prairies, couvertes de cette poussière, ne rappellent plus, par leur couleur, la végétation, ni la vie. De moment en moment, Corinne se sentoit près de tomber, elle ne rencontroit pas un arbre pour s'appuyer, et sa raison s'égaroit dans ce désert enflammé; elle n'avoit plus que quelques pas

à faire pour arriver au palais du roi, sous les portiques duquel elle auroit trouvé de l'ombre et de l'eau pour se rafraîchir. Mais les forces lui manquoient; elle essayoit en vain de marcher, elle ne voyoit plus sa route; un vertige la lui cachoit, et lui faisoit apparoître mille lumières, plus vives encore que celles même du jour; et tout à coup succédoit à ces lumières un nuage qui l'environnoit d'une obscurité sans fraîcheur. Une soif ardente la dévoroit; elle rencontra un Lazzarone, l'unique créature humaine qui pût braver en ce moment la puissance du climat, et elle le pria d'aller lui chercher un peu d'eau; mais cet homme, en voyant seule sur le chemin, à cette heure, une femme si remarquable, et par sa beauté, et par l'élégance de ses vêtemens, ne douta pas qu'elle ne fût folle, et s'éloigna d'elle avec terreur.

Heureusement Oswald revenoit sur ses pas à cet instant, et quelques accens de Corinne frappèrent de loin son oreille: hors de lui-même, il courut vers elle, et la reçut dans ses bras, comme elle tomboit sans connoissance; il la porta ainsi sous le portique du palais de Portici, et la rappela à la vie par ses soins et sa tendresse.

Dès qu'elle le reconnut, elle lui dit, encore

égarée : — Vous m'aviez promis de ne pas me quitter sans mon consentement : je puis vous paroître à présent indigne de votre affection ; mais votre promesse, pourquoi la méprisez-vous ? — Corinne, reprit Oswald, jamais l'idée de vous quitter ne s'est approchée de mon cœur ; je voulois seulement réfléchir sur notre sort, et recueillir mes esprits avant de vous revoir. — Eh bien ! dit alors Corinne en essayant de paroître calme, vous en avez eu le temps pendant ces mortelles heures qui ont failli me coûter la vie : vous en avez eu le temps ; parlez donc, et dites-moi ce que vous avez résolu. — Oswald, effrayé du son de voix de Corinne, qui trahissoit son émotion intérieure, se mit à genoux devant elle, et lui dit : — Corinne, le cœur de ton ami n'est point changé ; qu'ai-je donc appris qui pût me désenchanter de toi ? Mais écoute. — Et comme elle trembloit toujours plus fortement, il reprit avec instance : — Écoute sans terreur celui qui ne peut vivre, et te savoir malheureuse. — Ah ! s'écria Corinne, c'est de mon bonheur que vous parlez ; il ne s'agit déjà plus du vôtre. Je ne repousse pas votre pitié ; dans ce moment, j'en ai besoin : mais pensez-vous cependant que ce soit d'elle seule que je veuille vivre ? — Non, c'est de mon amour

que nous vivrons tous les deux, dit Oswald; je reviendrai.... — Vous reviendrez, interrompit Corinne; ah! vous voulez donc partir? Qu'est-il arrivé? qu'y a-t-il de changé depuis hier? malheureuse que je suis! — Chère amie! que ton cœur ne se trouble pas ainsi, reprit Oswald, et laisse-moi, si je le puis, te révéler ce que j'éprouve; c'est moins que tu ne crains, bien moins; mais il faut, dit-il en faisant effort sur lui-même pour s'expliquer, il faut pourtant que je connoisse les raisons que mon père peut avoir eues pour s'opposer, il y a sept ans, à notre union: il ne m'en a jamais parlé; j'ignore tout à cet égard; mais son ami le plus intime, qui vit encore, en Angleterre, saura quels étoient ses motifs. Si, comme je le crois, ils ne tiennent qu'à des circonstances peu importantes, je les compterai pour rien; je te pardonnerai d'avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie; j'espérerai que l'amour t'y rattachera, et que tu préféreras le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l'éclat même de ton génie. J'espérerai tout, je ferai tout; mais si mon père s'étoit prononcé contre toi, Corinne, je ne serois jamais l'époux d'une autre, mais jamais aussi je ne pourrois être le tien. —

Quand ces paroles furent dites, une sueur froide coula sur le front d'Oswald, et l'effort qu'il avoit fait pour parler ainsi étoit tel, que Corinne, ne pensant qu'à l'état où elle le voyoit, fut quelque temps sans lui répondre, et prenant sa main, elle lui dit : — Quoi ! vous partez ; quoi ! vous allez en Angleterre sans moi ! — Oswald se tut. — Cruel ! s'écria Corinne avec désespoir, vous ne répondez rien, vous ne combattez pas ce que je vous dis. Ah ! c'est donc vrai ! Hélas ! tout en le disant, je ne le croyois pas encore. — J'ai retrouvé, grâce à vos soins, répondit Oswald, la vie que j'étois prêt à perdre ; cette vie appartient à mon pays pendant la guerre. Si je puis m'unir à vous, nous ne nous quitterons plus, et je vous rendrai votre nom et votre existence en Angleterre. Si cette destinée trop heureuse m'étoit interdite, je reviendrois, à la paix, en Italie ; je resterois long-temps près de vous, et je ne changerois rien à votre sort, qu'en vous donnant un fidèle ami de plus. — Ah ! vous ne changeriez rien à mon sort, dit Corinne, quand vous êtes devenu mon seul intérêt au monde, quand j'ai goûté de cette coupe enivrante qui donne le bonheur ou la mort ! Mais au moins, dites-moi, ce départ, quand aura-t-il lieu ? combien de jours me

restent-ils ? — Chère amie, dit Oswald en la serrant contre son cœur, je jure qu'avant trois mois je ne te quitterai pas, et peut-être même alors.... — Trois mois ! s'écria Corinne; je vivrai donc encore tout ce temps : c'est beaucoup, je n'en espérois pas tant. Allons, je me sens mieux; c'est un avenir que trois mois, dit-elle avec un mélange de tristesse et de joie qui toucha profondément Oswald. — Tous deux alors montèrent en silence dans la voiture qui les conduisit à Naples.

CHAPITRE II.

En arrivant, ils trouvèrent le prince Castel-Forte, qui les attendoit à l'auberge. Le bruit s'étoit répandu que lord Nelvil avoit épousé Corinne, et quoique cette nouvelle fît une grande peine à ce prince, il étoit venu pour s'assurer par lui-même si cela étoit vrai, et pour se rattacher de quelque manière encore à la société de son amie ; lors même qu'elle seroit pour jamais liée à un autre. La mélancolie de Corinne, l'état d'abattement dans lequel, pour la première fois, il la voyoit, lui cau-

sèrent une vive inquiétude ; mais il n'osa point l'interroger, parce qu'elle sembloit fuir toute conversation à ce sujet. Il est des situations de l'âme où l'on redoute de se confier à personne ; il suffiroit d'une parole qu'on diroit ou qu'on entendroit, pour dissiper à nos propres yeux l'illusion qui nous fait supporter l'existence; et l'illusion, dans les sentimens passionnés, de quelque genre qu'ils soient, a cela de particulier, qu'on se ménage soi-même comme on ménageroit un ami que l'on craindroit d'affliger en l'éclairant, et que, sans s'en apercevoir, l'on met sa propre douleur sous la protection de sa propre pitié.

Le lendemain, Corinne, qui étoit la personne du monde la plus naturelle, et ne cherchoit point à faire effet par sa douleur, essaya de paroître gaie, de se ranimer encore, et pensa même que le meilleur moyen pour retenir Oswald étoit de se montrer aimable comme autrefois ; elle commençoit donc avec vivacité un sujet d'entretien intéressant, puis tout à coup la distraction s'emparoit d'elle, et ses regards erroient sans objet. Elle, qui possédoit au plus haut degré la facilité de la parole, hésitoit dans le choix des mots, et quelquefois elle se servoit d'une expression qui n'avoit pas le moindre rapport avec ce

qu'elle vouloit dire. Alors elle rioit d'elle-même ; mais, à travers ce rire, ses yeux se remplissoient de larmes. Oswald étoit au désespoir de la peine qu'il lui causoit ; il vouloit s'entretenir seul avec elle, mais elle en évitoit avec soin les occasions.

— Que voulez-vous savoir de moi ? lui dit-elle un jour qu'il insistoit pour lui parler. Je me regrette, et voilà tout. J'avois quelque orgueil de mon talent, j'aimois le succès, la gloire ; les suffrages même des indifférens étoient l'objet de mon ambition : mais à présent je ne me soucie de rien, et ce n'est pas le bonheur qui m'a détachée de ces vains plaisirs, c'est un profond découragement. Je ne vous en accuse pas, il vient de moi, peut-être en triompherai-je ; il se passe tant de choses au fond de l'âme que nous ne pouvons ni prévoir, ni diriger ! mais je vous rends justice, Oswald, vous souffrez de ma peine, je le vois. J'ai aussi pitié de vous ; pourquoi ce sentiment ne nous conviendroit-il pas à tous les deux ? Hélas ! il peut s'adresser à tout ce qui respire, sans commettre beaucoup d'erreurs.

Oswald n'étoit pas alors moins malheureux que Corinne : il l'aimoit vivement ; mais son histoire l'avoit blessé dans sa manière de pen-

ser et dans ses affections. Il lui sembloit voir clairement que son père avoit tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'étoit mépriser ses avertissemens que de prendre Corinne pour épouse ; cependant il ne pouvoit y renoncer, et se trouvoit replongé dans les incertitudes dont il espéroit sortir en connoissant le sort de son amie. Elle, de son côté, n'avoit pas souhaité le lien du mariage avec Oswald ; et si elle s'étoit crue certaine qu'il ne la quitteroit jamais, elle n'auroit eu besoin de rien de plus pour être heureuse ; mais elle le connoissoit assez pour savoir qu'il ne concevoit le bonheur que dans la vie domestique, et que s'il abjuroit le dessein de l'épouser, ce ne pouvoit jamais être qu'en l'aimant moins. Le départ d'Oswald pour l'Angleterre lui paroissoit un signal de mort; elle savoit combien les mœurs et les opinions de ce pays avoient d'influence sur lui : c'est en vain qu'il formoit le projet de passer sa vie avec elle en Italie; elle ne doutoit point qu'en se retrouvant dans sa patrie, l'idée de la quitter une seconde fois ne lui devînt odieuse. Enfin elle sentoit que tout son pouvoir venoit de son charme, et qu'est-ce que ce pouvoir en absence ? qu'est-ce que les souvenirs de l'imagination, lorsque de toutes parts l'on est cerné

par la force et la réalité d'un ordre social d'autant plus dominateur, qu'il est fondé sur des idées nobles et pures?

Corinne, tourmentée par ces réflexions, auroit souhaité d'exercer quelque empire sur son sentiment pour Oswald. Elle tâchoit de s'entretenir avec le prince Castel-Forte sur les objets qui l'avoient toujours intéressée, la littérature et les beaux-arts; mais lorsque Oswald entroit dans la chambre, la dignité de son maintien, un regard mélancolique qu'il jetoit sur Corinne, et qui sembloit lui dire: *pourquoi voulez-vous renoncer à moi?* détruisoit tous ses projets. Vingt fois Corinne voulut dire à lord Nelvil que son irrésolution l'offensoit, et qu'elle étoit décidée à s'éloigner de lui; mais elle le voyoit, tantôt appuyer sa tête sur sa main comme un homme accablé par des sentimens douloureux, tantôt respirer avec effort, ou rêver sur les bords de la mer, ou lever les yeux vers le ciel, quand des sons harmonieux se faisoient entendre; et ces mouvemens si simples, dont la magie n'étoit connue que d'elle, renversoient soudain tous ses efforts. L'accent, la physionomie, une certaine grâce dans chaque geste, révèle à l'amour les secrets les plus intimes de l'âme, et peut-être étoit-il vrai qu'un caractère froid en appa-

rence, tel que celui de lord Nelvil, ne pouvoit être pénétré que par celle qui l'aimoit : l'indifférence, ne devinant rien, ne peut juger que ce qui se montre. Corinne, dans le silence de la réflexion, essayoit ce qui lui avoit réussi autrefois quand elle croyoit aimer : elle appeloit à son secours son esprit d'observation, qui découvroit avec sagacité les moindres foiblesses ; elle tâchoit d'exciter son imagination à lui représenter Oswald sous des traits moins séduisans ; mais il n'y avoit rien en lui qui ne fût noble, touchant et simple ; et comment défaire à ses propres yeux le charme d'un caractère et d'un esprit parfaitement naturels ! Il n'y a que l'affectation qui puisse donner lieu à ces réveils subits du cœur, étonné d'avoir aimé.

Il existoit d'ailleurs, entre Oswald et Corinne, une sympathie singulière et toute-puissante; leurs goûts n'étoient point les mêmes, leurs opinions s'accordoient rarement, et, dans le fond de leur âme néanmoins, il y avoit des mystères semblables, des émotions puisées à la même source, enfin je ne sais quelle ressemblance secrète qui supposoit une même nature, bien que toutes les circonstances extérieures l'eussent modifiée différemment. Corinne s'aperçut donc, et ce fut avec effroi,

qu'elle avoit encore augmenté son sentiment pour Oswald, en l'observant de nouveau, en le jugeant en détail, en luttant vivement contre l'impression qu'il lui faisoit.

Elle offrit au prince Castel-Forte de revenir à Rome ensemble ; et lord Nelvil sentit qu'elle vouloit éviter ainsi d'être seule avec lui ; il en eut de la tristesse, mais il ne s'y opposa pas : il ne savoit plus si ce qu'il pouvoit faire pour Corinne suffiroit à son bonheur, et cette pensée le rendoit timide. Corinne cependant auroit voulu qu'il refusât le prince Castel-Forte pour compagnon de voyage; mais elle ne le dit pas. Leur situation n'étoit plus simple comme autrefois; il n'y avoit pas encore entre eux de la dissimulation, et néanmoins Corinne proposoit ce qu'elle eût souhaité qu'Oswald refusât, et le trouble s'étoit mis dans une affection qui, pendant six mois, leur avoit donné chaque jour un bonheur presque sans mélange.

En retournant par Capoue et par Gaëte, en revoyant ces mêmes lieux qu'elle avoit traversés peu de temps auparavant avec tant de délices, Corinne ressentoit un amer souvenir. Cette nature si belle, qui maintenant l'appeloit en vain au bonheur, redoubloit encore sa tristesse. Quand ce beau ciel ne

dissipe pas la douleur, son expression riante fait souffrir encore plus par le contraste. Ils arrivèrent à Terracine, le soir, par une fraîcheur délicieuse, et la même mer brisoit ses flots contre le même rocher. Corinne disparut après le souper; Oswald, ne la voyant pas revenir, sortit inquiet, et son cœur, comme celui de Corinne, le guida vers l'endroit où ils s'étoient reposés en allant à Naples. Il aperçut de loin Corinne, à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étoient assis; et il vit, en regardant la lune, qu'elle étoit couverte d'un nuage, comme il y avoit deux mois, à la même heure. Corinne, à l'approche d'Oswald, se leva, et lui dit, en lui montrant ce nuage: — Avois-je raison de croire aux présages? Mais n'est-il pas vrai qu'il y a quelque compassion dans le ciel? il m'avertissoit de l'avenir, et aujourd'hui, vous le voyez, il porte mon deuil.

N'oubliez pas, Oswald, de remarquer si ce même nuage ne passera pas sur la lune quand je mourrai. — Corinne! Corinne! s'écria lord Nelvil, ai-je mérité que vous me fassiez expirer de douleur? Vous le pouvez facilement, je vous l'assure; parlez encore une fois ainsi, et vous me verrez tomber sans vie à vos pieds. Mais quel est donc mon crime? Vous êtes une

personne indépendante de l'opinion par votre manière de penser; vous vivez dans un pays où cette opinion n'est jamais sévère, et quand elle le seroit, votre génie vous fait régner sur elle. Je veux, quoi qu'il arrive, passer mes jours près de vous; je le veux : d'où vient donc votre douleur? Si je ne pouvois être votre époux, sans offenser un souvenir qui règne à l'égal de vous sur mon âme, ne m'aimeriez-vous donc pas assez pour trouver du bonheur dans ma tendresse, dans le dévouement de tous mes instans? — Oswald, dit Corinne, si je croyois que nous ne nous quittassions jamais, je ne souhaiterois rien de plus; mais..... — N'avez-vous pas l'anneau, gage sacré?.... — Je vous le rendrai, reprit-elle. — Non, jamais, dit-il. — Ah! je vous le rendrai, continua-t-elle, quand vous désirerez de le reprendre; et si vous cessez de m'aimer, cet anneau même m'en instruira. Une ancienne croyance n'apprend-elle pas que le diamant est plus fidèle que l'homme, et qu'il se ternit quand celui qui l'a donné nous trahit (6)? — Corinne, dit Oswald, vous osez parler de trahison? votre esprit s'égare; vous ne me connoissez plus. — Pardon, Oswald, pardon! s'écria Corinne; mais dans les passions profondes, le cœur est tout à coup doué d'un instinct miraculeux, et

les souffrances sont des oracles. Que signifie donc cette palpitation douloureuse qui soulève mon sein? Ah! mon ami, je ne la redouterois pas, si elle ne m'annonçoit que la mort. —

En achevant ces mots, Corinne s'éloigna précipitamment; elle craignoit de s'entretenir long-temps avec Oswald; elle ne se complaisoit point dans la douleur, et cherchoit à briser les impressions de tristesse; mais elles n'en revenoient que plus violemment lorsqu'elle les avoit repoussées. Le lendemain, quand ils traversèrent les marais Pontins, les soins d'Oswald pour Corinne furent encore plus tendres que la première fois; elle les reçut avec douceur et reconnoissance; mais il y avoit dans son regard quelque chose qui disoit : *Pourquoi ne me laissez-vous pas mourir?*

CHAPITRE III.

Combien Rome semble déserte en revenant de Naples! On entre par la porte de Saint-Jean-de-Latran, on traverse de longues rues solitaires; le bruit de Naples, sa population, la vivacité de ses habitans, accoutument à un certain degré de mouvement, qui d'abord fait paroître Rome singulièrement triste; l'on s'y plaît de nouveau, après quelque temps de séjour : mais quand on s'est habitué à une vie de distractions, on éprouve toujours une sensation mélancolique en rentrant en soi-même, dût-on s'y trouver bien. D'ailleurs le séjour de Rome, dans la saison de l'année où l'on étoit alors, à la fin de juillet, est très-dangereux. Le mauvais air rend plusieurs quartiers inhabitables, et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. Cette année, particulièrement, les inquiétudes étoient encore plus grandes qu'à l'ordinaire, et tous les visages portoient l'empreinte d'une terreur secrète.

En arrivant, Corinne trouva, sur le seuil de sa porte, un moine qui lui demanda la

permission de bénir sa maison, pour la préserver de la contagion : Corinne y consentit, et le prêtre parcourut toutes les chambres, en y jetant de l'eau bénite, et en prononçant des prières latines. Lord Nelvil sourioit un peu de cette cérémonie ; Corinne en étoit attendrie. — Je trouve un charme indéfinissable, lui dit-elle, dans tout ce qui est religieux, je dirois même superstitieux, quand il n'y a rien d'hostile ni d'intolérant dans cette superstition : le secours divin est si nécessaire lorsque les pensées et les sentimens sortent du cercle commun de la vie! c'est pour les esprits distingués surtout, que je conçois le besoin d'une protection surnaturelle. — Sans doute ce besoin existe, reprit lord Nelvil; mais est-ce ainsi qu'il peut être satisfait? — Je ne refuse jamais, reprit Corinne, une prière en association avec les miennes, de quelque part qu'elle me soit offerte. — Vous avez raison, dit lord Nelvil; — et il donna sa bourse pour les pauvres au prêtre vieux et timide, qui s'en alla en les bénissant tous les deux.

Dès que les amis de Corinne la surent arrivée, ils se hâtèrent d'aller chez elle; aucun ne s'étonna qu'elle revînt sans être la femme de lord Nelvil; aucun, du moins, ne lui demanda les motifs qui pouvoient avoir empêché cette

union; le plaisir de la revoir étoit si grand, qu'il effaçoit toute autre idée. Corinne s'efforçoit de se montrer la même, mais elle ne pouvoit y réussir; elle alloit contempler les chefs-d'œuvre de l'art, qui lui causoient jadis un plaisir si vif, et il y avoit de la douleur au fond de tout ce qu'elle éprouvoit. Elle se promenoit, tantôt à la Villa Borghèse, tantôt près du tombeau de Cécilia Métella, et l'aspect de ces lieux, qu'elle aimoit tant autrefois, lui faisoit mal; elle ne goûtoit plus cette douce rêverie, qui, en faisant sentir l'instabilité de toutes les jouissances, leur donne un caractère encore plus touchant. Une pensée fixe et douloureuse l'occupoit; la nature, qui ne dit rien que de vague, ne fait aucun bien quand une inquiétude positive nous domine.

Enfin, dans les rapports de Corinne et d'Oswald, il y avoit une contrainte tout-à-fait pénible: ce n'étoit pas encore le malheur, car, dans les profondes émotions qu'il cause, il soulage quelquefois le cœur oppressé, et fait sortir de l'orage un éclair qui peut tout révéler; c'étoit une gêne réciproque, c'étoient de vaines tentatives pour échapper aux circonstances qui les accabloient tous les deux, et leur inspiroient un peu de mécontentement l'un de

l'autre : peut-on souffrir, en effet, sans en accuser ce qu'on aime? Ne suffiroit-il pas d'un regard, d'un accent, pour tout effacer? mais ce regard, cet accent ne vient pas quand il est attendu, ne vient pas quand il est nécessaire. Rien n'est motivé dans l'amour; il semble que ce soit une puissance divine qui pense et sent en nous, sans que nous puissions influer sur elle.

Une maladie contagieuse, comme on n'en avoit pas vu depuis long-temps, se développa tout à coup dans Rome; une jeune femme en fut atteinte, et ses amis et sa famille, qui n'avoient pas voulu la quitter, périrent avec elle; la maison voisine de la sienne éprouva le même sort; l'on voyoit passer, à chaque heure, dans les rues de Rome, cette confrérie vêtue de blanc, et le visage voilé, qui accompagne les morts à l'église; on diroit que ce sont des ombres qui portent les morts. Ceux-ci sont placés, à visage découvert, sur une espèce de brancard; on jette seulement sur leurs pieds un satin jaune ou rose, et les enfans s'amusent souvent à jouer avec les mains glacées de celui qui n'est plus. Ce spectacle, terrible et familier tout à la fois, est accompagné du murmure sombre et monotone de

quelques psaumes : c'est une musique sans modulation, où l'accent de l'âme humaine ne se fait déjà plus sentir.

Un soir que lord Nelvil et Corinne étoient seuls ensemble, et que lord Nelvil souffroit beaucoup du sentiment douloureux et contraint qu'il apercevoit dans Corinne, il entendit sous ses fenêtres ces sons lents et prolongés qui annonçoient une cérémonie funèbre; il l'écouta quelque temps en silence, puis dit à Corinne : — Peut-être demain serai-je atteint aussi par cette maladie, contre laquelle il n'y a point de défense; et vous regretterez de n'avoir pas dit quelques paroles sensibles à votre ami, un jour qui pouvoit être le dernier de sa vie. Corinne, la mort nous menace de près tous les deux; n'est-ce donc pas assez des maux de la nature, faut-il encore nous déchirer le cœur mutuellement? — A l'instant, Corinne fut frappée par l'idée du danger que couroit Oswald, au milieu de la contagion, et elle le supplia de quitter Rome. Il s'y refusa de la manière la plus absolue; alors elle lui proposa d'aller ensemble à Venise; il y consentit avec bonheur; car c'étoit pour Corinne qu'il trembloit, en voyant la contagion prendre chaque jour de nouvelles forces.

Leur départ fut fixé au surlendemain; mais

le matin de ce jour, lord Nelvil n'ayant pas vu Corinne la veille, parce qu'un Anglois de ses amis, qui quittoit Rome, l'avoit retenu, elle lui écrivit qu'une affaire indispensable et subite l'obligeoit de partir pour Florence, et qu'elle iroit le rejoindre dans quinze jours à Venise; elle le prioit de passer par Ancône, ville pour laquelle elle lui donnoit une commission qui sembloit importante; le style de la lettre étoit d'ailleurs sensible et calme; et, depuis Naples, Oswald n'avoit pas trouvé le langage de Corinne aussi tendre et aussi serein. Il crut donc à ce que cette lettre contenoit, et se disposoit à partir, lorsqu'il lui vint le désir de voir encore la maison de Corinne avant de quitter Rome. Il y va, la trouve fermée, frappe à la porte; la vieille femme qui la gardoit lui dit que tous les gens de sa maîtresse sont partis avec elle, et ne répond pas un mot de plus à toutes ses questions. Il passe chez le prince Castel-Forte, qui ne savoit rien de Corinne, et s'étonnoit extrêmement qu'elle fût partie sans lui rien faire dire; enfin, l'inquiétude s'empara de lord Nelvil, et il imagina d'aller à Tivoli, pour voir l'homme d'affaires de Corinne, qui étoit établi là, et devoit avoir reçu quelque ordre de sa part.

Il monte à cheval, et, avec une promptitude

extraordinaire qui venoit de son agitation, il arrive à la maison de Corinne; toutes les portes en étoient ouvertes; il entre, parcourt quelques chambres sans trouver personne, pénètre enfin jusqu'à celle de Corinne; à travers l'obscurité qui y régnoit, il la voit étendue sur son lit, et Thérésine seulement à côté d'elle: il jette un cri en la reconnoissant; ce cri rappelle Corinne à elle-même; elle l'aperçoit; et, se soulevant, elle lui dit: — N'approchez pas; je vous le défends; je meurs, si vous approchez de moi! — Une terreur sombre saisit Oswald; il pensa que son amie l'accusoit de quelque crime caché qu'elle croyoit avoir tout à coup découvert; il s'imagina qu'il en étoit haï, méprisé, et, tombant à genoux, il exprima cette crainte avec un désespoir et un abattement qui suggérèrent tout à coup à Corinne l'idée de profiter de son erreur, et elle lui commanda de s'éloigner d'elle pour jamais, comme s'il eût été coupable.

Interdit, offensé, il alloit sortir, il alloit la quitter, lorsque Thérésine s'écria: — Ah! mylord, abandonnerez-vous donc ma bonne maîtresse? elle a écarté tout le monde, et ne vouloit pas même de mes soins, parce qu'elle a la maladie contagieuse! — A ces mots, qui éclairèrent à l'instant Oswald sur la touchante

ruse de Corinne, il se jeta dans ses bras avec un transport, avec un attendrissement qu'aucun moment de sa vie ne lui avoit encore fait éprouver. En vain Corinne le repoussoit, en vain elle se livroit à toute son indignation contre Thérésine. Oswald fit signe impérieusement à Thérésine de s'éloigner; et, pressant alors Corinne contre son cœur, la couvrant de ses larmes et de ses caresses : — A présent, s'écria-t-il, à présent tu ne mourras pas sans moi, et si le fatal poison coule dans tes veines, du moins, grâce au ciel, je l'ai respiré sur ton sein. — Cruel et cher Oswald, dit Corinne, à quel supplice tu me condamnes! ô mon Dieu! puisqu'il ne veut pas vivre sans moi, vous ne permettrez pas que cet ange de lumière périsse! non, vous ne le permettrez pas! — En achevant ces mots, les forces de Corinne l'abandonnèrent. Pendant huit jours elle fut dans le plus grand danger. Au milieu de son délire, elle répétoit sans cesse : *Qu'on éloigne Oswald de moi; qu'il ne m'approche pas; qu'on lui cache où je suis!* Et quand elle revenoit à elle, et qu'elle le reconnoissoit, elle lui disoit : Oswald! Oswald! vous êtes là : dans la mort comme dans la vie nous serons donc réunis! — Et lorsqu'elle le voyoit pâle, un effroi mortel la saisissoit, et elle appeloit

dans son trouble, au secours de lord Nelvil, les médecins, qui lui avoient donné la preuve de dévouement très-rare de ne point la quitter.

Oswald tenoit sans cesse dans ses mains les mains brûlantes de Corinne; il finissoit toujours la coupe dont elle avoit bu la moitié; enfin, c'étoit avec une telle avidité qu'il cherchoit à partager le péril de son amie, qu'elle-même avoit renoncé à combattre ce dévouement passionné; et, laissant tomber sa tête sur le bras de lord Nelvil, elle se résignoit à sa volonté. Deux êtres qui s'aiment assez pour sentir qu'ils n'existeroient pas l'un sans l'autre, ne peuvent-ils pas arriver à cette noble et touchante intimité qui met tout en commun, même la mort (7)? Heureusement lord Nelvil ne prit point la maladie qu'il avoit si bien soignée. Corinne en guérit; mais un autre mal pénétra plus avant que jamais dans son cœur. La générosité, l'amour, que son ami lui avoit témoignés, redoublèrent encore l'attachement qu'elle ressentoit pour lui.

CHAPITRE IV.

Il fut donc convenu que, pour s'éloigner de l'air funeste de Rome, Corinne et lord Nelvil iroient à Venise ensemble. Ils étoient retombés dans leur silence habituel sur leurs projets futurs; mais ils se parloient de leur sentiment avec plus de tendresse que jamais, et Corinne évitoit, aussi soigneusement que lord Nelvil, le sujet de conversation qui troubloit la délicieuse paix de leurs rapports mutuels. Un jour passé avec lui étoit une telle jouissance; il avoit l'air de goûter avec tant de plaisir l'entretien de son amie; il suivoit tous ses mouvemens, il étudioit ses moindres désirs avec un intérêt si constant et si soutenu, qu'il sembloit impossible qu'il pût exister autrement, et qu'il donnât tant de bonheur, sans être lui-même heureux. Corinne puisoit sa sécurité dans la félicité même qu'elle goûtoit. On finit par croire, après quelques mois d'un tel état, qu'il est inséparable de l'existence, et que c'est ainsi que l'on vit. L'agitation de Corinne s'étoit donc calmée de nouveau, et

de nouveau son imprévoyance étoit venue à son secours.

Cependant, à la veille de quitter Rome, elle éprouvoit un grand sentiment de mélancolie. Cette fois, elle craignoit et désiroit que ce fût pour toujours. La nuit qui précédoit le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvoit dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de Romains et de Romaines, qui se promenoient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre, et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie; elle s'habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses gens, et, se couvrant d'un voile, pour n'être pas reconnue, rejoignit, à quelques pas de distance, cette troupe, qui s'étoit arrêtée sur le pont Saint-Ange, en face du mausolée d'Adrien. On eût dit qu'en cet endroit la musique exprimoit la vanité des splendeurs de ce monde. On croyoit voir dans les airs la grande ombre d'Adrien, étonnée de ne plus trouver sur la terre d'autres traces de sa puissance qu'un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique, si douce et si pure, sembloit se faire entendre

pour consoler ceux qui souffroient. Corinne la suivoit, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes.

Les musiciens s'arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane; ils saluèrent ensuite l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et chantèrent en présence de chacun de ces édifices: le langage idéal de la musique s'accordoit dignement avec l'expression idéale des monumens; l'enthousiasme régnoit seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires. Enfin, la troupe des chanteurs s'éloigna, et laissa Corinne seule auprès du Colisée. Elle voulut entrer dans son enceinte, pour y dire adieu à Rome antique. Ce n'est pas connoître l'impression du Colisée, que de ne l'avoir vu que de jour; il y a, dans le soleil d'Italie, un éclat qui donne à tout un air de fête; mais la lune est l'astre des ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures de l'amphithéâtre, qui semble s'élever jusqu'aux nues, une partie de la voûte du ciel paroît comme un rideau d'un bleu sombre placé derrière l'édifice. Les plantes qui s'attachent aux murs dégradés, et croissent dans les lieux

solitaires, se revêtent des couleurs de la nuit; l'âme frissonne et s'attendrit tout à la fois en se trouvant seule avec la nature.

L'un des côtés de l'édifice est beaucoup plus dégradé que l'autre; ainsi deux contemporains luttent inégalement contre le temps : il abat le plus foible, l'autre résiste encore, et tombe bientôt après. — Lieux solennels! s'écria Corinne, où dans ce moment nul être vivant n'existe avec moi, où ma voix seule répond à ma voix! comment les orages des passions ne sont-ils pas apaisés par ce calme de la nature, qui laisse si tranquillement passer les générations devant elle? l'univers n'a-t-il pas un autre but que l'homme, et toutes ses merveilles sont-elles là seulement pour se réfléchir dans notre âme? Oswald, Oswald, pourquoi donc vous aimer avec tant d'idolâtrie? pourquoi s'abandonner à ces sentimens d'un jour, d'un jour, en comparaison des espérances infinies qui nous unissent à la Divinité? O mon Dieu! s'il est vrai, comme je le crois, qu'on vous admire d'autant plus qu'on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourmens du cœur. Ce noble ami, dont les regards si touchans ne peuvent s'effacer de mon souvenir, n'est-il pas un être passager

comme moi ! Mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel, qui peut seul suffire à l'immensité de nos vœux. — Corinne resta longtemps plongée dans ses rêveries ; enfin elle s'achemina vers sa demeure, à pas lents.

Mais avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole, et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il seroit quand à son tour il deviendroit une ruine, l'objet de l'admiration des siècles à venir. Elle s'imagina ces colonnes à présent debout, à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte ; mais alors même l'obélisque des Égyptiens devoit encore régner sur les ruines nouvelles ; ce peuple a travaillé pour l'éternité terrestre. Enfin l'aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome, jetée dans la campagne inculte comme une Oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l'environne ; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d'obélisques, de colonnes qui la dominent, et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s'élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme, pour

ainsi dire, individuel. On l'aime comme un être animé; ses édifices, ses ruines, sont des amis auxquels on dit adieu.

Corinne adressa ses regrets au Colisée, au Panthéon, au château Saint-Ange, à tous les lieux dont la vue avoit tant de fois renouvelé les plaisirs de son imagination. — Adieu, terre des souvenirs, s'écria-t-elle; adieu, séjour où la vie ne dépend ni de la société, ni des évé-nemens, où l'enthousiasme se ranime par les regards, et par l'union intime de l'âme avec les objets extérieurs. Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'âme flétrie, et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monumens, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvois exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi! —

Corinne versa des larmes en prononçant ces adieux; mais elle ne pensa pas un instant à laisser Oswald partir seul. Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge, on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans cependant hésiter réellement à les prendre.

Quand la passion se rend maîtresse d'un esprit supérieur, elle sépare entièrement le raisonnement de l'action, et pour égarer l'une elle n'a pas besoin de troubler l'autre.

Les cheveux de Corinne et son voile pittoresquement arrangés par le vent, donnoient à sa figure une expression tellement remarquable, qu'au sortir de l'église les gens du peuple qui la virent, la suivirent jusqu'à sa voiture, et lui donnèrent les témoignages les plus vifs de leur enthousiasme. Corinne soupira de nouveau en quittant un peuple dont les impressions sont toujours si passionnées, et quelquefois si aimables.

Mais ce n'étoit pas tout encore; il falloit que Corinne fût mise à l'épreuve des adieux et des regrets de ses amis. Ils inventèrent des fêtes pour la retenir encore quelques jours; ils composèrent des vers pour lui répéter de mille manières qu'elle ne devoit pas les quitter; et quand enfin elle partit, ils l'accompagnèrent tous à cheval jusques à vingt milles de Rome. Elle étoit profondément attendrie; Oswald baissoit les yeux avec confusion, il se reprochoit de la ravir à tant de jouissances, et cependant il savoit que lui proposer de rester, eût été plus cruel encore. Il se montroit personnel en éloignant ainsi Corinne

de Rome, et néanmoins il ne l'étoit pas ; car la crainte de l'affliger, en partant seul, agissoit encore plus sur lui que le bonheur même qu'il goûtoit avec elle. Il ne savoit pas ce qu'il feroit, il ne voyoit rien au-delà de Venise. Il avoit écrit en Écosse à l'un des amis de son père, pour savoir si son régiment seroit bientôt employé activement dans la guerre, et il attendoit sa réponse. Quelquefois il formoit le projet d'emmener Corinne avec lui en Angleterre, et il sentoit aussitôt qu'il la perdoit à jamais de réputation, s'il la conduisoit avec lui dans ce pays sans qu'elle fût sa femme; une autre fois, il vouloit, pour adoucir l'amertume de la séparation, l'épouser secrètement avant de partir, et l'instant d'après il repoussoit cette idée. — Y a-t-il des secrets pour les morts, se disoit-il, et que gagnerai-je à faire un mystère d'une union qui n'est empêchée que par le culte d'un tombeau ? — Enfin, il étoit bien malheureux. Son âme, qui manquoit de force dans tout ce qui tenoit au sentiment, étoit cruellement agitée par des affections contraires. Corinne s'en remettoit à lui comme une victime résignée ; elle s'exaltoit à travers ses peines, par les sacrifices mêmes qu'elle lui faisoit, et par la généreuse imprudence de

son cœur, tandis qu'Oswald, responsable du sort d'une autre, prenoit à chaque instant de nouveaux liens, sans acquérir la possibilité de s'y abandonner, et ne pouvoit jouir ni de son amour, ni de sa conscience, puisqu'il ne sentoit l'un et l'autre que par leurs combats.

Au moment où tous les amis de Corinne prirent congé d'elle, ils recommandèrent avec instance son bonheur à lord Nelvil. Ils le félicitèrent d'être aimé par la femme la plus distinguée, et ce fut encore une peine pour Oswald, que le reproche secret que sembloient contenir ces félicitations. Corinne le sentit, et abrégea ces témoignages d'amitié, tout aimables qu'ils étoient. Cependant quand ses amis, qui se retournoient de distance en distance pour la saluer encore, furent disparus à ses yeux, elle dit à lord Nelvil seulement ces mots : — Oswald, je n'ai plus d'autre ami que vous. — Oh! comme dans ce moment il se sentit le besoin de lui jurer qu'il seroit son époux! il fut près de le faire; mais quand on a souffert long-temps, une invincible défiance empêche de se livrer à ses premiers mouvemens, et tous les partis irrévocables font trembler, alors même que le cœur les appelle. Corinne crut entrevoir ce

qui se passoit dans l'âme d'Oswald; et, par un sentiment de délicatesse, elle se hâta de diriger l'entretien sur la contrée qu'ils parcouroient ensemble.

CHAPITRE V.

Ils voyageoient au commencement du mois de septembre : le temps étoit superbe dans la plaine ; mais quand ils entrèrent dans les Apennins, ils éprouvèrent la sensation de l'hiver. Les hautes montagnes troublent souvent la température du climat, et l'on réunit rarement la douceur de l'air au plaisir causé par l'aspect pittoresque des monts élevés. Un soir que Corinne et lord Nelvil étoient tous les deux dans leur voiture, il s'éleva soudain un ouragan terrible; une obscurité profonde les entouroit, et les chevaux, qui sont si vifs dans ces contrées, qu'il faut les atteler par surprise, les menoient avec une inconcevable rapidité; ils sentoient l'un et l'autre une douce émotion, en étant ainsi entraînés ensemble. — Ah! s'écria lord Nelvil, si l'on nous conduisoit loin de tout ce que je connois sur

la terre, si l'on pouvoit gravir les monts, s'élancer dans une autre vie, où nous retrouverions mon père qui nous recevroit, qui nous béniroit! Le veux-tu, chère amie? — Et il la serroit contre son cœur avec violence. Corinne n'étoit pas moins attendrie et lui dit: — Fais ce que tu voudras de moi, enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée; les esclaves autrefois n'avoient-elles pas des talens qui charmoient la vie de leurs maîtres? Eh bien! je serai de même pour toi; tu respecteras, Oswald, celle qui se dévoue ainsi à ton sort, et tu ne voudras pas que, condamnée par le monde, elle rougisse jamais à tes yeux. — Je le dois, s'écria lord Nelvil, je le veux, il faut tout obtenir ou tout sacrifier: il faut que je sois ton époux, ou que je meure d'amour à tes pieds, en étouffant les transports que tu m'inspires. Mais je l'espère, oui, je pourrai m'unir à toi publiquement, me glorifier de ta tendresse. Ah! je t'en conjure, dis-le-moi, n'ai-je pas perdu dans ton affection, par les combats qui me déchirent? Te crois-tu moins aimée? — Et en disant cela, son accent étoit si passionné, qu'il rendit un moment à Corinne toute sa confiance. Le sentiment le plus pur et le plus doux les animoit tous les deux.

Cependant les chevaux s'arrêtèrent; lord Nelvil descendit le premier, il sentit le vent froid qui souffloit avec âpreté, et dont il ne s'apercevoit pas dans la voiture. Il pouvoit se croire arrivé sur les côtes de l'Angleterre; l'air glacé qu'il respiroit ne s'accordoit plus avec la belle Italie; cet air ne conseilloit pas, comme celui du midi, l'oubli de tout, hors l'amour. Oswald rentra bientôt dans ses réflexions douloureuses; et Corinne, qui connoissoit l'inquiète mobilité de son imagination, ne le devina que trop facilement.

Le lendemain ils arrivèrent à Notre-Dame de Lorette, qui est placée sur le haut de la montagne, et d'où l'on découvre la mer Adriatique. Pendant que lord Nelvil alloit donner quelques ordres pour le voyage, Corinne se rendit à l'église, où l'image de la Vierge est renfermée au milieu du chœur, dans une petite chapelle carrée, revêtue de bas-reliefs assez remarquables. Le pavé de marbre qui environne ce sanctuaire est creusé par les pèlerins qui en ont fait le tour à genoux. Corinne fut attendrie en contemplant ces traces de la prière, et se jetant à genoux aussi sur ce même pavé, qui avoit été pressé par un si grand nombre de malheureux, elle implora l'image de la bonté, le symbole de la sensibilité cé-

leste. Oswald trouva Corinne prosternée devant ce temple, et baignée de pleurs. Il ne pouvoit comprendre comment une personne d'un esprit si supérieur suivoit ainsi les pratiques populaires. Elle aperçut ce qu'il pensoit par ses regards, et lui dit : — Cher Oswald, n'arrive-t-il pas souvent que l'on n'ose élever ses vœux jusqu'à l'Être suprême ? Comment lui confier toutes les peines du cœur ? N'est-il donc pas doux alors de pouvoir considérer une femme comme l'intercesseur des foibles humains ! Elle a souffert sur cette terre, puisqu'elle y a vécu ; je l'implorois pour vous avec moins de rougeur ; la prière directe m'eût semblé trop imposante. — Je ne la fais pas non plus toujours, cette prière directe, répondit Oswald ; j'ai aussi mon intercesseur ; l'ange gardien des enfans, c'est leur père ; et depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des momens de calme sans cause, des consolations inattendues ; c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère, pour sortir de ma perplexité. — Je vous comprends, dit Corinne ; il n'y a personne, je crois, qui n'ait au fond de son âme une idée singulière et mystérieuse sur sa propre destinée. Un événement qu'on a toujours redouté, sans qu'il

fût vraisemblable, et qui pourtant arrive; la punition d'une faute, quoiqu'il soit impossible de saisir les rapports qui lient nos malheurs avec elle, frappent souvent l'imagination. Depuis mon enfance, j'ai toujours craint de demeurer en Angleterre; eh bien! le regret de ne pouvoir y vivre sera peut-être la cause de mon désespoir; et je sens qu'à cet égard il y a quelque chose d'invincible dans mon sort, un obstacle contre lequel je lutte et me brise en vain. Chacun conçoit sa vie intérieurement tout autre qu'elle ne paroît. On croit confusément à une puissance surnaturelle qui agit à notre insu, et se cache sous la forme des circonstances extérieures, tandis qu'elle seule est l'unique cause de tout. Cher ami, les âmes capables de réflexion se plongent sans cesse dans l'abîme d'elles-mêmes, et n'en trouvent jamais la fin! — Oswald, lorsqu'il entendoit parler ainsi Corinne, s'étonnoit toujours de ce qu'elle pouvoit tout à la fois éprouver des sentimens si passionnés, et planer, en les jugeant, sur ses propres impressions. — Non, se disoit-il souvent; non, aucune autre société sur la terre ne peut suffire à celui qui goûta l'entretien d'une telle femme. —

Ils arrivèrent de nuit à Ancône, parce que lord Nelvil craignoit d'y être reconnu. Malgré

ses précautions, il le fut, et le lendemain matin tous les habitans entourèrent la maison où il étoit. Corinne fut éveillée par les cris de *vive lord Nelvil! vive notre bienfaiteur!* qui retentissoient sous ses fenêtres; elle tressaillit à ces mots, se leva précipitamment, et alla se mêler à la foule, pour entendre louer celui qu'elle aimoit. Lord Nelvil, averti que le peuple le demandoit avec véhémence, fut enfin obligé de paroître; il croyoit que Corinne dormoit encore, et qu'elle devoit ignorer ce qui se passoit. Quel fut son étonnement de la trouver au milieu de la place, déjà connue, déjà chérie par toute cette multitude reconnoissante, qui la supplioit de lui servir d'interprète! L'imagination de Corinne se plaisoit un peu dans toutes les circonstances extraordinaires, et cette imagination étoit son charme, et quelquefois son défaut. Elle remercia lord Nelvil, au nom du peuple, et le fit avec tant de grâce et de noblesse, que tous les habitans d'Ancône en étoient ravis; elle disoit: *Nous*, en parlant d'eux: *Vous nous avez sauvés, nous vous devons la vie.* Et quand elle s'avança pour offrir, en leur nom, à lord Nelvil, la couronne de chêne et de laurier qu'ils avoient tressée pour lui, une émotion indéfinissable la saisit; elle se sentit intimidée en s'appro-

chant d'Oswald. A ce moment, tout le peuple qui, en Italie, est si mobile et si enthousiaste, se prosterna devant lui, et Corinne, involontairement, plia le genou en lui présentant la couronne. Lord Nelvil, à cette vue, fut tellement troublé, que, ne pouvant supporter plus long-temps cette scène publique et l'hommage que lui rendoit celle qu'il adoroit, il l'entraîna loin de la foule avec lui.

En partant, Corinne, baignée de larmes, remercia tous les bons habitans d'Ancône, qui les accompagnoient de leurs bénédictions, tandis qu'Oswald se cachoit dans le fond de la voiture, et répétoit sans cesse: — Corinne à mes genoux ! Corinne, sur les traces de laquelle je voudrois me prosterner! Ai-je mérité cet outrage ? Me croyez-vous l'indigne orgueil.... — Non, sans doute, interrompit Corinne; mais j'ai été saisie tout à coup par ce sentiment de respect qu'une femme éprouve toujours pour l'homme qu'elle aime. Les hommages extérieurs sont dirigés vers nous; mais dans la vérité, dans la nature, c'est la femme qui révère profondément celui qu'elle a choisi pour son défenseur. — Oui, je le serai, ton défenseur, jusqu'au dernier jour de ma vie, s'écria lord Nelvil, le ciel m'en est témoin ! tant d'âme et tant de génie ne se seront pas

en vain réfugiés à l'abri de mon amour. — Hélas ! répondit Corinne, je n'ai besoin de rien que de cet amour, et quelle promesse pourroit m'en répondre? Nimporte, je sens que tu m'aimes à présent plus que jamais; ne troublons pas ce retour. — Ce retour! interrompit Oswald. — Oui, je ne rétracte point cette expression, dit Corinne; mais ne l'expliquons pas, continua-t-elle en faisant signe doucement à lord Nelvil de se taire.

CHAPITRE VI.

Ils suivirent pendant deux jours les rivages de la mer Adriatique; mais cette mer ne produit point, du côté de la Romagne, l'effet de l'Océan, ni même de la Méditerranée; le chemin borde ses flots, et il y a du gazon sur ses rives : ce n'est pas ainsi qu'on se représente le redoutable empire des tempêtes. A Rimini et à Césène on quitte la terre classique des événemens de l'histoire romaine; et le dernier souvenir qui s'offre à la pensée, c'est le Rubicon traversé par César, lorsqu'il résolut de se rendre maître de Rome. Par un rapproche-

ment singulier, non loin de ce Rubicon, on voit aujourd'hui la république de Saint-Marin, comme si ce dernier foible vestige de la liberté devoit subsister à côté des lieux où la république du monde a été détruite. Depuis Ancône, on s'avance par degrés vers une contrée qui présente un aspect tout différent de celui de l'État ecclésiastique. Le Bolonois, la Lombardie, les environs de Ferrare et de Rovigo, sont remarquables par la beauté et la culture; ce n'est plus cette dévastation poétique qui annonçoit l'approche de Rome et les événemens terribles qui s'y sont passés. On quitte alors

Les pins, deuil de l'été, parure des hivers, (*)

les cyprès conifères (**), images des obélisques, les montagnes et la mer. La nature, comme le voyageur, dit adieu par degrés aux rayons du midi; d'abord les orangers ne croissent plus en plein air, ils sont remplacés par les oliviers, dont la verdure pâle et légère semble convenir aux bosquets qu'habitent les ombres dans l'Élysée, et quelques lieues plus loin, les oliviers eux-mêmes disparoissent.

(*) Vers de M. de Sabran.

(**) ...., et coniferi cupressi.

VIRGILE.

En entrant dans le Bolonois, on voit une plaine riante, où les vignes, en forme de guirlandes, unissent les ormeaux entre eux; toute la campagne a l'air paré comme pour un jour de fête. Corinne se sentit émue par le contraste de sa disposition intérieure, et de l'éclat resplendissant de la contrée qui frappoit ses regards. — Ah! dit-elle à lord Nelvil en soupirant, la nature devroit-elle offrir ainsi tant d'images de bonheur aux amis qui peut-être vont se séparer! — Non, ils ne se sépareront pas, dit Oswald, chaque jour j'en ai moins la force; votre inaltérable douceur joint encore le charme de l'habitude à la passion que vous inspirez. On est heureux avec vous, comme si vous n'étiez pas le génie le plus admirable, ou plutôt parce que vous l'êtes; car la supériorité véritable donne une parfaite bonté: on est content de soi, de la nature, des autres; quel sentiment amer pourroit-on éprouver? —

Ils arrivèrent ensemble à Ferrare, l'une des villes d'Italie les plus tristes, car elle est à la fois vaste et déserte; le peu d'habitans qu'on y trouve de loin en loin, dans les rues, marchent lentement, comme s'ils étoient assurés d'avoir du temps pour tout. On ne peut concevoir comment c'est dans ces mêmes

lieux que la cour la plus brillante a existé, celle qui fut chantée par l'Arioste et le Tasse : on y montre encore des manuscrits de leurs propres mains et de celle de l'auteur du *Pastor fido.*

L'Arioste sut exister paisiblement au milieu d'une cour ; mais l'on voit encore à Ferrare la maison où l'on osa renfermer le Tasse comme fou ; et l'on ne peut lire sans attendrissement la foule de lettres où cet infortuné demande la mort, qu'il a depuis si long-temps obtenue. Le Tasse avoit cette organisation particulière du talent, qui le rend si redoutable à ceux qui le possèdent ; son imagination se retournoit contre lui-même ; il ne connoissoit si bien tous les secrets de l'âme, il n'avoit tant de pensées, que parce qu'il éprouvoit beaucoup de peines. *Celui qui n'a pas souffert*, dit un prophète, *que sait-il ?*

Corinne, à quelques égards, avoit une manière d'être semblable ; son esprit étoit plus gai, ses impressions plus variées ; mais son imagination avoit de même besoin d'être extrêmement ménagée ; car loin de la distraire de ses chagrins, elle en accroissoit la puissance. Lord Nelvil se trompoit, en croyant, comme il le faisoit souvent, que les facultés brillantes de Corinne pouvoient lui donner des moyens

de bonheur indépendans de ses affections. Quand une personne de génie est douée d'une sensibilité véritable, ses chagrins se multiplient par ses facultés mêmes : elle fait des découvertes dans sa propre peine, comme dans le reste de la nature, et, le malheur du cœur étant inépuisable, plus on a d'idées, mieux on le sent.

CHAPITRE VII.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange de moresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des

eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resteroit immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison;

car il y a des momens où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre seroit une véritable merveille. Ces gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On diroit que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne, qui croyoit aux pressentimens, et dont l'imagination ébranlée faisoit de tout des présages, dit à lord Nelvil : — D'où vient la mélancolie profonde dont je me sens saisie en entrant dans cette ville? n'est-ce pas une preuve qu'il m'y arrivera quelque grand malheur? — Comme elle prononçoit ces mots,

elle entendit partir trois coups de canon d'une des îles de la lagune. Corinne tressaillit à ce bruit, et demanda à ses gondoliers quelle en étoit la cause. *C'est une religieuse qui prend le voile*, répondirent-ils, *dans un de ces couvens au milieu de la mer. L'usage est chez nous, qu'à l'instant où les femmes prononcent les vœux religieux, elles jettent derrière elles un bouquet de fleurs qu'elles portoient pendant la cérémonie. C'est le signe du renoncement au monde; et les coups de canon que vous venez d'entendre annonçoient ce moment, comme nous sommes entrés dans Venise.* Ces paroles firent frissonner Corinne. Oswald sentit ses mains froides dans les siennes, et une pâleur mortelle couvroit son visage. — Chère amie, lui dit-il, comment recevez-vous une si vive impression du hasard le plus simple? — Non, dit Corinne, cela n'est pas simple; croyez-moi, les fleurs de la vie sont pour toujours jetées derrière moi. — Quand je t'aime plus que jamais, interrompit Oswald, quand toute mon âme est à toi... — Ces foudres de la guerre, continua Corinne, dont le bruit annonce ailleurs ou la victoire ou la mort, sont ici consacrées à célébrer l'obscur sacrifice d'une jeune fille. C'est un innocent emploi de ces armes

terribles qui bouleversent le monde. C'est un avis solennel, qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin.

CHAPITRE VIII.

La puissance du gouvernement de Venise, pendant les dernières années de son existence, consistoit presqu'en entier dans l'empire de l'habitude et de l'imagination. Il avoit été terrible, il étoit devenu très-doux ; il avoit été courageux, il étoit devenu timide ; la haine contre lui s'est facilement réveillée, parce qu'il avoit été redoutable ; on l'a facilement renversé, parce qu'il ne l'étoit plus. C'étoit une aristocratie qui cherchoit beaucoup la faveur populaire, mais qui la cherchoit à la manière du despotisme, en amusant le peuple, mais non en l'éclairant. Cependant, c'est un état assez agréable pour un peuple, que d'être amusé, surtout dans les pays où les goûts de l'imagination sont développés par le climat et les beaux-arts, jusque dans la dernière classe de la société. On ne donnoit point au peuple

les grossiers plaisirs qui l'abrutissent, mais de la musique, des tableaux, des improvisateurs, des fêtes; et le gouvernement soignoit là ses sujets, comme un sultan son sérail. Il leur demandoit seulement, comme à des femmes, de ne point se mêler de politique, de ne point juger l'autorité; mais, à ce prix, il leur promettoit beaucoup d'amusemens, et même assez d'éclat; car les dépouilles de Constantinople, qui enrichissent les églises, les étendards de Chypre et de Candie, qui flottent sur la place publique, les chevaux de Corinthe, réjouissent les regards du peuple, et le lion ailé de Saint-Marc lui paroît l'emblème de sa gloire.

Le système du gouvernement interdisant à ses sujets l'occupation des affaires politiques, et la situation de la ville rendant impossibles l'agriculture, la promenade et la chasse, il ne restoit aux Vénitiens d'autre intérêt que l'amusement : aussi cette ville étoit-elle une ville de plaisirs. Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable : on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai parloient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant, quand on le consacre à la grâce ou à la plaisanterie; mais quand on s'en sert pour des objets plus

graves, quand on entend des vers sur la mort, avec ces sons délicats et presque enfantins, on croiroit que cet événement, ainsi chanté, n'est qu'une fiction poétique.

Les hommes en général ont plus d'esprit encore à Venise que dans le reste de l'Italie, parce que le gouvernement, tel qu'il étoit, leur a plus souvent offert des occasions de penser; mais leur imagination n'est pas naturellement aussi ardente que dans le midi de l'Italie; et la plupart des femmes, quoique très-aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie. Le grand mérite des Italiennes, à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité: ce mérite est un peu perdu à Venise, où il y a plus de société que dans aucune autre ville d'Italie; car la vanité se développe surtout par la société. On y est applaudi si vite et si souvent, que tous les calculs y sont instantanés, et que, pour le succès, *l'on n'y fait pas crédit au temps* d'une minute. Néanmoins, on trouvoit encore à Venise beaucoup de traces de l'originalité et de la facilité des manières italiennes. Les plus grandes dames recevoient toutes leurs visites dans les cafés

de la place Saint-Marc, et cette confusion bizarre empêchoit que les salons ne devinssent trop sérieusement une arène pour les prétentions de l'amour-propre.

Il restoit aussi quelques traces des mœurs populaires et des usages antiques. Or, ces usages supposent toujours du respect pour les ancêtres, et une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse point du passé, ni de l'attendrissement qu'il cause; l'aspect de la ville est d'ailleurs à lui seul singulièrement propre à réveiller une foule de souvenirs et d'idées; la place de Saint-Marc, tout environnée de tentes bleues, sous lesquelles se reposent une foule de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, est terminée, à l'extrémité, par l'église, dont l'extérieur ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien : ce lieu donne une idée de la vie indolente des Orientaux, qui passent leurs jours dans les cafés, à boire du sorbet et à fumer des parfums; on voit quelquefois à Venise des Turcs et des Arméniens passer nonchalamment couchés dans des barques découvertes, et des pots de fleurs à leurs pieds.

Les hommes et les femmes de la première qualité ne sortoient jamais que revêtus d'un domino noir; souvent aussi des gondoles toujours noires, car le système de l'égalité porte

à Venise principalement sur les objets extérieurs, sont conduites par des bateliers vêtus de blanc, avec des ceintures roses; ce contraste a quelque chose de frappant : on diroit que l'habit de fête est abandonné au peuple, tandis que les grands de l'état sont toujours voués au deuil. Dans la plupart des villes européennes, il faut que l'imagination des écrivains écarte soigneusement ce qui se passe tous les jours, parce que nos usages, et même notre luxe, ne sont pas poétiques. Mais à Venise rien n'est vulgaire en ce genre; les canaux et les barques font un tableau pittoresque des plus simples événemens de la vie.

Sur le quai des Esclavons, l'on rencontre habituellement des marionnettes, des charlatans ou des conteurs, qui s'adressent de toutes les manières à l'imagination du peuple : les conteurs surtout sont dignes d'attention; ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l'Arioste qu'ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont, pour la plupart, à demi vêtus, immobiles par excès d'attention; on leur apporte de temps en temps des verres d'eau, qu'ils paient comme du vin ailleurs; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut

à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est occupé. Le conteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne ; et cependant on voit qu'il est, au fond, parfaitement tranquille ; et l'on pourroit lui dire, comme Sapho à la bacchante qui s'agitoit de sang-froid : *Bacchante, qui n'es pas ivre, que me veux-tu?* Néanmoins la pantomime animée des habitans du Midi ne donne pas l'idée de l'affectation : c'est une habitude singulière qui leur a été transmise par les Romains, aussi grands gesticulateurs ; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'imagination d'un peuple captivé par les plaisirs étoit facilement effrayée par le prestige de puissance dont le gouvernement vénitien étoit environné. L'on ne voyoit jamais un soldat à Venise ; on couroit au spectacle quand par hasard, dans les comédies, on en faisoit paroître un avec un tambour ; mais il suffisoit que le sbire de l'inquisition d'état, portant un ducat sur son bonnet, se montrât, pour faire rentrer dans l'ordre trente mille hommes rassemblés un jour de fête publique. Ce seroit une belle chose, si ce simple pouvoir venoit du respect pour la loi ; mais il étoit fortifié par la terreur des mesures secrètes

qu'employoit le gouvernement pour maintenir le repos dans l'état. Les prisons (chose unique) étoient dans le palais même du doge; il y en avoit au-dessus et au-dessous de son appartement; *la Bouche du lion*, où toutes les dénonciations étoient jetées, se trouve aussi dans le palais dont le chef du gouvernement faisoit sa demeure : la salle où se tenoient les inquisiteurs d'état étoit tendue de noir, et le jour n'y venoit que d'en haut; le jugement ressembloit d'avance à la condamnation; *le Pont des soupirs*, c'est ainsi qu'on l'appeloit, conduisoit du palais du doge à la prison des criminels d'état. En passant sur le canal qui bordoit ces prisons, on entendoit crier : *Justice! secours!* et ces voix gémissantes et confuses ne pouvoient pas être reconnues. Enfin, quand un criminel d'état étoit condamné, une barque venoit le prendre pendant la nuit; il sortoit par une petite porte qui s'ouvroit sur le canal; on le conduisoit à quelque distance de la ville, et on le noyoit dans un endroit des lagunes où il étoit défendu de pêcher : horrible idée, qui perpétue le secret jusques après la mort, et ne laisse pas au malheureux l'espoir que ses restes du moins apprendront à ses amis qu'il a souffert, et qu'il n'est plus!

A l'époque où Corinne et lord Nelvil vinrent à Venise, il y avoit près d'un siècle que de telles exécutions n'avoient plus lieu; mais le mystère qui frappe l'imagination existoit encore; et bien que lord Nelvil fût plus loin que personne de se mêler en aucune manière des intérêts politiques d'un pays étranger, cependant il se sentoit oppressé par cet arbitraire sans appel, qui planoit à Venise sur toutes les têtes.

CHAPITRE IX.

— Il ne faut pas, dit Corinne à lord Nelvil, que vous vous en teniez seulement aux impressions pénibles que ces moyens silencieux du pouvoir ont produites sur vous, il faut que vous observiez aussi les grandes qualités de ce sénat qui faisoit de Venise une république pour les nobles, et leur inspiroit autrefois cette énergie, cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté, alors même qu'elle est concentrée dans le petit nombre. Vous les verrez sévères les uns pour les autres, établir, du moins dans leur sein, les vertus et les

droits qui devoient appartenir à tous; vous les verrez paternels pour leurs sujets, autant qu'on peut l'être, quand on considère cette classe d'hommes uniquement sous le rapport de son bien-être physique. Enfin vous leur trouverez un grand orgueil pour leur patrie, pour cette patrie qui est leur propriété, mais qu'ils savent néanmoins faire aimer du peuple même, qui, à tant d'égards, en est exclu. —

Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où le grand conseil se rassembloit alors; elle est entourée des portraits de tous les doges; mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel on a écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques, dont les images des autres doges sont revêtues, ajoutent à l'impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s'humilia devant le sénat de Venise. C'est une belle idée que de réunir ainsi tout ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre, et courber cette même fierté devant le ciel. Corinne et lord Nelvil allèrent voir l'arsenal. Il y a, devant la porte

de l'arsenal, deux lions sculptés en Grèce, puis transportés du port d'Athènes, pour être les gardiens de la puissance vénitienne; immobiles gardiens qui ne défendent que ce qu'on respecte. L'arsenal est rempli des trophées de la marine; la fameuse cérémonie des noces du doge avec la mer Adriatique, toutes les institutions de Venise enfin, attestoient leur reconnoissance pour la mer. Ils ont, à cet égard, quelques rapports avec les Anglois, et lord Nelvil sentit vivement l'intérêt que ces rapports devoient exciter en lui.

Corinne le conduisit au sommet de la tour appelée le clocher Saint-Marc, qui est à quelques pas de l'église. C'est de là que l'on découvre toute la ville au milieu des flots, et la digue immense qui la défend de la mer. On aperçoit dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. — Du côté de ces nuages, dit Corinne, il y a la Grèce; cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir! Là, sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être ainsi que nous à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. C'est toujours quelque chose qu'un pays qui a existé, les habitans y rougissent au moins de leur état actuel; mais dans les contrées que

l'histoire n'a jamais consacrées, l'homme ne soupçonne pas même qu'il y ait une autre destinée que la servile obscurité qui lui a été transmise par ses aïeux.

Cette Dalmatie que vous apercevez d'ici, continua Corinne, et qui fut autrefois habitée par un peuple si guerrier, conserve encore quelque chose de sauvage. Les Dalmates savent si peu ce qui s'est passé depuis quinze siècles, qu'ils appellent encore les Romains les *tout-puissans.* Il est vrai qu'ils montrent des connoissances plus modernes, en vous nommant, vous autres Anglois, *les guerriers de la mer,* parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports; mais ils ne savent rien du reste de la terre. Je me plairois à voir, continua Corinne, tous les pays où il y a dans les mœurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d'original. Le monde civilisé est bien monotone, et l'on en connoît tout en peu de temps; j'ai déjà vécu assez pour cela. — Quand on vit près de vous, interrompit lord Nelvil, voit-on jamais le terme de ce qui fait penser et sentir! — Dieu veuille, répondit Corinne, que ce charme aussi ne s'épuise pas! —

Mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment à cette Dalmatie; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes,

nous n'apercevrons même plus les lignes incertaines qui nous indiquent ce pays de loin, aussi confusément qu'un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les Dalmates, les sauvages en ont aussi ; on en trouvoit chez les anciens Grecs : il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l'imagination, et point de vanité sociale; mais l'esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu'en poésie, dans les pays où la crainte d'être l'objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier: les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature, ont conservé pour elle un respect qui sert très-bien l'imagination. *Les cavernes sont sacrées*, disent les Dalmates : sans doute qu'ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d'Ossian, bien qu'ils soient habitans du Midi; mais il n'y a que deux manières très-distinctes de sentir la nature : l'aimer comme les anciens, la perfectionner sous mille formes brillantes, ou se laisser aller, comme les Bardes écossois, à l'effroi du mystère, à la mélancolie qu'inspirent l'incertain et l'inconnu. Depuis que je vous connois, Oswald, ce dernier genre me plaît. Autrefois

j'avois assez d'espérance et de vivacité, pour aimer les images riantes, et jouir de la nature sans craindre la destinée. — Ce seroit donc moi, dit Oswald, moi qui aurois flétri cette belle imagination, à laquelle j'ai dû les jouissances les plus enivrantes de ma vie. — Ce n'est pas vous qu'il faut en accuser, répondit Corinne, mais une passion profonde. Le talent a besoin d'une indépendance intérieure que l'amour véritable ne permet jamais. — Ah! s'il est ainsi, s'écria lord Nelvil, que ton génie se taise, et que ton cœur soit tout à moi. — Il ne put prononcer ces paroles sans émotion, car elles promettoient dans sa pensée plus encore qu'il ne disoit. — Corinne le comprit, et n'osa répondre, de peur de rien déranger à la douce impression qu'elle éprouvoit.

Elle se sentoit aimée, et, comme elle étoit habituée à vivre dans un pays où les hommes sacrifient tout au sentiment, elle se rassuroit facilement, et se persuadoit que lord Nelvil ne pourroit pas se séparer d'elle : tout à la fois indolente et passionnée, elle s'imaginoit qu'il suffisoit de gagner des jours, et que le danger dont on ne parloit plus étoit passé. Corinne vivoit enfin comme vivent la plupart des hommes, lorsqu'ils sont menacés long-

temps du même malheur; ils finissent par croire qu'il n'arrivera pas, seulement parce qu'il n'est pas encore arrivé.

L'air de Venise, la vie qu'on y mène est singulièrement propre à bercer l'âme d'espérances : le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très-ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie. Oswald et Corinne se promenoient sur l'eau de longues heures, à côté l'un de l'autre; quelquefois ils disoient un mot; plus souvent, se tenant la main, ils se livroient en silence aux pensées vagues que font naître la nature et l'amour.

LIVRE XVI.

LE DÉPART ET L'ABSENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Dès que l'on sut l'arrivée de Corinne à Venise, chacun eut la plus grande curiosité de la voir. Quand elle se rendoit dans un café de la place Saint-Marc, l'on se pressoit en foule sous les galeries de cette place pour l'apercevoir un moment, et la société tout entière la recherchoit avec l'empressement le plus vif. Elle aimoit assez autrefois à produire cet effet brillant partout où elle se montroit, et elle avouoit naturellement que l'admiration avoit un grand charme pour elle. Le génie inspire le besoin de la gloire, et il n'est d'ailleurs aucun bien qui ne soit désiré par ceux à qui la nature a donné les moyens de l'obtenir. Néanmoins, dans sa situation actuelle, Corinne redoutoit tout ce qui sembloit en contraste

avec les habitudes de la vie domestique, si chères à lord Nelvil.

Corinne avoit tort, pour son bonheur, de s'attacher à un homme qui devoit contrarier son existence naturelle, et réprimer plutôt qu'exciter ses talens; mais il est aisé de comprendre comment une femme qui s'est beaucoup occupée des lettres et des beaux-arts, peut aimer dans un homme des qualités et même des goûts qui diffèrent des siens. L'on est si souvent lassé de soi-même, qu'on ne peut être séduit par ce qui nous ressemble: il faut de l'harmonie dans les sentimens et de l'opposition dans les caractères, pour que l'amour naisse tout à la fois de la sympathie et de la diversité. Lord Nelvil possédoit au suprême degré ce double charme. On étoit uni avec lui dans l'habitude de la vie, par la douceur et la facilité de son entretien, et néanmoins ce qu'il avoit d'irritable et d'ombrageux dans l'âme ne permettoit jamais de se blaser sur la grâce et la complaisance de ses manières. Quoique la profondeur et l'étendue de ses idées le rendissent propre à tout, ses opinions politiques et ses goûts militaires lui inspiroient plus de penchant pour la carrière des actions que pour celle des lettres; il pensoit que les actions sont toujours plus poétiques

que la poésie elle-même. Il se montroit supérieur aux succès de son esprit; et parloit de lui, sous ce rapport, avec une grande indifférence. Corinne, pour lui plaire, cherchoit à cet égard à l'imiter, et commençoit à dédaigner ses propres succès littérarires, afin de ressembler davantage aux femmes modestes et retirées, dont la patrie d'Oswald offroit le modèle.

Cependont les hommages que Corinne reçut à Venise ne firent à lord Nelvil qu'une impression agréable. Il y avoit tant de bienveillance dans l'accueil des Vénitiens, ils exprimoient avec tant de grâce et de vivacité le plaisir qu'ils trouvoient dans l'entretien de Corinne, qu'Oswald jouissoit vivement d'être aimé par une femme d'un charme si séducteur et si généralement admiré. Il n'étoit plus jaloux de la gloire de Corinne, certain qu'il étoit qu'elle le préféroit à tout, et son amour sembloit encore augmenté par ce qu'il entendoit dire d'elle. Il oublioit même l'Angleterre; il prenoit quelque chose de l'insouciance des Italiens sur l'avenir. Corinne s'apercevoit de ce changement, et son cœur imprudent en jouissoit, comme s'il avoit pu durer toujours.

L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différens aient un génie à part.

On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes, qui s'écartent plus ou moins de l'italien classique; mais, parmi les différens langages des divers états de l'Italie, il n'y a pourtant que le napolitain, le sicilien et le vénitien qui aient l'honneur d'être comptés; et c'est le vénitien qui passe pour le plus original et le plus gracieux de tous. Corinne le prononçoit avec une douceur charmante, et la manière dont elle chantoit quelques *barcaroles*, dans le genre gai, prouvoit qu'elle devoit jouer la comédie aussi-bien que la tragédie. On la tourmenta beaucoup pour prendre un rôle dans un opéra-comique qu'on devoit représenter en société la semaine suivante. Corinne, depuis qu'elle aimoit Oswald, n'avoit jamais voulu lui faire connoître son talent en ce genre; elle ne s'étoit pas sentie assez de liberté d'esprit pour cet amusement, et quelquefois même elle s'étoit dit qu'un tel abandon de gaîté pouvoit porter malheur; mais cette fois, par une singularité de confiance, elle y consentit. Oswald l'en pressa vivement, et il fut convenu qu'elle joueroit *la Fille de l'air;* c'est ainsi que s'appeloit la pièce que l'on choisit.

Cette pièce, comme la plupart de celles de Gozzi, étoit composée de féeries extravagantes,

très-originales et très-gaies (8). Truffaldin et Pantalon paroissent souvent, dans ces drames burlesques, à côté des plus grands rois de la terre. Le merveilleux y sert à la plaisanterie; mais le comique y est relevé par ce merveilleux même, qui ne peut jamais avoir rien de vulgaire ni de bas. *La Fille de l'air*, ou *Sémiramis dans sa jeunesse*, est la coquette douée par l'enfer et le ciel, pour subjuguer le monde. Élevée dans un antre comme une sauvage, habile comme une enchanteresse, impérieuse comme une reine, elle réunit la vivacité naturelle à la grâce préméditée, le courage guerrier à la frivolité d'une femme, et l'ambition à l'étourderie. Ce rôle demande une verve d'imagination et de gaîté, que l'inspiration seule du moment peut donner. Toute la société se réunit pour prier Corinne de s'en charger.

CHAPITRE II.

Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel ; on diroit que c'est une puissance qui veut inspirer la crainte, et repousse la familiarité confiante ; souvent, quand on se livre le plus à l'espérance, et surtout lorsqu'on a l'air de plaisanter avec le sort, et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et les fatales sœurs viennent y mêler leur fil noir, et brouiller l'œuvre de nos mains.

C'étoit le dix-sept de novembre que Corinne s'éveilla tout enchantée de jouer le soir la comédie. Elle choisit, pour paroître dans le premier acte en sauvage, un vêtement très-pittoresque. Ses cheveux, qui devoient être épars, étoient pourtant arrangés avec un soin qui montroit un vif désir de plaire, et son habit élégant, léger et fantasque, donnoit à sa noble figure un caractère de coquetterie et de malice singulièrement gracieux. Elle arriva dans le palais où la comédie devoit être jouée. Tout le monde y étoit rassemblé;

Oswald seul n'étoit pas encore arrivé. Corinne retarda, tant qu'elle le put, le spectacle, et commençoit à s'inquiéter de son absence. Enfin, comme elle entroit sur le théâtre, elle l'aperçut dans un coin très-obscur du salon, mais enfin elle l'aperçut; et la peine même que lui avoit causée l'attente, redoublant sa joie, elle fut inspirée par la gaîté, comme elle l'étoit au Capitole par l'enthousiasme.

Le chant et les paroles étoient entremêlés, et la pièce étoit faite de manière qu'il étoit permis d'improviser le dialogue; ce qui donnoit à Corinne un grand avantage, et rendoit la scène plus animée. Lorsqu'elle chantoit, elle faisoit sentir l'esprit des airs *bouffes* italiens avec une élégance particulière. Ses gestes, accompagnés par la musique, étoient comiques et nobles tout à la fois; elle faisoit rire sans cesser d'être imposante, et son rôle et son talent dominoient les acteurs et les spectateurs, en se moquant avec grâce des uns et des autres.

Ah! qui n'auroit pas eu pitié de ce spectacle, si l'on avoit su que ce bonheur si confiant alloit attirer la foudre, et que cette gaîté si triomphante feroit bientôt place aux plus amères douleurs.

Les applaudissemens des spectateurs étoient si multipliés et si vrais, que leur plaisir se communiquoit à Corinne ; elle éprouvoit cette sorte d'émotion que cause l'amusement, quand il donne un sentiment vif de l'existence, quand il inspire l'oubli de la destinée, et dégage pour un moment l'esprit de tout lien, comme de tout nuage. Oswald avoit vu Corinne représenter la plus profonde douleur, dans un temps où il se flattoit de la rendre heureuse : il la voyoit maintenant exprimer une joie sans mélange, quand il venoit de recevoir une nouvelle bien fatale pour tous deux. Plusieurs fois il eut la pensée d'arracher Corinne à cette gaîté téméraire ; mais il goûtoit un triste plaisir à voir encore quelques instans sur cet aimable visage la brillante expression du bonheur.

A la fin de la pièce Corinne parut élégamment habillée en reine amazone; elle commandoit aux hommes, et déjà presque aux élémens, par cette confiance dans ses charmes qu'une belle personne peut avoir quand elle n'est pas sensible; car il suffit d'aimer pour qu'aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement. Mais cette coquette couronnée, cette fée souveraine que représentoit Corinne, mêlant, d'une façon

toute merveilleuse, la colère à la plaisanterie, l'insouciance au désir de plaire, et la grâce au despotisme, sembloit régner sur la destinée autant que sur les cœurs ; et quand elle monta sur le trône, elle sourit à ses sujets en leur ordonnant la soumission avec une douce arrogance. Tous les spectateurs se levèrent pour applaudir Corinne comme la véritable reine. Ce moment étoit peut-être celui de sa vie où la crainte de la douleur avoit été le plus loin d'elle; mais tout à coup elle vit Oswald qui, ne pouvant plus se contenir, cachoit sa tête dans ses mains pour dérober ses larmes. A l'instant elle se troubla, et la toile n'étoit pas encore baissée, que, descendant de ce trône déjà funeste, elle se précipita dans la chambre voisine.

Oswald l'y suivit, et quand elle remarqua de près sa pâleur, elle fut saisie d'un tel effroi, qu'elle fut obligée de s'appuyer contre la muraille pour se soutenir; et, tremblante, elle lui dit : — Oswald ! ô mon Dieu ! qu'avez-vous? — Il faut que je parte cette nuit pour l'Angleterre, lui répondit-il, sans savoir ce qu'il faisoit; car il ne devoit pas exposer sa malheureuse amie, en lui apprenant ainsi cette nouvelle. Elle s'avança vers lui tout-à-fait hors d'elle-même, et s'écria : — Non, il ne se peut

pas que vous me causiez cette douleur! Qu'ai-je fait pour la mériter? Vous m'emmenez donc avec vous? — Quittons en ce moment cette foule cruelle, répondit Oswald; viens avec moi, Corinne. — Elle le suivit, ne comprenant plus ce qu'on lui disoit, répondant au hasard, chancelante, et le visage déjà si altéré, que chacun la crut saisie par quelque mal subit.

CHAPITRE III.

Dès qu'ils furent ensemble dans la gondole, Corinne, dans son égarement, dit à lord Nelvil: — Eh bien! ce que vous venez de m'apprendre est mille fois plus cruel que la mort. Soyez généreux; jetez-moi dans ces flots, pour que j'y perde le sentiment qui me déchire. Oswald, faites-le avec courage; il en faut moins pour cela que vous ne venez d'en montrer. — Si vous dites un mot de plus, répondit Oswald, je vais me précipiter dans le canal, à vos yeux. Écoutez-moi; attendez que nous soyons arrivés chez vous, alors vous prononcerez sur mon sort et sur le vôtre. Au nom du

ciel, calmez-vous. — Il y avoit tant de malheur dans l'accent d'Oswald, que Corinne se tut, et seulement elle trembloit avec une telle violence qu'elle put à peine monter les escaliers qui conduisoient à son appartement. Quand elle y fut arrivée, elle arracha sa parure avec effroi. Lord Nelvil, en la voyant dans cet état, elle qui étoit si brillante il y avoit quelques instans, se jeta sur une chaise en fondant en pleurs, et s'écria : — Suis-je un barbare, Corinne, juste ciel ! Corinne, le crois-tu ? — Non, lui dit-elle, non je ne puis le croire. N'avez-vous pas encore ce regard, qui chaque jour me donnoit le bonheur ! Oswald, vous dont la présence étoit pour moi comme un rayon du ciel, se peut-il que je vous craigne, que je n'ose lever les yeux sur vous, que je sois là devant vous comme devant un assassin, Oswald, Oswald ! — Et en achevant ces mots, elle tomba suppliante à ses genoux.

— Que vois-je? s'écria-t-il en la relevant avec fureur; tu veux que je me déshonore. Eh bien! je le ferai. Mon régiment s'embarque dans un mois; je viens d'en recevoir la nouvelle. Je resterai, prends-y garde, je resterai, si tu me montres cette douleur, cette douleur toute-puissante sur moi; mais je ne survivrai point à

ma honte. — Je ne vous demande point de rester, reprit Corinne ; mais quel mal vous fais-je en vous suivant? — Mon régiment part pour les îles, et il n'est permis à aucun officier d'emmener sa femme avec lui. — Au moins laissez-moi vous accompagner jusqu'en Angleterre. — Les mêmes lettres que je viens de recevoir, reprit Oswald, m'apprennent que le bruit de notre liaison s'est répandu en Angleterre, que les papiers publics en ont parlé, qu'on a commencé à soupçonner qui vous êtes, et que votre famille, excitée par lady Edgermond, a déclaré qu'elle ne vous reconnoîtroit jamais. Laissez-moi le temps de la ramener, de forcer votre belle-mère à ce qu'elle vous doit ; mais si j'arrive avec vous, et que je sois contraint à vous quitter avant de vous avoir fait rendre votre nom, je vous livre à toute la sévérité de l'opinion, sans être là pour vous défendre. — Ainsi, vous me refusez tout, dit Corinne ; et, en achevant ces mots, elle tomba sans connoissance, et sa tête heurtant avec violence contre terre, le sang en rejaillit. Oswald, à ce spectacle, poussa des cris déchirans. Thérésine arriva, dans un trouble extrême ; elle rappela sa maîtresse à la vie. Mais quand Corinne revint à elle, elle aperçut dans une glace son visage pâle et

défait, ses cheveux épars et teints de sang. — Oswald, dit-elle, Oswald, ce n'est pas ainsi que j'étois lorsque vous m'avez rencontrée au Capitole; je portois sur mon front la couronne de l'espérance et de la gloire, maintenant il est souillé de sang et de poussière; mais il ne vous est pas permis de me mépriser pour cet état, dans lequel vous m'avez mise. Les autres le peuvent; mais vous, vous ne le pouvez pas: il faut avoir pitié de l'amour que vous m'avez inspiré; il le faut.

— Arrête! s'écria lord Nelvil, c'en est trop. — Et, faisant signe à Thérésine de s'éloigner, il prit Corinne dans ses bras, et lui dit: — Je suis décidé à rester: tu feras de moi ce que tu voudras. Je subirai ce que le ciel me destine, mais je ne t'abandonnerai point dans ce malheur, et je ne te conduirai point en Angleterre, avant d'y avoir assuré ton sort. Je ne t'y laisserai point exposée aux insultes d'une femme hautaine. Je reste; oui, je reste, car je ne puis te quitter. — Ces paroles rappelèrent Corinne à elle-même, mais la jetèrent dans un abattement plus cruel encore que le désespoir qu'elle venoit d'éprouver. Elle sentit la nécessité qui pesoit sur elle, et, la tête baissée, elle resta long-temps dans un profond silence. — Parle, chère amie, lui dit

Oswald, fais-moi donc entendre le son de ta voix; je n'ai plus qu'elle pour me soutenir. Je veux me laisser guider par elle. — Non, répondit Corinne, non, vous partirez, il le faut. — Et des torrens de pleurs annoncèrent sa résignation. — Mon amie, s'écria lord Nelvil, je prends à témoin ce portrait de ton père, qui est là devant nos yeux; et tu sais si le nom d'un père est sacré pour moi! Je le prends à témoin que ma vie est en ta puissance, tant qu'elle sera nécessaire à ton bonheur. A mon retour des îles, je verrai si je puis te rendre ta patrie, et t'y faire retrouver le rang et l'existence qui te sont dus; mais si je n'y réussissois pas, je reviendrois en Italie, vivre et mourir à tes pieds. — Hélas! reprit Corinne, et ces dangers de la guerre que vous allez braver..... — Ne les crains pas, reprit Oswald, j'y échapperai : mais si je périssois cependant, moi, le plus inconnu des hommes, mon souvenir resteroit dans ton cœur : tu n'entendrois peut-être jamais prononcer mon nom sans que tes yeux se remplissent de larmes, n'est-il pas vrai, Corinne? tu dirois : *Je l'ai connu, il m'a aimée.* — Ah! laisse-moi, laisse-moi, s'écria-t-elle, tu te trompes à mon calme apparent; demain, quand le

soleil reviendra, et que je me dirai, *Je ne le verrai plus! je ne le verrai plus!* il se peut que je cesse de vivre, et ce seroit bien heureux! — Pourquoi, s'écria lord Nelvil; pourquoi, Corinne, crains-tu de ne pas me revoir? Cette promesse solennelle de nous réunir à jamais n'est-elle rien pour toi? ton cœur en peut-il douter? — Non; je vous respecte trop pour ne pas vous croire, dit Corinne; il m'en coûteroit plus encore de renoncer à mon admiration pour vous, qu'à mon amour. Je vous regarde comme un être angélique, comme le caractère le plus pur et le plus noble qui ait paru sur la terre: ce n'est pas seulement votre charme qui me captive, c'est l'idée que jamais tant de vertus n'ont été réunies dans un même objet; et votre céleste regard ne vous a été donné que pour les exprimer toutes: loin de moi donc un doute sur vos promesses. Je fuirois à l'aspect de la figure humaine; elle ne m'inspireroit plus que de la terreur, si lord Nelvil pouvoit tromper: mais la séparation livre à tant de hasards, mais ce mot terrible, *adieu!*... — Jamais, interrompit-il, jamais Oswald ne peut te dire un dernier adieu que sur son lit de mort. — Et son émotion étoit si profonde en prononçant ces mots, que Corinne, com-

mençant à craindre l'effet de cette émotion sur sa santé, esssaya de se contenir, elle qui étoit la plus à plaindre.

Ils commencèrent donc à parler de ce cruel départ, des moyens de s'écrire, et de la certitude de se rejoindre. Un an fut le terme fixé pour cette absence. Oswald se croyoit sûr que l'expédition ne devoit pas durer plus longtemps; enfin, il leur restoit encore quelques heures, et Corinne espéroit qu'elle auroit de la force. Mais lorsque Oswald lui eut dit que la gondole viendroit le prendre à trois heures du matin, et qu'elle vit à sa pendule que ce moment n'étoit pas très-éloigné, elle frémit de tous ses membres; et sûrement l'approche de l'échafaud ne lui auroit pas causé plus d'effroi. Oswald aussi sembloit perdre à chaque instant sa résolution; et Corinne, qui l'avoit toujours vu maître de lui-même, avoit le cœur déchiré par le spectacle de ses angoisses. Pauvre Corinne! elle le consoloit, tandis qu'elle devoit être mille fois plus malheureuse que lui!

— Écoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que des promesses d'amour ne lient pas l'honneur; que tous les Anglois du monde ont aimé des Italiennes dans leurs voyages, et les ont oubliées

au retour; que quelques mois de bonheur n'engagent ni celle qui les reçoit, ni celui qui les donne, et qu'à votre âge la vie entière ne peut dépendre du charme que vous avez trouvé pendant quelque temps dans la société d'une étrangère. Ils auront l'air d'avoir raison, raison selon le monde: mais vous, qui avez connu ce cœur dont vous vous êtes rendu le maître, vous qui savez comme il vous aime, trouverez-vous des sophismes pour excuser une blessure mortelle? Et les plaisanteries frivoles et barbares des hommes du jour empêcherontelles que votre main ne tremble en enfonçant un poignard dans mon sein? — Ah! que me dis-tu? s'écria lord Nelvil; ce n'est pas ta douleur seule qui me retient, c'est la mienne. Où trouverois-je un bonheur semblable à celui que j'ai goûté près de toi? qui, dans l'univers, m'entendroit comme tu m'as entendu? L'amour, Corinne, l'amour, c'est toi seule qui l'éprouves, c'est toi seule qui l'inspires: cette harmonie de l'âme, cette intime intelligence de l'esprit et du cœur, avec quelle autre femme peut-elle exister qu'avec toi? Corinne, ton ami n'est pas un homme léger, tu le sais; il s'en faut qu'il le soit. Tout est sérieux pour lui dans la vie; est-ce donc pour toi seule qu'il démentiroit sa nature?

— Non, non, reprit Corinne, non, vous ne traiterez pas avec dédain une âme sincère. Et ce n'est pas vous, Oswald, ce n'est pas vous que mon désespoir trouveroit insensible. Mais un ennemi redoutable me menace auprès de vous, c'est la sévérité despotique, c'est la dédaigneuse médiocrité de ma belle-mère. Elle vous dira tout ce qui peut flétrir ma vie passée. Épargnez-moi de vous répéter d'avance ses impitoyables discours. Loin que les talens que je puis avoir soient une excuse à ses yeux, ils seront, je le sais, le plus grand de mes torts. Elle ne comprend point leurs charmes, elle ne voit que leurs dangers. Elle trouve inutile, et peut-être coupable, tout ce qui ne s'accorde pas avec la destinée qu'elle s'est tracée, et toute la poésie du cœur lui semble un caprice importun, qui s'arroge le droit de mépriser sa raison. C'est au nom des vertus que je respecte autant que vous, qu'elle condamnera mon caractère et mon sort. Oswald, elle vous dira que je suis indigne de vous. — Et comment pourrai-je l'entendre? interrompit Oswald; quelles vertus oseroit-on élever plus haut que ta générosité, ta franchise, ta bonté, ta tendresse? Céleste créature! que les femmes communes soient jugées par les règles communes! Mais honte à

celui que tu aurois aimé, et qui ne te respecteroit pas autant qu'il t'adore! Rien dans l'univers n'égale ton esprit ni ton cœur. A la source divine où tes sentimens sont puisés, tout est amour et vérité. Corinne, Corinne, ah! je ne puis te quitter. Je sens mon courage défaillir. Si tu ne me soutiens pas, je ne partirai point; et c'est de toi qu'il faut que je reçoive la force de t'affliger? — Eh bien! dit Corinne, encore quelques instans, avant de recommander mon âme à Dieu, pour qu'il me donne la force d'entendre sonner l'heure fixée pour ton départ. Nous nous sommes aimés, Oswald, avec une tendresse profonde. Je t'ai confié les secrets de ma vie: ce n'est rien que les faits; mais les sentimens les plus intimes de mon être, tu les sais tous. Je n'ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j'écris quelques lignes où mon âme se répande, c'est toi seul qui m'inspires, c'est à toi que j'adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. Où seroit donc mon asile, si tu m'abandonnois? Les beaux-arts me retracent ton image; la musique, c'est ta voix; le ciel, ton regard. Tout ce génie, qui jadis enflammoit ma pensée, n'est plus que de l'amour. Enthousiasme, réflexion, intelligence, je n'ai plus rien qu'en commun avec toi.

Dieu puissant qui m'entendez ! dit-elle, en levant ses regards vers le ciel, Dieu ! qui n'êtes point impitoyable pour les peines du cœur, les plus nobles de toutes ! ôtez-moi la vie, quand il cessera de m'aimer, ôtez-moi le déplorable reste d'existence, qui ne me serviroit plus qu'à souffrir. Il emporte avec lui ce que j'ai de plus généreux et de plus tendre ; s'il laisse éteindre ce feu déposé dans son sein, que, dans quelque lieu du monde que je sois, ma vie aussi s'éteigne. Grand Dieu ! vous ne m'avez pas faite pour survivre à tous les nobles sentimens ; et que me resteroit-il, quand j'aurois cessé de l'estimer ? car lui aussi doit m'aimer, il le doit. Je sens au fond de mon cœur une affection qui commande la sienne. O mon Dieu ! s'écria-t-elle encore une fois, la mort ou son amour. — En achevant cette prière, elle se retourna vers Oswald, et le trouva prosterné devant elle, dans des convulsions effrayantes : l'excès de son émotion avoit surpassé ses forces ; il repoussoit les secours de Corinne, il vouloit mourir, et sa tête sembloit absolument perdue. Corinne, avec douceur, serra ses mains dans les siennes, en lui répétant tout ce qu'il lui avoit dit lui-même. Elle l'assura qu'elle le croyoit, qu'elle se fioit à son retour, et qu'elle se sentoit beaucoup

plus calme : ces douces paroles firent quelque bien à lord Nelvil. Cependant plus il sentoit approcher l'heure de sa séparation, plus il lui sembloit impossible de s'y décider.

—Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n'irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d'une union éternelle? — Corinne tressaillit à ces mots, regarda lord Nelvil, et le plus grand trouble agita son cœur; elle se souvint qu'Oswald, en lui racontant son histoire, lui avoit dit que la douleur d'une femme étoit toute-puissante sur sa conduite; mais qu'il avoit ajouté que son sentiment se refroidissoit par les sacrifices mêmes que cette douleur obtenoit de lui. Toute la fermeté, toute la fierté de Corinne se réveillèrent à cette idée, et après quelques instans de silence, elle répondit: — Il faut que vous ayez revu vos amis et votre patrie, avant de prendre la résolution de m'épouser. Je la devrois dans ce moment, mylord, à l'émotion du départ: je n'en veux pas ainsi. — Oswald n'insista plus : au moins, dit-il en saisissant la main de Corinne, je le jure de nouveau, ma foi est attachée à cet anneau que je vous ai donné. Tant que vous le conserverez, jamais une autre n'aura des droits sur mon sort; si vous le dédaignez une fois, si vous me le

renvoyez.... — Cessez, cessez, interrompit Corinne, d'exprimer une inquiétude que vous ne pouvez éprouver. Ah! ce n'est pas moi qui romprai la première l'union sacrée de nos cœurs, vous le savez bien que ce n'est pas moi, et je rougirois presque d'assurer ce qui n'est que trop certain. —

Cependant l'heure avançoit: Corinne pâlissoit à chaque bruit, et lord Nelvil restoit plongé dans une douleur profonde, et n'avoit plus la force de prononcer un seul mot. Enfin la lumière fatale parut dans l'éloignement, à travers sa fenêtre, et bientôt après la barque noire s'arrêta devant la porte. Corinne à cette vue fit un cri, en reculant avec effroi, et tomba dans les bras d'Oswald, en s'écriant: — Les voilà, les voilà! adieu, partez, c'en est fait. — O mon Dieu! dit lord Nelvil; ô mon père! l'exigez-vous de moi? et la serrant contre son cœur, il la couvrit de ses larmes. — Partez, lui dit-elle, partez, il le faut. — Faites venir Thérésine, répondit Oswald, je ne puis vous laisser seule ainsi. — Seule? hélas! dit Corinne, ne le suis-je pas jusqu'à votre retour! — Je ne puis sortir de cette chambre, s'écria lord Nelvil, non je ne le puis. — Et en prononçant ces paroles, son désespoir étoit tel, que ses regards et ses vœux appeloient la mort. — Eh

bien! dit Corinne, je le donnerai ce signal; j'irai moi-même ouvrir cette porte, mais accordez-moi quelques instans. — Oh! oui, s'écria lord Nelvil, restons encore ensemble, restons; ces cruels combats valent encore mieux que de cesser de te voir. —

On entendit alors sous les fenêtres de Corinne les bateliers qui appeloient les gens de lord Nelvil; ils répondirent, et l'un d'eux vint frapper à la porte de Corinne, en annonçant que *tout étoit prêt.* — Oui, tout est prêt, répondit Corinne, et s'éloignant d'Oswald, elle alla prier, la tête appuyée contre le portrait de son père. Sans doute en ce moment sa vie passée s'offroit en entier à elle; sa conscience exagéra toutes ses fautes, elle craignit de ne pas mériter la miséricorde divine, et cependant elle se sentoit si malheureuse, qu'elle devoit croire à la pitié du ciel. Enfin, en se relevant, elle tendit la main à lord Nelvil, et lui dit: — Partez, je le veux à présent; et peut-être que dans un instant je ne le pourrai plus: partez, que Dieu bénisse vos pas, et qu'il me protège aussi, car j'en ai bien besoin. — Oswald se précipita encore une fois dans ses bras; et la pressant contre son cœur avec une passion inexprimable, tremblant et pâle comme un homme qui marche au supplice

il sortit de cette chambre, où, pour la dernière fois peut-être, il avoit aimé, il s'étoit senti aimé comme la destinée n'en offre pas un second exemple.

Quand Oswald disparut aux regards de Corinne, une palpitation horrible, qui ne lui laissoit plus le pouvoir de respirer, la saisit; ses yeux étoient tellement troublés, que les objets qu'elle voyoit perdoient à ses yeux toute réalité, et sembloient errer tantôt près, tantôt loin de ses regards; elle croyoit sentir que la chambre où elle étoit se balançoit, comme dans un tremblement de terre, et elle s'appuyoit pour résister à ce mouvement. Pendant un quart d'heure encore elle entendit le bruit que faisoient les gens d'Oswald en achevant les préparatifs de son départ. Il étoit encore là dans la gondole; elle pouvoit encore le revoir; mais elle se craignoit elle-même; et lui, de son côté, étoit couché dans cette gondole, presque sans connoissance. Enfin il partit, et dans ce moment Corinne s'élança hors de sa chambre pour le rappeler; Thérésine l'arrêta. Une pluie terrible commençoit alors; le vent le plus violent se faisoit entendre, et la maison où demeuroit Corinne étoit ébranlée, presque comme un vaisseau au milieu de la mer. Elle ressentit une vive inquiétude pour Oswald,

traversant les lagunes dans ce temps affreux, et elle descendit sur le bord du canal, dans le dessein de s'embarquer, et de le suivre au moins jusqu'à la terre ferme. Mais la nuit étoit si obscure qu'il n'y avoit pas une seule barque. Corinne marchoit avec une agitation cruelle sur les pierres étroites qui séparent le canal des maisons. L'orage augmentoit toujours, et sa frayeur pour Oswald redoubloit à chaque instant. Elle appeloit au hasard des bateliers, qui prenoient ses cris pour les cris de détresse de malheureux qui se noyoient pendant la tempête, et néanmoins personne n'osoit approcher, tant les ondes agitées du grand canal étoient redoutables.

Corinne attendit le jour dans cette situation. Le temps se calma cependant, et le gondolier qui avoit conduit Oswald lui apporta, de sa part, la nouvelle qu'il avoit heureusement passé les lagunes. Ce moment encore ressembloit presque au bonheur, et ce ne fut qu'après quelques heures que l'infortunée Corinne ressentit de nouveau l'absence, et les longues heures, et les tristes jours, et l'inquiète et dévorante peine qui devoit seule l'occuper désormais.

CHAPITRE IV.

Oswald, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne; mais les motifs qui l'entraînoient triomphèrent de ce désir. C'est un pas solennel de fait dans l'amour, que de l'avoir vaincu une fois; le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'âme d'Oswald; l'année qu'il venoit de passer en Italie n'étoit en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'étoit comme une apparition brillante qui avoit frappé son imagination, mais n'avoit pu changer entièrement les opinions, ni les goûts dont son existence s'étoit composée jusqu'alors. Il se retrouvoit lui-même; et, bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur, il reprenoit pourtant une sorte de fixité dans les idées, que le vague enivrant des beaux-arts et de l'Italie avoit fait disparoître. Dès qu'il eut

mis le pied sur la terre d'Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offroient à ses regards; les penchans, les habitudes, les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensoit à l'Italie pour la plaindre. Il lui sembloit que dans sa patrie la raison humaine étoit partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappeloient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la foiblesse et l'ignorance. Les tableaux séduisans, les impressions poétiques faisoient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale; et, bien qu'il chérît toujours Corinne, il la blâmoit doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvoit si noble et si sage. Enfin, s'il avoit passé d'un pays où l'imagination est divinisée dans un pays aride ou frivole, tous ses souvenirs, toute son âme, l'auroient vivement ramené vers l'Italie; mais il échangeoit le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité. Il rentroit dans

l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres foibles et résignés dès leur naissance : l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite, et l'habitude du courage, le sentiment de la force, l'irritent contre sa destinée, s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée, qui semble indiquer bien plus de sentimens encore qu'elle n'en exprime ; il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup, quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle ; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs ; enfin, il se sentit dans sa patrie, et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère Cependant Oswald ne séparoit le souvenir de Corinne d'aucune des impressions qu'il recevoit ; et comme il se rattachoit plus que jamais à l'Angleterre, et se sentoit beaucoup d'éloignement pour la quitter de nouveau, toutes ses réflexions le ramenoient à la résolution d'épouser Corinne, et de se fixer en Écosse avec elle.

Il étoit impatient de s'embarquer pour revenir plus vite, lorsque l'ordre arriva de suspendre le départ de l'expédition dont son régiment faisoit partie; mais on annonçoit en même temps que d'un jour à l'autre ce retard pourroit cesser, et l'incertitude à cet égard étoit telle qu'aucun officier ne pouvoit disposer de quinze jours. Cette situation rendoit lord Nelvil très-malheureux; il souffroit cruellement d'être séparé de Corinne, et de n'avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourroit revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu'il étoit obligé de perdre loin d'elle. Enfin, il résolut d'employer ces jours d'attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnoître authentiquement que Corinne étoit la fille de lord Edgermond, et que le bruit de sa mort s'étoit faussement répandu; ses amis lui montrèrent les papiers publics où l'on avoit mis des insinuations très-défavorables sur l'existence de Corinne, et il se sentit un ardent désir de lui rendre et le rang et la considération qui lui étoient dus.

CHAPITRE V.

Oswald partit pour la terre de lady Edgermond. Il pensoit avec émotion qu'il alloit voir le séjour où Corinne avoit passé tant d'années. Il sentoit aussi quelque embarras par la nécessité de faire comprendre à lady Edgermond qu'il étoit résolu à renoncer à sa fille; et le mélange de ces divers sentimens l'agitoit et le faisoit rêver. Les lieux qu'il voyoit en s'avançant vers le nord de l'Angleterre lui rappeloient toujours plus l'Écosse; et le souvenir de son père, sans cesse présent à sa mémoire, pénétroit encore plus avant dans son cœur. Lorsqu'il arriva chez lady Edgermond, il fut frappé du bon goût qui régnoit dans l'arrangement du jardin et du château; et, comme la maîtresse de la maison n'étoit pas encore prête pour le recevoir, il se promena dans le parc, et aperçut de loin, à travers les feuilles, une jeune personne de la taille la plus élégante, avec des cheveux blonds d'une admirable beauté, qui étoient à peine retenus par son chapeau. Elle lisoit avec beaucoup de

recueillement. Oswald la reconnut pour Lucile, bien qu'il ne l'eût pas vue depuis trois ans, et qu'ayant passé, dans cet intervalle, de l'enfance à la jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s'approcha d'elle, la salua, et, oubliant qu'il étoit en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l'usage d'Italie; la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit: — Monsieur, je vais prévenir ma mère que vous désirez la voir, — et s'éloigna. Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste, et de cette figure vraiment angélique.

C'étoit Lucile, qui entroit à peine dans sa seizième année. Ses traits étoient d'une délicatesse remarquable: sa taille étoit presque trop élancée, car un peu de foiblesse se faisoit remarquer dans sa démarche; son teint étoit d'une admirable beauté, et la pâleur et la rougeur s'y succédoient en un instant. Ses yeux bleus étoient si souvent baissés, que sa physionomie consistoit surtout dans cette délicatesse de teint, qui trahissoit à son insu les émotions que sa profonde réserve cachoit de toute autre manière. Oswald, depuis qu'il voyageoit dans le Midi, avoit perdu l'idée d'une telle figure et d'une telle expression. Il fut saisi

d'un sentiment de respect; il se reprocha vivement de l'avoir abordée avec une sorte de familiarité; et, regagnant le château, lorsqu'il vit que Lucile y étoit entrée, il rêvoit à la pureté céleste d'une jeune fille qui ne s'est jamais éloignée de sa mère, et ne connoît de la vie que la tendresse filiale.

Lady Edgermond étoit seule quand elle reçut lord Nelvil: il l'avoit vue deux fois avec son père quelques années auparavant; mais il l'avoit très-peu remarquée alors; il l'observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avoit fait; il le trouva vrai, à beaucoup d'égards; mais cependant il lui sembla qu'il y avoit dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuoit, et il pensa qu'elle n'avoit pas aussi bien que lui l'habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond étoit de la décider à reconnoître Corinne, en annullant tout ce qu'on avoit arrangé pour la faire croire morte. Il commença l'entretien en parlant de l'Italie et du plaisir qu'il y avoit trouvé. — C'est un séjour amusant pour un homme, répondit lady Edgermond; mais je serois bien fâchée qu'une femme qui m'intéressât pût s'y plaire long-temps. — J'y ai pourtant trouvé,

répondit lord Nelvil, déjà blessé de cette insinuation, la femme la plus distinguée que j'aie connue en ma vie. — Cela se peut sous les rapports de l'esprit, reprit lady Edgermond; mais un honnête homme cherche d'autres qualités que celles-là dans la compagne de sa vie. — Et il les trouve aussi, interrompit Oswald avec chaleur. — Il alloit continuer, et prononcer clairement ce qui n'étoit qu'indiqué de part et d'autre, mais Lucile entra et s'approcha de l'oreille de sa mère pour lui parler. — Non, ma fille, répondit tout haut lady Edgermond, vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd'hui; il faut dîner ici avec lord Nelvil. — Lucile, à ces mots, rougit plus vivement encore que dans le jardin, puis s'assit à côté de sa mère, et prit sur la table un ouvrage de broderie dont elle s'occupa, sans jamais lever les yeux, ni se mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatienté de cette conduite : car il étoit vraisemblable que Lucile n'ignoroit pas qu'il avoit été question de leur union; et, quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus, il se rappela tout ce que Corinne lui avoit dit sur l'effet probable de l'éducation sévère que lady Edgermond donnoit à sa fille. En Angleterre, en général, les jeunes filles ont plus de liberté

que les femmes mariées, et la raison comme la morale expliquent cet usage; mais lady Edgermond y dérogeoit, non pour les femmes mariées, mais pour les jeunes personnes; elle étoit d'avis que, dans toutes les situations, la plus rigoureuse réserve convenoit aux femmes. Lord Nelvil vouloit déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne, dès qu'il se trouveroit encore une fois seul avec elle; mais Lucile ne s'en alla point, et lady Edgermond soutint, jusqu'au dîner, l'entretien sur divers sujets, avec une raison simple et ferme qui inspira du respect à lord Nelvil. Il auroit voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points; et qui souvent n'étoient pas d'accord avec les siennes; mais il sentoit que, s'il disoit un mot à lady Edgermond qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donneroit de lui une opinion que rien ne pourroit effacer, et il hésitoit à ce premier pas, tout-à-fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettoit point de nuances ni d'exceptions, et jugeoit tout par des règles générales et positives.

On annonça que le dîner étoit servi. Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald alors observa que lady Edgermond marchoit avec une grande difficulté. — J'ai,

dit-elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle. — Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le remarqua, et reprit avec douceur: — Les soins de ma fille, néanmoins, m'ont déjà sauvé la vie une fois, et me la sauveront peut-être encore longtemps. — Lucile baissa la tête pour que son attendrissement ne fût pas observé. Quand elle la releva, ses yeux étoient encore humides de pleurs; mais elle n'avoit pas osé seulement prendre la main de sa mère; tout s'étoit passé dans le fond de son cœur, et elle n'avoit songé aux autres que pour leur cacher ce qu'elle éprouvoit. Cependant, Oswald étoit profondément ému par cette réserve, par cette contrainte; et son imagination, naguère ébranlée par l'éloquence et la passion, se plaisoit à contempler le tableau de l'innocence, et croyoit voir autour de Lucile je ne sais quel nuage modeste, qui reposoit délicieusement les regards.

Pendant le dîner, Lucile, voulant épargner les moindres fatigues à sa mère, servoit tout avec un soin continuel, et lord Nelvil entendit le son de sa voix, seulement quand elle lui offroit les différens mets; mais ces paroles insignifiantes étoient prononcées avec une douceur enchanteresse, et lord Nelvil se de-

mandoit comment il étoit possible que les mouvemens les plus simples et les mots les plus communs pussent révéler toute une âme. — Il faut, se répétoit-il à lui-même, ou le génie de Corinne, qui dépasse tout ce que l'imagination peut désirer, ou ces voiles mystérieux du silence et de la modestie, qui permettent à chaque homme de supposer les vertus et les sentimens qu'il souhaite. — Lady Edgermond et sa fille se levèrent de table, et lord Nelvil voulut les suivre; mais lady Edgermond étoit si scrupuleusement fidèle à l'habitude de sortir au dessert, qu'elle lui dit de rester à table, jusqu'à ce qu'elle et sa fille eussent préparé le thé dans le salon, et lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond, car Lucile ne la quitta pas. Il ne savoit ce qu'il devoit faire, et il alloit partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans y attacher aucune importance, et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond, qu'elle considéroit ce consentement comme une raison de croire qu'il pensoit en-

core à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien qu'elle lui accorda pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrit pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement, puis elle dit : — Je le veux bien. — Lucile lui remit le bras de sa mère, et lui dit à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'entendît : — Mylord, marchez doucement. — Lord Nelvil tressaillit à ces mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible auroit pu lui être adressée par cette figure angélique, qui ne sembloit pas faite pour les affections de la terre. Oswald ne crut point que son émotion en cet instant fût une offense pour Corinne ; il lui sembla que c'étoit seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisoit chaque jour dans sa maison, avec tous ses domestiques réunis. Ils étoient rassemblés dans la grande salle d'en bas. La plupart d'entre eux étoient infirmes et vieux ; ils avoient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle, qui lui rappeloit ce qu'il avoit souvent vu dans la

maison paternelle. Tout le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond, que sa maladie en empêchoit, mais qui joignit les mains et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile étoit à genoux à côté de sa mère, et c'étoit elle qui étoit chargée de la lecture. Ce fut d'abord un chapitre de l'Évangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière étoit composée par lady Edgermond; et il y avoit dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastoit avec le son de voix doux et timide de sa fille qui les lisoit; mais cette sévérité même augmenta l'effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant. Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parens, pour le roi, pour la patrie, il y avoit: « Fais-» nous aussi la grâce, ô mon Dieu, que la » jeune fille de cette maison vive et meure » sans que son âme ait été souillée par une » seule pensée, par un seul sentiment qui ne » soit pas conforme à ses devoirs; et que sa » mère, qui doit bientôt retourner près de » toi, puisse obtenir le pardon de ses propres » fautes, au nom des vertus de son unique » enfant. »

Lucile répétoit tous les jours cette prière.

Mais ce soir-là, en présence d'Oswald, elle fut plus touchée que de coutume, et des larmes tombèrent de ses yeux, avant qu'elle en eût fini la lecture, et qu'elle pût, couvrant son visage de ses mains, dérober ses pleurs à tous les regards. Mais Oswald les avoit vus couler; et un attendrissement mêlé de respect remplissoit son cœur : il contemploit cet air de jeunesse qui tenoit de si près à l'enfance, ce regard qui sembloit conserver encore le souvenir récent du ciel. Un visage aussi charmant, au milieu de ces visages qui peignoient tous la vieillesse ou la maladie, sembloit l'image de la pitié divine. Lord Nelvil réfléchissoit à cette vie si austère et si retirée que Lucile avoit menée, à cette beauté sans pareille, privée ainsi de tous les plaisirs comme de tous les hommages du monde, et son âme fut pénétrée de l'émotion la plus pure. La mère de Lucile aussi méritoit le respect et l'obtenoit; c'étoit une personne plus sévère encore pour elle-même que pour les autres. Les bornes de son esprit devoient être attribuées plutôt à l'extrême rigueur de ses principes, qu'à un défaut d'intelligence naturelle; et au milieu de tous les liens qu'elle s'étoit imposés, de toute sa roideur acquise et naturelle, il y avoit une passion pour sa fille d'autant plus profonde,

que l'âpreté de son caractère venoit d'une sensibilité réprimée, et donnoit une nouvelle force à l'unique affection qu'elle n'avoit pas étouffée.

A dix heures du soir, le plus profond silence régnoit dans la maison. Oswald put réfléchir à son aise sur la journée qui venoit de se passer. Il ne s'avouoit point à lui-même que Lucile avoit fait impression sur son cœur. Peut-être cela n'étoit-il pas même encore vrai; mais, bien que Corinne enchantât l'imagination de mille manières, il y avoit pourtant un genre d'idées, un son musical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ne s'accordoit qu'avec Lucile. Les images du bonheur domestique s'unissoient plus facilement à la retraite de Northumberland qu'au char triomphal de Corinne : enfin Oswald ne pouvoit se dissimuler que Lucile étoit la femme que son père auroit choisie pour lui; mais il aimoit Corinne, mais il en étoit aimé : il avoit fait serment de ne jamais former d'autres liens, c'en étoit assez pour persister dans le dessein de déclarer le lendemain à lady Edgermond qu'il vouloit épouser Corinne. Il s'endormit en pensant à l'Italie; et néanmoins, pendant son sommeil, il crut voir Lucile qui passoit légèrement devant lui sous la forme d'un ange :

il se réveilla, et voulut écarter ce songe; mais le même songe revint encore, et la dernière fois qu'il s'offrit à lui, cette figure parut s'envoler; il se réveilla de nouveau, regrettant cette fois de ne pouvoir retenir l'objet qui disparoissoit à ses yeux. Le jour commençoit alors à paroître; Oswald descendit pour se promener.

CHAPITRE IV.

Le soleil venoit de se lever, et lord Nelvil croyoit que personne n'étoit encore éveillé dans la maison. Il se trompoit : Lucile dessinoit déjà sur le balcon. Ses cheveux, qu'elle n'avoit point encore rattachés, étoient soulevés par le vent. Elle ressembloit ainsi au songe de lord Nelvil, et il fut un moment ému en la voyant, comme par une apparition surnaturelle. Mais il eut honte bientôt après d'être troublé à ce point par une circonstance si simple. Il resta quelque temps devant ce balcon. Il salua Lucile; mais il ne put être remarqué, car elle ne détournoit point les yeux de son travail. Il continua sa prome-

nade, et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu'elle dissipât les impressions vagues qu'il ne pouvoit s'expliquer: Lucile lui plaisoit comme le mystère, comme l'inconnu; il auroit désiré que l'éclat du génie de Corinne fît disparoître cette image légère, qui prenoit successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon, et il y trouva Lucile, qui plaçoit le dessin qu'elle venoit de faire dans un petit cadre brun, en face de la table à thé de sa mère. Oswald vit ce dessin; ce n'étoit qu'une rose blanche sur sa tige, mais dessinée avec une grâce parfaite. — Vous savez donc peindre? dit Oswald à Lucile. — Non, mylord, je ne sais absolument qu'imiter les fleurs, et encore les plus faciles de toutes: il n'y a pas de maître ici, et le peu que j'ai appris, je le dois à une sœur qui m'a donné des leçons. — En prononçant ces mots, elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup, et lui dit: — Et cette sœur, qu'est-elle devenue? — Elle ne vit plus, reprit Lucile; mais je la regretterai toujours. — Oswald comprit que Lucile étoit trompée, comme le reste du monde, sur le sort de sa sœur; mais ce mot, *je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri. Lucile alloit se retirer, s'aperce-

vant tout à coup qu'elle étoit seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout à la fois, et lui fit signe de sortir. Ce regard avertit Oswald de ce qu'il n'avoit pas remarqué, c'est que Lucile avoit fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en restant avec lui quelques minutes sans sa mère; et il en fut touché, comme il l'auroit été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre.

Lady Edgermond s'assit, et renvoya ses gens, qui l'avoient soutenue jusqu'à son fauteuil. Elle étoit pâle, et ses lèvres trembloient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa cette agitation; et l'embarras qu'il éprouvoit lui-même s'en accrut : cependant, animé par le désir de rendre service à celle qu'il aimoit, il commença l'entretien. — Madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu en Italie une femme qui vous intéresse particulièrement. — Je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là. — J'imaginois cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avoit des droits sur votre affection. — Si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, étoit une personne

indifférente à ses devoirs comme à sa considération, je ne lui souhaiterois sûrement pas du mal, mais je serois bien aise de n'en jamais entendre parler. — Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, étoit la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talens en tout genre, la dédaigneriez-vous toujours? — Également, reprit lady Edgermond; je ne fais aucun cas des talens qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin, pour amuser le monde; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux, et de bien élever ses enfans. — Quoi! reprit lord Nelvil, ces talens qui viennent de l'âme, et ne peuvent exister sans le caractère le plus élevé, sans le cœur le plus sensible, ces talens qui sont unis à la bonté la plus touchante, au cœur le plus généreux, vous les blâmeriez, parce qu'ils étendent la pensée, parce qu'ils donnent à la vertu même un empire plus vaste, une influence plus générale! — A la vertu? reprit lady Edgermond avec un sourire amer; je ne sais pas bien ce que vous entendez par ce mot ainsi appliqué. La vertu d'une personne qui s'est enfuie de la

maison paternelle, la vertu d'une personne qui s'est établie en Italie, menant la vie la plus indépendante, recevant tous les hommages, pour ne rien dire de plus, donnant un exemple plus pernicieux encore pour les autres que pour elle-même, abdiquant son rang, sa famille, le propre nom de son père.... — Madame, interrompit Oswald, c'est un sacrifice généreux qu'elle a fait à vos désirs, à votre fille; elle a craint de vous nuire en conservant votre nom.... — Elle l'a craint, s'écria lady Edgermond, elle sentoit donc qu'elle le déshonoroit. — C'en est trop, interrompit Oswald avec violence, Corinne Edgermond sera bientôt lady Nelvil; et nous verrons alors, madame, si vous rougirez de reconnoître en elle la fille de votre époux! Vous confondez dans les règles vulgaires une personne douée comme aucune femme ne l'a jamais été; un ange d'esprit et de bonté; un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide; une imagination sublime, une générosité sans bornes, une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec la vie commune, mais qui possède une âme si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles les efface

toutes. Elle honore celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourroit le faire la reine du monde, en se désignant un époux. — Vous pourrez peut-être, mylord, répondit lady Edgermond en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit; mais il n'y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n'entends par moralité que l'exacte observation des règles établies : hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. — Le monde eût été bien aride, madame, répondit Oswald, si l'on n'avoit jamais conçu ni le génie, ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnoîtrez pas pour votre belle-fille miss Edgermond, lorsqu'elle sera lady Nelvil. — Encore moins, reprit lady Edgermond; car je dois à la mémoire de votre père d'empêcher, si je le puis, l'union la plus funeste. — Comment, mon père? dit Oswald, que ce nom troubloit toujours. — Ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu'il refusa la main de miss Edgermond pour vous, lorsqu'elle n'avoit encore fait aucune

faute, lorsqu'il prévoyoit seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisoit, ce qu'elle seroit un jour? — Quoi ! vous savez.... — La lettre de votre père à mylord Edgermond, sur ce sujet, est entre les mains de M. Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond; je la lui ai remise, quand j'ai su vos relations avec Corinne en Italie, afin qu'il vous la fît lire à votre retour; il ne me convenoit pas de m'en charger. —

Oswald se tut quelques instans, puis il reprit : — Ce que je vous demande, madame, c'est ce qui est juste, c'est ce que vous vous devez à vous-même : détruisez les bruits què vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnoissez-la honorablement pour ce qu'elle est, pour la fille de lord Edgermond. — Je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie; et si l'existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui, peut être cause que vous ne l'épousiez point, Dieu et votre père me préservent d'éloigner cet obstacle! — Madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne seroit un lien de plus entre elle et moi. — Eh bien! reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle ne s'étoit jamais livrée, et qui

venoit sans doute du regret qu'elle éprouvoit en perdant pour sa fille un époux qui lui convenoit à tant d'égards, eh bien! continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux; car elle aussi le sera: ce pays lui est odieux; elle ne peut se plier à nos mœurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talens que vous prisez tant, et qui rendent la vie si difficile. Vous la verrez s'ennuyer dans ce pays, désirer de retourner en Italie; elle vous y entraînera: vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j'y consens, mais qui vous oublieroit si vous le vouliez, car il n'y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c'est-à-dire celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfans. — La violence du mouvement qui avoit fait parler lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s'étoit peut-être pas une fois dans toute sa vie laissée aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades, et en finissant de parler elle se trouva mal. Oswald la voyant dans cet état, sonna vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s'empressa de

soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet qui sembloit lui dire : *Est-ce vous qui avez fait mal à ma mère?* Ce regard attendrit profondément lord Nelvil. Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchoit à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspiroit; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avoit peut-être manqué de fierté pour sa fille, et trahi le désir qu'elle avoit eu de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s'éloigner, et dit: — Mylord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l'espèce d'engagement qui pouvoit exister entre nous. Ma fille est si jeune qu'elle n'a pu s'attacher au projet que nous avions formé, votre père et moi; mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée. — Je me bornerai donc, reprit Oswald en s'inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d'une personne que je n'abandonnerai jamais. — Vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une voix étouffée; — et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l'avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l'élégante figure de

Lucile. Il ralentit le pas de son cheval pour la voir encore, et il lui parut que Lucile suivoit la même direction que lui, en se cachant derrière les arbres. Le grand chemin passoit devant un pavillon à l'extrémité du parc. Oswald remarqua que Lucile entroit dans ce pavillon : il passa devant avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir. Il retourna plusieurs fois la tête après avoir passé, et remarqua dans un autre endroit, d'où l'on pouvoit apercevoir tout le grand chemin, une légère agitation dans les feuilles d'un des arbres placés près du pavillon. Il s'arrêta vis-à-vis de cet arbre, mais il n'y aperçut plus le moindre mouvement. Incertain s'il avoit bien deviné, il partit; puis tout à coup il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, comme s'il eût laissé tomber quelque chose sur la route. Alors il vit Lucile sur le bord du chemin, et la salua respectueusement. Lucile baissa son voile avec précipitation, et s'enfonça dans le bois, ne réfléchissant pas que se cacher ainsi, c'étoit avouer le motif qui l'avoit amenée : la pauvre enfant n'avoit rien éprouvé de si vif, ni de si coupable en sa vie, que le sentiment qui l'avoit conduite à désirer de voir passer lord Nelvil; et loin de penser à le saluer tout simplement, elle se croyoit perdue dans son

esprit pour avoir été devinée. Oswald comprit tous ces mouvemens; il se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt, si timidement et si sincèrement exprimé. — Personne, pensoit-il, ne pouvoit être plus vraie que Corinne, mais personne aussi ne connoissoit mieux elle-même et les autres : il faudroit apprendre à Lucile, et l'amour qu'elle éprouveroit et celui qu'elle inspireroit. Mais ce charme d'un jour peut-il suffire à la vie? Et puisque cette aimable ignorance de soi-même ne dure pas, puisqu'il faut enfin pénétrer dans son âme, et savoir ce que l'on sent, la candeur qui survit à cette découverte ne vaut-elle pas mieux encore que la candeur qui la précède? —

Il comparoit ainsi dans ses réflexions Corinne et Lucile : mais cette comparaison n'étoit encore, du moins il le croyoit, qu'un simple amusement de son esprit, et il ne supposoit pas qu'elle pût jamais l'occuper davantage.

CHAPITRE VII.

Après avoir quitté la maison de lady Edgermond, Oswald se rendit en Écosse. Le trouble que lui avoit laissé la présence de Lucile, le sentiment qu'il conservoit pour Corinne, tout fit place à l'émotion qu'il ressentit à l'aspect des lieux où il avoit passé sa vie avec son père : il se reprochoit les distractions auxquelles il s'étoit livré depuis une année; il craignoit de n'être plus digne d'entrer dans la demeure qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Hélas! après la perte de ce qu'on aimoit le plus au monde, comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite! Il suffit de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur; on se prête à cette activité des vivans, qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible, ou comme inutile, ou seulement même comme fatigante. Enfin, si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie, l'existence, telle

qu'elle est, s'empare de nouveau des âmes les plus tendres, et leur rend des intérêts, des désirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine, que cette nécessité de se distraire ; et, bien que la Providence ait voulu que l'homme fût ainsi, pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres, souvent au milieu de ces distractions, on se sent saisi par le remords d'en être capable, et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise : *Vous que j'aimois, m'avez-vous donc oublié ?*

Ces sentimens occupoient Oswald en retournant dans sa demeure; il n'éprouva pas, en y arrivant alors, le même désespoir que la première fois, mais un profond sentiment de tristesse. Il vit que le temps avoit accoutumé tout le monde à la perte de celui qu'il pleuroit : les domestiques ne croyoient plus devoir prononcer devant lui le nom de son père; chacun étoit rentré dans ses occupations habituelles; on avoit serré les rangs, et la génération des enfans croissoit pour remplacer celle des pères. Oswald alla s'enfermer dans la chambre de son père, où il retrouvoit son manteau, sa canne, son fauteuil, tout à la même place : mais qu'étoit devenue la voix qui répondoit à la sienne, et le cœur de père

qui palpitoit en revoyant son fils ! Lord Nelvil resta plongé dans des méditations profondes. — O destinée humaine ! s'écria-t-il, le visage baigné de pleurs, que voulez-vous de nous ! Tant de vie pour périr, tant de pensées pour que tout cesse ! Non, non, il m'entend, mon unique ami ; il est présent ici même, à mes larmes, et nos âmes immortelles s'attendent. O mon père ! ô mon Dieu ! guidez-moi dans la vie. Elles ne connoissent ni les indécisions, ni les repentirs, ces âmes de fer qui semblent posséder en elles-mêmes les immuables qualités de la nature physique ; mais les êtres composés d'imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s'égarer ! Ils cherchent le devoir pour guide ; et le devoir lui-même s'obscurcit à leurs regards, si la Divinité ne le révèle pas au fond du cœur. —

Le soir, Oswald alla se promener dans l'allée favorite de son père ; il suivit son image à travers les arbres. Hélas ! qui n'a pas espéré quelquefois, dans l'ardeur de ses prières, qu'une ombre chérie nous apparoîtroit, qu'un miracle enfin s'obtiendroit à force d'aimer ! Vaine espérance ! avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitudes des incertitudes, vous n'occupez point le vulgaire ! mais plus

la pensée s'ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abîmes de la réflexion. Pendant qu'Oswald s'y livroit tout entier, il entendit une voiture dans l'avenue, et il en descendit un vieillard qui s'avança lentement vers lui : cet aspect d'un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l'émut profondément. Il reconnut M. Dickson, l'ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu'il n'eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

CHAPITRE VIII.

M. Dickson n'égaloit en rien le père d'Oswald: il n'avoit ni son esprit ni son caractère; mais au moment de sa mort il étoit auprès de lui, et, né la même année, on eût dit qu'il restoit encore quelques jours en arrière pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l'escalier; il sentoit quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu'il pût trouver dans M. Dickson. Ce vieillard avoit vu naître Oswald, et ne tarda pas

à lui parler sans contrainte de tout ce qui le concernoit. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne; mais ses foibles argumens auroient eu sur l'esprit d'Oswald bien moins d'ascendant encore que ceux de lady Edgermond, si M. Dickson ne lui avoit pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu'il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle étoit cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d'Oswald en France. Il la lut en tremblant.

Lettre du père d'Oswald à lord Edgermond.

« Me pardonnerez-vous, mon ami, si je vous » propose un changement dans le projet d'u- » nion entre nos deux familles? Mon fils a » dix-huit mois de moins que votre fille aînée, » il vaut mieux lui destiner Lucile, votre se- » conde fille, qui est plus jeune que sa sœur » de douze années. Je pourrois m'en tenir à » ce motif; mais comme je savois l'âge de miss » Edgermond quand je vous l'ai demandée » pour Oswald, je croirois manquer à la con- » fiance de l'amitié, si je ne vous disois pas » quelles sont les raisons qui me font désirer

» que ce mariage n'ait pas lieu. Nous sommes » liés depuis vingt ans, nous pouvons nous » parler avec franchise sur nos enfans, d'au- » tant plus qu'ils sont assez jeunes pour pou- » voir être encore modifiés par nos conseils. » Votre fille est charmante; mais il me semble » voir en elle une de ces belles Grecques qui » enchantoient et subjuguoient le monde. Ne » vous offensez pas de l'idée que cette compa- » raison peut suggérer. Sans doute votre fille » n'a reçu de vous, n'a trouvé dans son cœur » que les principes et les sentimens les plus » purs; mais elle a besoin de plaire, de cap- » tiver, de faire effet. Elle a plus de talens » encore que d'amour-propre; mais des talens » si rares doivent nécessairement exciter le » désir de les développer; et je ne sais pas quel » théâtre peut suffire à cette activité d'esprit, » à cette impétuosité d'imagination, à ce ca- » ractère ardent enfin, qui se fait sentir » dans toutes ses paroles : elle entraîneroit » nécessairement mon fils hors de l'Angle- » terre, car une telle femme ne peut y être » heureuse; et l'Italie seule lui convient.

» Il lui faut cette existence indépendante » qui n'est soumise qu'à la fantaisie. Notre vie » de campagne, nos habitudes domestiques » contrarieroient nécessairement tous ses

» goûts. Un homme né dans notre heureuse » patrie doit être Anglois avant tout : il faut » qu'il remplisse ses devoirs de citoyen, puis- » qu'il a le bonheur de l'être ; et dans les pays » où les institutions politiques donnent aux » hommes des occasions honorables d'agir et » de se montrer, les femmes doivent rester » dans l'ombre. Comment voulez-vous qu'une » personne aussi distinguée que votre fille se » contente d'un tel sort? Croyez-moi, mariez- » la en Italie : sa religion, ses goûts et ses ta- » lens l'y appellent. Si mon fils épousoit miss » Edgermond, il l'aimeroit sûrement beau- » coup, car il est impossible d'être plus sédui- » sante, et il essaieroit alors, pour lui plaire, » d'introduire dans sa maison les coutumes » étrangères. Bientôt il perdroit cet esprit na- » tional, ces préjugés, si vous le voulez, qui » nous unissent entre nous, et font de notre » nation un corps, une association libre, mais » indissoluble, qui ne peut périr qu'avec le » dernier de nous. Mon fils se trouveroit bien- » tôt mal en Angleterre, en voyant que sa » femme n'y seroit pas heureuse. Il a, je le sais, » toute la foiblesse que donne la sensibilité; » il iroit donc s'établir en Italie, et cette » expatriation, si je vivois encore, me feroit » mourir de douleur. Ce n'est pas seulement

» parce qu'elle me priveroit de mon fils, c'est
» parce qu'elle lui raviroit l'honneur de servir
» son pays.

» Quel sort pour un habitant de nos mon-
» tagnes, que de traîner une vie oisive au sein
» des plaisirs de l'Italie! Un Écossois *sigisbé*
» de sa femme, s'il ne l'est pas de celle d'un
» autre! inutile à sa famille, dont il n'est plus
» ni le guide ni l'appui! Tel que je connois
» Oswald, votre fille prendroit un grand empire
» sur lui. Je m'applaudis donc de ce que son
» séjour actuel en France lui a ôté l'occasion
» de voir miss Edgermond; et j'ose vous con-
» jurer, mon ami, si je mourois avant le ma-
» riage de mon fils, de ne pas lui faire con-
» noître votre fille aînée avant que votre fille
» cadette soit en âge de le fixer. Je crois notre
» liaison assez ancienne, assez sacrée pour
» attendre de vous cette marque d'affection.
» Dites à mon fils, s'il le falloit, mes volontés
» à cet égard; je suis sûr qu'il les respectera,
» et plus encore si j'avois cessé de vivre.

» Donnez aussi, je vous prie, tous vos soins
» à l'union d'Oswald avec Lucile. Quoiqu'elle
» soit bien enfant, j'ai démêlé dans ses traits,
» dans l'expression de sa physionomie, dans
» le son de sa voix, la modestie la plus tou-
» chante. Voilà quelle est la femme vraiment

» Angloise qui fera le bonheur de mon fils : si
» je ne vis pas assez pour être témoin de cette
» union, je m'en réjouirai dans le ciel; quand
» nous y serons un jour réunis, mon cher ami,
» notre bénédiction et nos prières protégeront
» encore nos enfans.

» Tout à vous. NELVIL. »

Après cette lecture, Oswald garda le plus profond silence, ce qui laissa le temps à M. Dickson de continuer ses longs discours sans être interrompu. Il admira la sagacité de son ami, qui avoit si bien jugé miss Edgermond, quoiqu'il fût loin, disoit-il, de pouvoir s'imaginer encore la conduite condamnable qu'elle a tenue depuis. Il prononça, au nom du père d'Oswald, qu'un tel mariage seroit une offense mortelle à sa mémoire. Oswald apprit par lui que pendant son fatal séjour en France, un an après que cette lettre avoit été écrite, en 1792, son père n'avoit trouvé de consolations que chez lady Edgermond, où il avoit passé tout un été, et qu'il s'étoit occupé de l'éducation de Lucile, qui lui plaisoit singulièrement. Enfin, sans art, mais aussi sans ménagement, M. Dickson attaqua le cœur d'Oswald par les endroits les plus sensibles.

C'étoit ainsi que tout se réunissoit pour renverser le bonheur de Corinne absente, et qui n'avoit pour se défendre que ses lettres, qui la rappeloient de temps en temps au souvenir d'Oswald. Elle avoit à combattre la nature des choses, l'influence de la patrie, le souvenir d'un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d'une jeune fille, qui sembloit si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

LIVRE XVII.

CORINNE EN ÉCOSSE.

CHAPITRE PREMIER.

Corinne, pendant ce temps s'étoit établie près de Venise, dans une campagne sur le bord de la Brenta; elle vouloit rester dans les lieux où elle avoit vu Oswald pour la dernière fois, et d'ailleurs elle se croyoit là plus près qu'à Rome des lettres d'Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avoit écrit pour lui offrir de venir la voir, et elle s'y étoit refusée. L'amitié qui régnoit entre eux commandoit la confiance; et s'il avoit essayé de la détacher d'Oswald, s'il lui avoit dit ce qui se dit, c'est que l'absence doit refroidir le sentiment, un tel mot prononcé sans réflexion eût été pour Corinne comme un coup de poignard : elle aima donc mieux ne voir personne. Mais ce n'est pas une chose facile que de vivre seule,

quand l'âme est ardente et la situation malheureuse. Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l'esprit; et lorsqu'on est agité par l'inquiétude, une distraction forcée, quelque importune qu'elle pût être, vaudroit mieux que la continuité de la même impression. Si l'on peut deviner comment on arrive à la folie, c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit, et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne étoit d'ailleurs une personne d'une imagination si vive, qu'elle se consumoit elle-même quand ses facultés n'avoient plus d'aliment au dehors.

Quelle vie succédoit à celle qu'elle venoit de mener pendant près d'une année! Oswald étoit auprès d'elle presque tout le jour : il suivoit tous ses mouvemens, il accueilloit avidement chacune de ses paroles : son esprit excitoit celui de Corinne. Ce qu'il y avoit d'analogie, ce qu'il y avoit de différence entre eux, animoit également leur entretien; enfin Corinne voyoit sans cesse ce regard si tendre, si doux, et si constamment occupé d'elle. Quand la moindre inquiétude la troubloit, Oswald prenoit sa main, il la serroit contre son cœur, et le calme, et plus que le calme, une espérance vague et délicieuse renaissoit

dans l'âme de Corinne. Maintenant rien que d'aride au dehors, rien que de sombre au fond du cœur ; elle n'avoit d'autre événement, d'autre variété dans sa vie que les lettres d'Oswald, et l'irrégularité de la poste, pendant l'hiver, excitoit chaque jour en elle le tourment de l'attente ; et souvent cette attente étoit trompée. Elle se promenoit tous les matins sur le bord du canal, dont les eaux sont assoupies sous le poids des larges feuilles appelées les lis des eaux. Elle attendoit la gondole noire qui apportoit les lettres de Venise ; elle étoit parvenue à la distinguer à une très-grande distance, et le cœur lui battoit avec une affreuse violence dès qu'elle l'apercevoit ; le messager descendoit de la gondole, quelquefois il disoit : *Madame, il n'y a point de lettres*, et continuoit ensuite paisiblement le reste de ses affaires, comme si rien n'étoit si simple que de n'avoir point de lettres. Une autre fois il lui disoit : *Oui, Madame, il y en a.* Elle les parcouroit toutes d'une main tremblante, et l'écriture d'Oswald ne s'offroit point à ses regards ; alors le reste du jour étoit affreux ; la nuit se passoit sans sommeil, et le lendemain elle éprouvoit la même anxiété qui absorboit toute sa journée.

Enfin elle accusa lord Nelvil de ce qu'elle

souffroit : il lui sembla qu'il auroit pu lui écrire plus souvent, et elle lui en fit des reproches. Il se justifia, et déjà ses lettres devinrent moins tendres : car, au lieu d'exprimer ses propres inquiétudes, il s'occupoit à dissiper celles de son amie.

Ces nuances n'échappèrent pas à la triste Corinne, qui étudioit le jour et la nuit une phrase, un mot des lettres d'Oswald, et cherchoit à découvrir, en les relisant sans cesse, une réponse à ses craintes, une interprétation nouvelle qui pût lui donner quelques jours de calme.

Cet état ébranloit ses nerfs, affoiblissoit la force de son esprit. Elle devenoit superstitieuse, et s'occupoit des présages continuels qu'on peut tirer de chaque événement, quand on est toujours poursuivi par la même crainte. Un jour par semaine elle alloit à Venise, pour avoir ce jour-là ses lettres quelques heures plus tôt. Elle varioit ainsi le tourment de les attendre. Au bout de quelques semaines, elle avoit pris une sorte d'horreur pour tous les objets qu'elle voyoit en allant et en revenant : ils étoient tous comme les spectres de ses pensées, et les retraçoient à ses yeux sous d'horribles traits.

Une fois, en entrant à l'église de Saint-Marc,

elle se rappela qu'en arrivant à Venise l'idée lui étoit venue que peut-être, avant de partir, lord Nelvil la conduiroit dans ces lieux, et l'y prendroit pour son épouse, à la face du ciel : alors elle se livra tout entière à cette illusion. Elle le vit entrer sous ces portiques, s'approcher de l'autel, et promettre à Dieu d'aimer toujours Corinne. Elle pensa qu'elle se mettoit à genoux devant Oswald, et recevoit ainsi la couronne nuptiale. L'orgue qui se faisoit entendre dans l'église, les flambeaux qui l'éclairoient, animoient sa vision; et, pour un moment, elle ne sentit plus le vide cruel de l'absence, mais cet attendrissement qui remplit l'âme, et fait entendre au fond du cœur la voix de ce qu'on aime. Tout à coup un murmure sombre fixa l'attention de Corinne; et comme elle se retournoit, elle aperçut un cercueil qu'on apportoit dans l'église. A cet aspect elle chancela, ses yeux se troublèrent, et, depuis cet instant, elle fut convaincue par l'imagination que son sentiment pour Oswald seroit la cause de sa mort.

CHAPITRE II.

QUAND Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut long-temps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'étoit une alternative si cruelle, qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper; enfin, il fit encore ce qu'il avoit fait tant de fois, il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il iroit en Italie, pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourmens et du parti qu'il devoit prendre. Il croyoit que son devoir l'obligeoit à ne pas épouser Corinne; il étoit libre de ne jamais s'unir à Lucile: mais de quelle manière pouvoit-il passer sa vie avec son amie? Falloit-il lui sacrifier son pays, ou l'entraîner en Angleterre, sans égards pour sa réputation ni pour son sort? Dans cette perplexité douloureuse, il seroit parti pour Venise, si, de mois en mois, on n'avoit pas répandu le bruit que son régiment alloit être embarqué; il seroit parti pour apprendre à Corinne ce qu'il ne pouvoit encore se résoudre à lui écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut nécessairement altéré. Il ne vouloit pas écrire ce qui se passoit dans son âme ; mais il ne pouvoit plus s'exprimer avec le même abandon. Il avoit résolu de cacher à Corinne les obstacles qu'il rencontroit dans le projet de la faire reconnoître, parce qu'il espéroit y réussir encore avec le temps, et ne vouloit pas l'aigrir inutilement contre sa belle-mère. Divers genres de réticences rendoient ses lettres plus courtes : il les remplissoit de sujets étrangers, il ne disoit rien sur ses projets futurs ; enfin, une autre que Corinne eût été certaine de ce qui se passoit dans le cœur d'Oswald ; mais un sentiment passionné rend à la fois plus pénétrante et plus crédule. Il semble que, dans cet état, on ne puisse rien voir que d'une manière surnaturelle. On découvre ce qui est caché, et l'on se fait illusion sur ce qui est clair : car l'on est révolté de l'idée que l'on souffre à ce point, sans que rien d'extraordinaire en soit la cause, et qu'un tel désespoir est produit par des circonstances très-simples.

Oswald étoit très-malheureux, et de sa situation personnelle et de la peine qu'il devoit causer à celle qu'il aimoit ; et ses lettres exprimoient de l'irritation, sans en dire la cause. Il reprochoit à Corinne, par une bizarrerie sin-

gulière, la douleur qu'il éprouvoit, comme si elle n'eût pas été mille fois plus à plaindre que lui; enfin, il bouleversoit entièrement l'âme de son amie. Elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même : son esprit se troubloit, ses nuits étoient remplies par les images les plus funestes; le jour elles ne se dissipoient pas, et l'infortunée Corinne ne pouvoit croire que cet Oswald, qui écrivoit des lettres si dures, si agitées, si amères, fût celui qu'elle avoit connu si généreux et si tendre : elle ressentoit un désir irrésistible de le revoir encore et de lui parler. — Que je l'entende, s'écria-t-elle, qu'il me dise que c'est lui qui peut déchirer ainsi sans pitié celle dont la moindre peine affligeoit jadis si vivement son cœur; qu'il me le dise, et je me soumettrai à la destinée. Mais une puissance infernale inspire sans doute un tel langage. Ce n'est pas Oswald; non, ce n'est pas Oswald qui m'écrit. On m'a calomniée près de lui; enfin, il y a quelque perfidie, quand il y a tant de malheur. —

Un jour, Corinne prit la résolution d'aller en Écosse, si toutefois l'on peut appeler une résolution la douleur impétueuse qui force à changer de situation à tout prix; elle n'osoit écrire à personne qu'elle partoit; elle n'avoit pu se déterminer à le dire même à Thérésine,

et elle se flattoit toujours d'obtenir de sa propre raison de rester. Seulement elle soulageoit son imagination par le projet d'un voyage, par une pensée différente de celle de la veille, par un peu d'avenir mis à la place des regrets. Elle étoit incapable d'aucune occupation. La lecture lui étoit devenue impossible, la musique ne lui causoit qu'un tressaillement douloureux, et le spectacle de la nature, qui porte à la rêverie, redoubloit encore sa peine. Cette personne si vive passoit les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur; les tourmens de son âme ne se trahissoient plus que par sa mortelle pâleur. Elle regardoit sa montre à chaque instant, espérant qu'une heure étoit passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle désiroit que l'heure changeât de nom, puisqu'elle n'amenoit rien de nouveau qu'une nuit sans sommeil, suivie d'un jour plus douloureux encore.

Un soir qu'elle se croyoit prête à partir, une femme fit demander à la voir : elle la reçut, parce qu'on lui dit que cette femme paroissoit le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défiguré par une affreuse maladie, vêtue de noir, et couverte d'un voile,

pour dérober, s'il étoit possible, sa vue à ceux dont elle approchoit. Cette femme ainsi maltraitée par la nature, se chargeoit de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement, et avec une sécurité touchante, des secours pour les pauvres; Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme, qui s'étoit résignée à son sort, regardoit avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui sembloit cependant accablée par le malheur. — Mon Dieu! madame, lui dit-elle, je voudrois bien que vous fussiez aussi calme que moi. — Quel mot adressé par une femme dans cet état, à la plus brillante personne d'Italie, qui succomboit au désespoir!

Ah! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes! Qu'elles sont heureuses, celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitans de la terre ne sont pas dignes! Mais le temps n'en étoit pas encore venu pour Corinne; il lui falloit encore des illusions, elle vouloit encore du bonheur; elle prioit mais elle n'étoit pas encore résignée. Ses rares talens, la gloire qu'elle avoit acquise, lui donnoient encore trop d'intérêt pour elle-même.

Ce n'est qu'en se détachant de tout dans ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime; tous les autres sacrifices précèdent celui-là, et la vie peut être depuis long-temps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint.

Enfin, au milieu des doutes et des combats qui renversoient et renouveloient sans cesse le plan de Corinne, elle reçut une lettre d'Oswald, qui lui annonçoit que son régiment devoit s'embarquer dans six semaines, et qu'il ne pouvoit profiter de ce temps pour aller à Venise, parce qu'un colonel qui s'éloigneroit dans un pareil moment se perdroit de réputation. Il ne restoit à Corinne que le temps d'arriver en Angleterre avant que lord Nelvil s'éloignât d'Europe, et peut-être pour toujours. Cette crainte acheva de décider son départ. Il faut plaindre Corinne, car elle n'ignoroit pas tout ce qu'il y avoit d'inconsidéré dans sa démarche : elle se jugeoit plus sévèrement que personne; mais quelle femme auroit le droit de jeter *la première pierre* à l'infortunée qui ne justifie point sa faute, qui n'en espère aucune jouissance, mais fuit d'un malheur à l'autre, comme si des fantômes effrayans la poursuivoient de toutes parts?

Voici les dernières lignes de sa lettre au

prince Castel-Forte: « Adieu, mon fidèle pro-
» tecteur; adieu, mes amis de Rome; adieu,
» vous tous avec qui j'ai passé des jours si
» doux et si faciles. C'en est fait, la destinée
» m'a frappée; je sens en moi sa blessure
» mortelle : je me débats encore ; mais je suc-
» comberai. Il faut que je le revoie; croyez-
» moi, je ne suis pas responsable de moi-
» même; il y a dans mon sein des orages que
» ma volonté ne peut gouverner. Cependant
» j'approche du terme où tout finira pour moi;
» ce qui se passe à présent est le dernier acte
» de mon histoire; après, viendra la pénitence
» et la mort. Bizarre confusion du cœur hu-
» main! Dans ce moment même où je me con-
» duis comme une personne si passionnée,
» j'aperçois cependant les ombres du déclin
» dans l'éloignement, et je crois entendre une
» voix divine qui me dit: — *Infortunée, encore*
» *ces jours d'agitation et d'amour, et je t'attends*
» *dans le repos éternel.* — O mon Dieu! accor-
» dez-moi la présence d'Oswald encore une
» fois, une dernière fois. Le souvenir de ses
» traits s'est comme obscurci par mon dés-
» espoir. Mais n'avoit-il pas quelque chose de
» divin dans le regard? Ne sembloit-il pas,
» quand il entroit, qu'un air brillant et pur
» annonçoit son approche? Mon ami, vous

» l'avez vu se placer près de moi, m'entourer
» de ses soins, me protéger par le respect qu'il
» inspiroit pour son choix. Ah ! comment exi-
» ster sans lui ? Pardonnez mon ingratitude;
» dois-je reconnoître ainsi la constante et
» noble affection que vous m'avez toujours
» témoignée? Mais je ne suis plus digne de
» rien, et je passerois pour insensée, si je
» n'avois pas le triste don d'observer moi-
» même ma folie. Adieu donc, adieu. »

CHAPITRE III.

Combien elle est malheureuse, la femme délicate et sensible qui commet une grande imprudence, qui la commet pour un objet dont elle se croit moins aimée, et n'ayant qu'elle-même pour soutien de ce qu'elle fait! Si elle hasardoit sa réputation et son repos pour rendre un grand service à celui qu'elle aime, elle ne seroit point à plaindre. Il est si doux de se dévouer! il y a dans l'âme tant de délices, quand on brave tous les périls pour sauver une vie qui nous est chère, pour soulager la douleur qui déchire un cœur ami du nôtre!

mais traverser ainsi seule des pays inconnus, arriver sans être attendue, rougir d'abord, devant ce qu'on aime, de la preuve même d'amour qu'on lui donne; risquer tout parce qu'on le veut, et non parce qu'un autre vous le demande : quel pénible sentiment! quelle humiliation digne pourtant de pitié! car tout ce qui vient d'aimer en mérite. Que seroit-ce si l'on compromettoit ainsi l'existence des autres, si l'on manquoit à des devoirs envers des liens sacrés? Mais Corinne étoit libre; elle ne sacrifioit que sa gloire et son repos. Il n'y avoit point de raison, point de prudence dans sa conduite, mais rien qui pût offenser une autre destinée que la sienne, et son funeste amour ne perdoit qu'elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne sut par les papiers publics que le départ du régiment de lord Nelvil étoit encore retardé. Elle ne vit à Londres que la société du banquier auquel elle étoit recommandée sous un nom supposé. Il s'intéressa d'abord à elle, et s'empressa, ainsi que sa femme et sa fille, à lui rendre tous les services imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant, et, pendant quinze jours, ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil étoit en

Écosse, mais qu'il devoit revenir dans peu de jours à Londres, où son régiment se trouvoit alors. Elle ne savoit comment se résoudre à lui annoncer qu'elle étoit en Angleterre. Elle ne lui avoit point écrit son départ; et son embarras étoit tel à cet égard, que depuis un mois Oswald n'avoit point reçu de ses lettres. Il commençoit à s'en inquiéter vivement: il l'accusoit de légèreté, comme s'il avoit eu le droit de s'en plaindre. En arrivant à Londres, il alla d'abord chez son banquier, où il espéroit trouver des lettres d'Italie; on lui dit qu'il n'y en avoit point. Il sortit; et, comme il réfléchissoit avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avoit vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur. — Oh! je le crois bien, reprit M. Edgermond, ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger; elles seroient trop aimables si elles avoient de la constance unie à tant d'imagination. Il faut bien qu'il reste quelque avantage à nos femmes. — Il lui serra la main en parlant ainsi; et prit congé de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habituel; mais il avoit en peu de mots pénétré de

tristesse le cœur d'Oswald. — J'ai tort, se disoit-il à lui-même, j'ai tort de vouloir qu'elle me regrette, puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si vite ce qu'on a aimé, c'est flétrir le passé au moins autant que l'avenir. —

Au moment où lord Nelvil avoit su la volonté de son père, il s'étoit résolu à ne point épouser Corinne; mais il avoit aussi formé le dessein de ne pas revoir Lucile. Il étoit mécontent de l'impression trop vive qu'elle avoit faite sur lui, et se disoit qu'étant condamné à faire tant de mal à son amie, il falloit au moins lui garder cette fidélité de cœur qu'aucun devoir ne lui ordonnoit de sacrifier. Il se contenta d'écrire à lady Edgermond pour lui renouveler ses sollicitations, relativement à l'existence de Corinne, mais elle refusa constamment de lui répondre à cet égard, et lord Nelvil comprit, par ses entretiens avec M. Dickson, l'ami de lady Edgermond, que le seul moyen d'obtenir d'elle ce qu'il désiroit, seroit d'épouser sa fille; car elle pensoit que Corinne pouvoit nuire au mariage de sa sœur, si elle reprenoit son vrai nom, et si sa famille la reconnoissoit. Corinne ne se doutoit point encore de l'intérêt que Lucile avoit inspiré à lord Nelvil; la destinée lui avoit jusqu'alors

épargné cette douleur. Jamais cependant elle n'avoit été plus digne de lui, que dans le moment même où le sort l'en séparoit. Elle avoit pris pendant sa maladie, au milieu des négocians simples et honnêtes chez qui elle étoit, un véritable goût pour les mœurs et les habitudes angloises. Le petit nombre de personnes qu'elle voyoit dans la famille qui l'avoit reçue, n'étoient distinguées d'aucune manière, mais possédoient une force de raison et une justesse d'esprit remarquables. On lui témoignoit une affection moins expansive que celle à laquelle elle étoit accoutumée, mais qui se faisoit connoître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province, lui avoient fait un cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avoit renoncé, et elle s'y attachoit dans une circonstance où, pour son bonheur du moins, il n'étoit peut-être plus à désirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

CHAPITRE IV.

Un soir, la famille qui combloit Corinne de marques d'amitié et d'intérêt, la pressa vivement de venir voir jouer madame Siddons dans *Isabelle ou le fatal Mariage*, l'une des pièces du théâtre anglois où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa long-temps; mais enfin, se rappelant que lord Nelvil avoit souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de madame Siddons, elle eut la curiosité de l'entendre, et se rendit voilée dans une petite loge d'où elle pouvoit tout voir sans être vue. Elle ne savoit pas que lord Nelvil étoit arrivé la veille à Londres; mais elle craignoit d'être aperçue par un Anglois qui l'auroit connue en Italie. La noble figure et la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne, que pendant les premiers actes, ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre. La déclamation angloise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'âme, quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a

moins d'art, moins de convenu qu'en France; l'impression qu'elle produit est plus immédiate, le désespoir véritable s'exprimeroit ainsi; et la nature des pièces et le genre de la versification plaçant l'art dramatique à moins de distance de la vie réelle, l'effet qu'il produit est plus déchirant. Il faut d'autant plus de génie pour être un grand acteur en France, qu'il y a fort peu de liberté pour la manière individuelle, tant les règles générales prennent d'espace (9). Mais en Angleterre on peut tout risquer, si la nature l'inspire. Ces longs gémissemens, qui paroissent ridicules quand on les raconte, font tressaillir quand on les entend. L'actrice la plus noble dans ses manières, madame Siddons, ne perd rien de sa dignité quand elle se prosterne contre terre. Il n'y a rien qui ne puisse être admirable, quand une émotion intime y entraîne, une émotion qui part du centre de l'âme, et domine celui qui la ressent plus encore que celui qui en est témoin. Il y a chez les diverses nations une façon différente de jouer la tragédie; mais l'expression de la douleur s'entend d'un bout du monde à l'autre; et depuis le sauvage jusqu'au roi, il y a quelque chose de semblable dans tous les hommes, alors qu'ils sont vraiment malheureux.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, Corinne remarqua que tous les regards se tournoient vers une loge, et dans cette loge elle vit lady Edgermond et sa fille; car elle ne douta pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis sept ans elle fût singulièrement embellie. La mort d'un parent très-riche de lord Edgermond avoit obligé lady Edgermond à venir à Londres pour y régler les affaires de la succession. Lucile s'étoit plus parée qu'à l'ordinaire pour venir au spectacle; et depuis long-temps, même en Angleterre, où les femmes sont si belles, il n'avoit paru une personne aussi remarquable. Corinne fut douloureusement surprise en la voyant: il lui parut impossible qu'Oswald pût résister à la séduction d'une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, et se trouva tellement inférieure, elle s'exagéra tellement, s'il étoit possible de se l'exagérer, le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ces cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu'elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l'esprit, par les dons acquis enfin, ou du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

Tout à coup elle aperçut, dans la loge op-

posée, lord Nelvil, dont les regards étoient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne! elle revoyoit pour la première fois ces traits qui l'avoient tant occupée; ce visage qu'elle cherchoit dans son souvenir à chaque instant, bien qu'il n'en fût jamais effacé, elle le revoyoit, et c'étoit lorsque Lucile occupoit seule Oswald. Sans doute il ne pouvoit soupçonner la présence de Corinne; mais si ses yeux s'étoient dirigés par hasard sur elle, l'infortunée en auroit tiré quelques présages de bonheur. Enfin madame Siddons reparut, et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors respira plus à l'aise, et se flatta qu'un simple mouvement de curiosité avoit attiré l'attention d'Oswald sur Lucile. La pièce devenoit à tous les momens plus touchante, et Lucile étoit baignée de pleurs qu'elle cherchoit à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors Oswald la regarda de nouveau avec plus d'intérêt encore que la première fois. Enfin il arriva, ce moment terrible où Isabelle, s'étant échappée des mains des femmes qui veulent l'empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l'inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l'effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique

puisse produire; il émeut bien plus que les larmes : cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu'elle est terrible la souffrance du cœur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l'aspect de son propre sang, le contentement féroce d'un sauvage ennemi qui se seroit vengé!

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère s'en alarma, car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté : Oswald se leva comme s'il vouloit aller vers elle; mais bientôt après il se rassit. Corinne eut quelque joie de ce second mouvement; mais elle se dit en soupirant, — Lucile, ma sœur, qui m'étoit si chère autrefois, est jeune et sensible; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourroit jouir sans obstacle, sans que celui qu'elle aimeroit lui fît aucun sacrifice? — La pièce finie, Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s'en aller, de peur d'être reconnue, et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d'où elle pouvoit apercevoir ce qui se passoit dans le corridor. Au moment où Lucile sortit, la foule se rassembla pour la voir, et l'on entendoit de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troubloit de plus en plus. Lady Edgermond, infirme et malade, avoit de la peine à fendre

la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu'on leur témoignoit; mais elles ne connoissoient personne, et nul homme par conséquent n'osoit les aborder. Lord Nelvil, voyant leur embarras, se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à lady Edgermond et l'autre à Lucile, qui le prit timidement, en baissant la tête et rougissant à l'excès: ils passèrent ainsi devant Corinne. Oswald n'imaginoit pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle; car il avoit une légère nuance d'orgueil en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivoient ses pas.

CHAPITRE V.

Corinne revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendroit, comment elle feroit connoître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui diroit pour la motiver; car à chaque instant elle perdoit de sa confiance dans le sentiment de son ami, et il lui sembloit quelquefois que c'étoit un étranger qu'elle alloit revoir, un étranger qu'elle aimoit avec passion, mais qui ne la reconnoîtroit plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir, et elle apprit qu'il étoit chez lady Edgermond : le jour suivant, la même réponse lui fut rapportée; mais on lui dit aussi que lady Edgermond étoit malade, et qu'elle repartiroit pour sa terre dès qu'elle seroit guérie. Corinne attendoit ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle étoit en Angleterre; mais tous les soirs elle sortoit, passoit devant la maison de lady Edgermond, et voyoit à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressoit; et, retournant chez elle, elle recommençoit le lendemain la même course

pour éprouver la même douleur. Corinne avoit tort cependant, quand elle se persuadoit qu'Oswald alloit chez lady Edgermond dans l'intention d'épouser sa fille.

Le jour du spectacle, lady Edgermond lui avoit dit, pendant qu'il la conduisoit à sa voiture, que la succession du parent de lord Edgermond, qui étoit mort dans l'Inde, concernoit Corinne autant que sa fille, et qu'elle le prioit en conséquence de passer chez elle pour se charger de faire savoir en Italie les divers arrangemens qu'elle vouloit prendre à cet égard. Oswald promit d'y aller, et il lui sembla que, dans cet instant, la main de Lucile qu'il tenoit avoit tremblé. Le silence de Corinne pouvoit lui faire croire qu'il n'étoit plus aimé, et l'émotion de cette jeune fille devoit lui donner l'idée qu'il l'intéressoit au fond du cœur. Cependant il n'avoit pas l'idée de manquer à la promesse qu'il avoit donnée à Corinne, et l'anneau qu'elle possédoit étoit un gage assuré que jamais il n'en épouseroit une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond le lendemain pour soigner les intérêts de Corinne ; mais lady Edgermond étoit si malade, et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres, sans aucun parent (M. Edgermond n'y étant

pas), sans savoir seulement à quel médecin il falloit s'adresser, qu'Oswald crut de son devoir envers l'amie de son père, de consacrer tout son temps à la soigner.

Lady Edgermond, naturellement âpre et fière, sembloit ne s'adoucir que pour Oswald: elle le laissoit venir tous les jours chez elle, sans qu'il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l'intention d'épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisoient l'un des plus brillans partis de l'Angleterre; et depuis qu'elle avoit paru au spectacle, et qu'on la savoit à Londres, sa porte étoit assiégée par les visites des plus grands seigneurs du pays. Lady Edgermond refusoit constamment de recevoir personne : elle ne sortoit jamais et ne recevoit que lord Nelvil. Comment n'auroit-il pas été flatté d'une conduite si délicate? Cette générosité silencieuse, qui s'en remettoit à lui sans rien demander, sans se plaindre de rien, le touchoit vivement, et cependant chaque fois qu'il alloit dans la maison de lady Edgermond, il craignoit que sa présence ne fût interprétée comme un engagement. Il eût cessé d'y aller, dès que les intérêts de Corinne ne l'y auroient plus attiré, si lady Edgermond avoit recouvré sa santé. Mais au moment où on la croyoit mieux, elle re-

tomba malade de nouveau, plus dangereusement que la première fois; et si elle étoit morte dans ce moment, Lucile n'auroit eu à Londres d'autre appui qu'Oswald, puisque sa mère ne formoit de relations avec personne.

Lucile ne s'étoit pas permis un seul mot qui dût faire croire à lord Nelvil qu'elle le préférât; mais il pouvoit le supposer quelquefois, par une altération légère et subite dans la couleur de son teint, par des yeux trop promptement baissés, par une respiration plus rapide; enfin, il étudioit le cœur de cette jeune fille avec un intérêt curieux et tendre, et sa complète réserve lui laissoit toujours du doute et de l'incertitude sur la nature de ses sentimens. Le plus haut point de la passion, et l'éloquence qu'elle inspire, ne suffisent pas encore à l'imagination; on désire toujours quelque chose de plus, et ne pouvant l'obtenir, on se refroidit et l'on se lasse, tandis que la foible lueur qu'on aperçoit à travers les nuages tient long-temps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l'avenir de nouveaux sentimens et des découvertes nouvelles. Cette attente cependant n'est point satisfaite; et, quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l'inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l'on en revient à regretter

l'abandon et le mouvement d'un caractère animé. Hélas! de quelle manière prolonger cet enchantement du cœur, ces délices de l'âme, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur dissipent également à la longue, tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée! Elles traversent notre cœur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir.

Lady Edgermond se trouvant mieux, fixa son départ à deux jours de là, pour aller en Écosse, où elle vouloit visiter la terre de lord Edgermond, qui étoit voisine de celle de lord Nelvil. Elle s'attendoit qu'il lui proposeroit de l'y accompagner, puisqu'il avoit annoncé le projet de retourner en Écosse avant le départ de son régiment; mais il n'en dit rien. Lucile le regarda, dans ce moment, et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s'approcha de la fenêtre. Peu de momens après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étoient mouillés de pleurs : il en fut ému, soupira, et l'oubli dont il accusoit son amie revenant de nouveau à sa mémoire, il se demanda si cette jeune fille n'étoit pas plus capable que Corinne d'un sentiment fidèle.

Oswald cherchoit à réparer la peine qu'il

venoit de causer à Lucile; on a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant! Le chagrin n'est pas fait pour ces physionomies où la réflexion même n'a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devoit être passé en revue le lendemain matin à Hydepark; il demanda donc à lady Edgermond si elle vouloit y aller en calèche avec sa fille, et si elle lui permettroit, après la revue, de faire une promenade à cheval avec Lucile, à côté de sa voiture. Lucile avoit dit une fois qu'elle avoit grande envie de monter à cheval. Elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise, mais où l'on pouvoit remarquer cependant le désir d'obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instans; puis tendant à lord Nelvil sa foible main, qui dépérissoit chaque jour davantage, elle lui dit: — Si vous le demandez, mylord, j'y consens. — Ces mots firent tant d'impression sur Oswald, qu'il alloit renoncer lui-même à ce qu'il avoit proposé: mais tout à coup Lucile, avec une vivacité qu'elle n'avoit pas encore montrée, prit la main de sa mère, et la baisa pour la remercier. Lord Nelvil alors n'eut pas le courage de priver d'un amusement cette innocente créature, qui menoit une vie si solitaire et si triste.

CHAPITRE VI.

Corinne, depuis quinze jours, ressentoit l'anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitoit si elle écriroit à lord Nelvil pour lui apprendre où elle étoit, et chaque soir se passoit dans l'inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu'elle souffroit le soir la rendoit plus timide pour le lendemain. Elle rougissoit d'apprendre à celui qui ne l'aimoit peut-être plus, la démarche inconsidérée qu'elle avoit faite pour lui. — Peut-être, se disoit-elle souvent, tous les souvenirs d'Italie sont-ils effacés de sa mémoire ? peut-être n'a-t-il plus besoin de trouver dans les femmes un esprit supérieur, un cœur passionné ? Ce qui lui plaît à présent, c'est l'admirable beauté de seize ans, l'expression angélique de cet âge, l'âme timide et neuve, qui consacre à l'objet de son choix les premiers sentimens qu'elle ait jamais éprouvés. —

L'imagination de Corinne étoit tellement frappée des avantages de sa sœur, qu'elle avoit presque honte de lutter avec de tels charmes,

Il lui sembloit que le talent même étoit une ruse, l'esprit une tyrannie, la passion une violence, à côté de cette innocence désarmée ; et bien que Corinne n'eût pas encore vingt-huit ans, elle pressentoit déjà cette époque de la vie où les femmes se défient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire. Enfin, la jalousie et une timidité fière se combattoient dans son âme ; elle renvoyoit de jour en jour le moment tant craint, et tant désiré, où elle devoit revoir Oswald. Elle apprit que son régiment seroit passé en revue le lendemain à Hydepark, et elle résolut d'y aller. Elle pensa qu'il étoit possible que Lucile s'y trouvât, et elle s'en fioit à ses propres yeux pour juger des sentimens d'Oswald. D'abord elle avoit l'idée de se parer avec soin, et de se montrer ensuite subitement à lui ; mais en commençant sa toilette, ses cheveux noirs, son teint un peu bruni par le soleil d'Italie, ses traits prononcés, mais dont elle ne pouvoit pas juger l'expression en se regardant, lui inspirèrent du découragement sur ses charmes. Elle voyoit toujours dans son miroir le visage aérien de sa sœur ; et, rejetant loin d'elle toutes les parures qu'elle avoit essayées, elle se revêtit d'une robe noire à la vénitienne, couvrit son visage et sa taille avec la mante qu'on

porte dans ce pays, et se jeta ainsi dans le fond d'une voiture.

A peine fut-elle dans Hydepark, qu'elle vit paroître Oswald à la tête de son régiment. Il avoit dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde; il conduisoit son cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendoit avoit quelque chose de fier et de doux tout à la fois, qui conseilloit noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus, des femmes belles et modestes, portoient sur leur visage, les uns l'empreinte des vertus mâles, les autres des vertus timides. Les soldats du régiment d'Oswald sembloient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fameux air, *Dieu, sauve le roi*, qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre. Et Corinne s'écria: — O respectable pays! qui deviez être ma patrie, pourquoi vous ai-je quitté? Qu'importoit plus ou moins de gloire personnelle, au milieu de tant de vertus; et quelle gloire valoit celle, ô Nelvil! d'être ta digne épouse? —

Les instrumens militaires qui se firent entendre retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald alloit courir. Elle le regarda longtemps sans qu'il pût l'apercevoir, et se disoit,

les yeux pleins de larmes : — Qu'il vive, quand ce ne seroit pas pour moi ! O mon Dieu ! c'est lui qu'il faut conserver. — Dans ce moment la voiture de lady Edgermond arriva ; lord Nelvil la salua respectueusement, en baissant devant elle la pointe de son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyoient Lucile l'admiroient ; Oswald la considéroit avec des regards qui perçoient le cœur de Corinne. L'infortunée les connoissoit ces regards ; ils avoient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avoit prêtés à Lucile parcouroient avec la plus brillante vitesse les allées de Hydepark, tandis que la voiture de Corinne s'avançoit lentement, presque comme un convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux. — Ah ! ce n'étoit pas ainsi, pensoit Corinne, non, ce n'étoit pas ainsi que je me rendois au Capitole, la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu. Je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. O mon Dieu ! pardonnez-lui quand je ne serai plus. — Oswald passoit à cheval, à côté de la voiture où étoit Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppoit le frappa singulière-

ment. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir quelle étoit la femme qui s'y tenoit cachée. Le cœur de Corinne battoit pendant ce temps avec une extrême violence, et tout ce quelle redoutoit, c'étoit de s'évanouir, et d'être ainsi découverte; mais elle résista cependant à son émotion, et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avoit d'abord occupé. Quand la revue fut finie, Corinne, pour ne pas attirer davantage l'attention d'Oswald, descendit de voiture pendant qu'il ne pouvoit la voir, et se plaça derrière les arbres et la foule, de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond, et, lui montrant un cheval très-doux que ses gens avoient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval, à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil étoit descendu de cheval; il parloit chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps, que Corinne n'y voyoit que trop un attachement pour la mère, animé par l'attrait qu'inspiroit la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avoit un

habit de cheval qui dessinoit à ravir l'élégance de sa taille ; sur sa tête un chapeau noir, orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds, légers comme l'air, tomboient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main de manière que Lucile pût y poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendoit que ce seroit un de ses gens qui lui rendroit ce service ; elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s'élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvemens donnoient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop. Oswald la suivit, et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta, examina la bride et le mords avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportoit ; il devint pâle comme la mort ; et, poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle. Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissoit à son tour de renverser Oswald ; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il

soutint Lucile, qui, en sautant, s'appuya légèrement sur lui.

Que falloit-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile? Ne voyoit-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avoit autrefois prodigués? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyoit-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avoit dans le temps de son amour pour elle? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt; elle étoit prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald; et l'espoir de mourir à l'instant même l'encourageoit dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentimens l'attention de la multitude. Bientôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversoit une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avoit frappé, et l'impression qu'elle produisit sur lui cette fois fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentoit au remords d'avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son

cœur à l'image de Corinne; et, rentré chez lui, il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Écosse, puisque son régiment ne s'embarquoit pas encore de quelque temps.

CHAPITRE VII.

Corinne retourna chez elle dans un état de douleur qui troubloit sa raison, et, dès ce moment, ses forces furent pour jamais affoiblies. Elle résolut d'écrire à lord Nelvil pour lui apprendre, et son arrivée en Angleterre, et tout ce qu'elle avoit souffert depuis qu'elle y étoit. Elle commença cette lettre d'abord remplie des plus amers reproches, et puis elle la déchira. — Que signifient les reproches en amour? s'écria-t-elle; ce sentiment seroit-il le plus intime, le plus pur, le plus généreux des sentimens, s'il n'étoit pas en tout involontaire? Que ferai-je donc avec mes plaintes? Une autre voix, un autre regard ont le secret de son âme; tout n'est-il donc pas dit? — Elle recommença sa lettre, et cette fois elle voulut peindre à lord Nelvil la monotonie qu'il pourroit trouver dans son union

avec Lucile. Elle essayoit de lui prouver que, sans une parfaite harmonie de l'âme et de l'esprit, aucun bonheur de sentiment n'étoit durable; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première. — S'il ne sait pas ce que je vaux, disoit-elle, est-ce moi qui le lui apprendrai? Et d'ailleurs dois-je parler ainsi de ma sœur? Est-il vrai qu'elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader? Et quand elle le seroit, est-ce à moi qui, comme une mère, l'ai pressée dans son enfance contre mon cœur, est-ce à moi qu'il appartiendroit de le dire? Ah! non, il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe, cette vie pendant laquelle on a tant de désirs; et, long-temps même avant la mort, quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l'existence. —

Elle reprit encore une fois la plume, et ne parla que de son malheur; mais, en l'exprimant, elle éprouvoit une telle pitié d'elle-même, qu'elle couvroit son papier de ses larmes! — Non, dit-elle encore, il ne faut pas envoyer cette lettre; s'il y résiste, je le haïrai; s'il y cède, je ne saurai pas s'il n'a pas fait un sacrifice, s'il ne conserve pas le souvenir d'une autre. Il vaut mieux le voir, lui parler, lui

remettre cet anneau, gage de ses promesses; et elle se hâta de l'envelopper dans une lettre où elle n'écrivit que ces mots : *Vous êtes libre.* Et, mettant la lettre dans son sein, elle attendit que le soir approchât, pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu'en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l'auroient regardée, et cependant elle vouloit devancer le moment où lord Nelvil avoit coutume d'aller chez lady Edgermond. A six heures donc elle partit, mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de ce qu'on aime quand une fois la confiance est perdue! Ah! l'objet d'une affection passionnée est à nos yeux, ou le protecteur le plus sûr, ou le maître le plus redoutable.

Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil, et demanda d'une voix tremblante à l'homme qui ouvroit cette porte s'il étoit chez lui. *Depuis une demi-heure, madame*, répondit-il, *mylord est parti pour l'Écosse.* Cette nouvelle serra le cœur de Corinne : elle trembloit de voir Oswald; mais cependant son âme alloit au-devant de cette inexprimable émotion. L'effort étoit fait, elle se croyoit près d'entendre sa voix, et il falloit maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours,

et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne vouloit le revoir. Le lendemain donc, elle partit pour Édimbourg.

CHAPITRE VIII.

Avant de quitter Londres, lord Nelvil étoit retourné chez son banquier, et quand il sut qu'aucune lettre de Corinne n'étoit arrivée, il se demanda avec amertume s'il devoit sacrifier un bonheur domestique certain et durable, à une personne qui peut-être ne se ressouvenoit plus de lui. Cependant il résolut d'écrire encore en Italie, comme il l'avoit déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu'elle ne lui renverroit pas son anneau, il ne seroit jamais l'époux d'une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimoit Lucile, presque sans la connoître, car il ne lui avoit pas entendu prononcer vingt paroles ; mais il regrettoit Corinne, et s'affligeoit des circonstances qui les séparoient ; tour à tour

le charme timide de l'une le captivoit; et il se retraçoit la grâce brillante, l'éloquence sublime de l'autre. Si dans ce moment il avoit su que Corinne l'aimoit plus que jamais, qu'elle avoit tout quitté pour le suivre, il n'auroit jamais revu Lucile : mais il se croyoit oublié; et, réfléchissant sur le caractère de Lucile et sur celui de Corinne, il se disoit qu'un extérieur froid et réservé cachoit souvent les sentimens les plus profonds : il se trompoit. Les âmes passionnées se trahissent de mille manières, et ce que l'on contient toujours est bien foible.

Une circonstance vint ajouter encore à l'intérêt que Lucile inspiroit à lord Nelvil. En retournant dans sa terre, il passa si près de celle qui appartenoit à lady Edgermond, que la curiosité l'y conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avoit coutume de travailler. Ce cabinet étoit rempli des souvenirs du temps que le père d'Oswald y avoit passé près de Lucile pendant que son fils étoit en France. Elle avoit élevé un piédestal de marbre, à la place même où, peu de mois avant sa mort, il lui donnoit des leçons, et sur ce piédestal étoit gravé : *A la mémoire de mon second père.* Enfin un livre étoit posé sur la table: Oswald l'ouvrit; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la première page il trouva

ces mots écrits par son père lui-même : *A celle qui m'a consolé dans mes peines, à l'âme la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux.* Avec quelle émotion Oswald lut ces lignes, où l'opinion de celui qu'il révéroit étoit si vivement exprimée ! Il s'étonna du silence de Lucile envers lui, sur les témoignages d'affection qu'elle avoit reçus de son père. Il crut voir dans ce silence la délicatesse la plus rare ; la crainte de forcer son choix par l'idée d'un devoir ; enfin il fut frappé de ces paroles : *A celle qui m'a consolé dans mes peines !* — C'est donc Lucile, s'écria-t-il, c'est elle qui adoucissoit le mal que je faisois à mon père, et je l'abandonnerois quand sa mère est mourante, quand elle n'aura plus que moi pour consolateur ! Ah ! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d'un ami fidèle et dévoué ? — Elle n'étoit plus brillante, elle n'étoit plus recherchée, cette Corinne qui erroit seule d'auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avoit tout quitté, et n'ayant pas la force de s'en éloigner. Elle étoit tombée malade dans une petite ville, à moitié chemin d'Édimbourg, et n'avoit pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensoit souvent, pendant les longues nuits de ses souffrances, que, si elle étoit morte dans ce lieu, Thérésine seule

auroit su son nom, et l'auroit inscrit sur sa tombe. Quel changement, quel sort pour une femme qui ne pouvoit pas faire un pas en Italie sans que la foule des hommages se précipitât sur ses pas! Et faut-il qu'un seul sentiment dépouille ainsi toute la vie? Enfin, après huit jours d'angoisses inexprimables, elle reprit sa triste route; car, bien que l'espérance de voir Oswald en fût le terme, il y avoit tant de pénibles sentimens confondus avec cette vive attente, que son cœur n'en éprouvoit qu'une inquiétude douloureuse. Avant d'arriver à la demeure de lord Nelvil, Corinne eut le désir de s'arrêter quelques heures dans la terre de son père, qui n'en étoit pas éloignée, et où lord Edgermond avoit ordonné que son tombeau fût placé. Elle n'y avoit point été depuis ce temps, et elle n'avoit passé dans cette terre qu'un mois, seule avec son père. C'étoit l'époque la plus heureuse de son séjour en Angleterre. Ces souvenirs lui inspiroient le besoin de revoir son habitation, et elle ne croyoit pas que lady Edgermond dût y être déjà.

A quelques milles du château, Corinne aperçut sur le grand chemin une voiture renversée. Elle fit arrêter la sienne, et vit sortir de celle qui étoit brisée un vieillard très-

effrayé de la chute qu'il venoit de faire. Corinne se hâta de le secourir, et lui offrit de le conduire elle-même jusqu'à la ville voisine. Il accepta avec reconnoissance, et dit qu'il se nommoit M. Dickson. Corinne reconnut ce nom qu'elle avoit souvent entendu prononcer à lord Nelvil. Elle dirigea l'entretien de manière à faire parler ce bon vieillard sur le seul objet qui l'intéressât dans la vie. M. Dickson étoit l'homme du monde qui causoit le plus volontiers; et, ne se doutant pas que Corinne, dont il ignoroit le nom, et qu'il prenoit pour une Angloise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisoit, il se mit à dire tout ce qu'il savoit avec le plus grand détail; et comme il désiroit de plaire à Corinne, dont les soins l'avoient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avoit appris lui-même à lord Nelvil que son père s'étoit opposé d'avance au mariage qu'il vouloit contracter maintenant, et fit l'extrait de la lettre qu'il lui avoit remise, en répétant plusieurs fois ces mots, qui perçoient le cœur de Corinne: *Son père lui a défendu d'épouser cette Italienne; ce seroit outrager sa mémoire que de braver sa volonté.*

M. Dickson ne se borna point encore à ces

cruelles paroles; il affirma de plus qu'Oswald aimoit Lucile, que Lucile l'aimoit; que lady Edgermond souhaitoit vivement ce mariage, mais qu'un engagement pris en Italie empêchoit lord Nelvil d'y consentir. — Quoi! dit Corinne à M. Dickson, en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitoit, vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté, que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond? — J'en suis bien sûr, reprit M. Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau; il y a trois jours encore, j'ai vu lord Nelvil, et, bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avoit formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond: *si j'étois libre, j'épouserois Lucile.* — S'il étoit libre! répéta Corinne; — et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisoit M. Dickson. Il voulut la remercier, lui demander dans quel lieu il pourroit la revoir; Corinne ne l'entendoit plus. Elle lui serra la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il étoit tard; cependant elle voulut aller encore dans les lieux où reposoient les cendres de son père; le désordre de son esprit lui rendoit ce pèlerinage sacré plus nécessaire que jamais.

CHAPITRE IX.

Lady Edgermond étoit depuis deux jours à sa terre, et ce soir-là même il y avoit un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux lui avoient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée; Lucile l'avoit aussi désiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y viendroit: en effet, il y étoit lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue, et fit arrêter la sienne à quelques pas; elle descendit, et reconnut le séjour où son père lui avoit témoigné les sentimens les plus tendres. Quelle différence entre ces temps, qu'elle croyoit alors malheureux, et sa situation actuelle! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination par les chagrins réels, qui n'apprennent que trop à connoître le véritable malheur.

Corinne fit demander pourquoi le château étoit illuminé, et quelles étoient les personnes qui s'y trouvoient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avoit pris à son

service en Angleterre, et qui se trouvoit là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse. — *C'est un bal*, dit-il, *que donne aujourd'hui lady Edgermond; et lord Nelvil, mon maître*, ajouta-t-il, *a ouvert ce bal avec miss Lucile Edgermond, l'héritière de ce château.* A ces mots, Corinne frémit, mais elle ne changea point de résolution. Une âpre curiosité l'entraînoit à se rapprocher des lieux où tant de douleurs la menaçoient; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et elle entra seule dans le parc, qui se trouvoit ouvert, et dans lequel, à cette heure, l'obscurité permettoit de se promener long-temps sans être vue. Il étoit dix heures; et depuis que le bal avoit commencé, Oswald dansoit avec Lucile ces contredanses angloises que l'on recommence cinq ou six fois dans la soirée; mais toujours le même homme danse avec la même femme, et la plus grande gravité règne quelquefois dans cette partie de plaisir.

Lucile dansoit noblement, mais sans vivacité; le sentiment même qui l'occupoit ajoutoit à son sérieux naturel. Comme on étoit curieux dans le canton de savoir si elle aimoit lord Nelvil, tout le monde la regardoit avec plus d'attention encore que de coutume, ce qui l'empêchoit de lever les yeux sur Oswald;

et sa timidité étoit telle, qu'elle ne voyoit ni n'entendoit rien. Ce trouble et cette réserve touchèrent beaucoup lord Nelvil dans le premier moment; mais comme cette situation ne varioit pas, il commençoit un peu à s'en fatiguer, et comparoit cette longue rangée d'hommes et de femmes, et cette musique monotone, avec la grâce animée des airs et des danses d'Italie. Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie, et Corinne eût encore goûté quelques instans de bonheur, si elle avoit pu connoître alors les sentimens de lord Nelvil. Mais l'infortunée, qui se sentoit étrangère sur le sol paternel, isolée près de celui qu'elle avoit espéré pour époux, parcouroit au hasard les sombres allées d'une demeure qu'elle pouvoit autrefois considérer comme la sienne. La terre manquoit sous ses pas, et l'agitation de la douleur lui tenoit seule lieu de force : peut-être pensoit-elle qu'elle rencontreroit Oswald dans le jardin; mais elle ne savoit pas elle-même ce qu'elle désiroit.

Le château étoit placé sur une hauteur, au pied de laquelle couloit une rivière. Il y avoit beaucoup d'arbres sur l'un des bords, mais l'autre n'offroit que des rochers arides et couverts de bruyère. Corinne, en marchant, se

trouva près de la rivière; elle entendit là tout à la fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissoit d'en haut jusqu'au milieu des ondes, tandis que le pâle reflet de la lune éclairoit seul les campagnes désertes de l'autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erroient autour du palais où se donnoient les festins.

L'infortunée Corinne, seule, abandonnée, n'avoit qu'un pas à faire pour se plonger dans l'éternel oubli. — Ah! s'écria-t-elle, si demain, lorsqu'il se promenera sur ces bords avec la troupe joyeuse de ses amis, ses pas triomphans heurtoient contre les restes de celle qu'une fois pourtant il a aimée, n'auroit-il pas une émotion qui me vengeroit, une douleur qui ressembleroit à ce que je souffre? Non, non, reprit-elle, ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort, mais le repos. — Elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui couloit si vite et néanmoins si régulièrement, cette nature si bien ordonnée, quand l'âme humaine est toute en tumulte; elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer pour sauver un vieillard. — Qu'il étoit bon alors! s'écria Corinne; hélas! dit-elle en pleurant, peut-être l'est-il encore! Pourquoi

le blâmer, parce que je souffre? peut-être ne le sait-il pas, peut-être s'il me voyoit.... — Et tout à coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l'instant. Elle remonta vers le château, avec l'espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes; mais en approchant elle fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser, empêcha qu'elle ne fût remarquée.

Lord Nelvil, dans ce moment, s'avança sur le balcon : il respira l'air frais du soir; quelques rosiers qui se trouvoient là lui rappelèrent le parfum que portoit habituellement Corinne, et l'impression qu'il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguoit; il se souvint du bon goût de Corinne dans l'arrangement d'une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenoit aux beaux-arts, et il sentit que c'étoit seulement dans la vie régulière et domestique qu'il se représentoit avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenoit le moins du monde à l'imagination, à la poésie, lui retraçoit le souvenir

de Corinne, et renouveloit ses regrets. Pendant qu'il étoit dans cette disposition, un de ses amis s'approcha de lui, et ils s'entretinrent quelques momens ensemble. Corinne alors entendit la voix d'Oswald.

Inexprimable émotion, que la voix de ce qu'on aime! Mélange confus d'attendrissement et de terreur! car il est des impressions si vives que notre pauvre et foible nature se craint elle-même en les éprouvant.

Un des amis d'Oswald lui dit : — Ne trouvez-vous pas ce bal charmant? — Oui, répondit-il avec distraction; oui, en vérité, répéta-t-il en soupirant. — Ce soupir et l'accent mélancolique de sa voix causèrent à Corinne une vive joie : elle se crut certaine de retrouver le cœur d'Oswald, de se faire encore entendre de lui; et, se levant avec précipitation, elle s'avança vers un des domestiques de la maison, pour le charger de demander lord Nelvil. Si elle avoit suivi ce mouvement, combien sa destinée et celle d'Oswald eussent été différentes!

Dans cet instant Lucile s'approcha de la fenêtre, et voyant passer dans le jardin, à travers l'obscurité, une femme vêtue de blanc, mais sans aucun ornement de fête, sa curiosité fut excitée. Elle avança la tête, et regardant attentivement, elle crut reconnoître les

traits de sa sœur; mais comme elle ne doutoit pas qu'elle ne fût morte depuis sept années, la frayeur que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle vouloit parler, et se retira plus avant dans l'allée, afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle, et n'osa point avouer ce qui l'avoit émue. Mais, comme dès l'enfance sa mère avoit fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion, elle se persuada que l'image de sa sœur lui étoit apparue, marchant vers le tombeau de leur père, pour lui reprocher l'oubli de ce tombeau, le tort qu'elle avoit eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins auparavant un pieux devoir envers des cendres révérées. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n'être pas observée, elle sortit du bal. Corinne s'étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s'imagina que lord Nelvil ne tarderoit pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avoit demandé un entretien secret, pour obtenir d'elle la permission de faire connoître ses vœux à sa mère. Cette idée la rendit immobile; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournoit ses pas vers un bosquet qu'elle savoit

devoir être le lieu où le tombeau de son père avoit été élevé, et s'accusant, à son tour, de n'avoir pas commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa sœur à quelque distance, se cachant à l'aide des arbres et de l'obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond étoient ensevelis. Une profonde émotion la força de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre. Lucile aussi s'arrêta, et se pencha respectueusement à l'aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne étoit prête à se découvrir à sa sœur, à lui redemander, au nom de leur père, et son rang et son époux; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s'approcher du monument, et le courage de Corinne défaillit. Il y a dans le cœur d'une femme tant de timidité réunie à l'impétuosité des sentimens, qu'un rien peut la retenir comme un rien l'entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père: elle écarta ses blonds cheveux qu'une guirlande de fleurs tenoit rassemblés, et leva ses yeux au ciel pour prier avec un regard angélique. Corinne étoit placée derrière les arbres, et, sans pouvoir être découverte, elle voyoit facilement sa sœur qu'un rayon de la lune

éclairoit doucement; elle se sentit tout à coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de piété si pure, ce visage si jeune, que les traits de l'enfance s'y faisoient remarquer encore; elle se retraça le temps où elle avoit servi de mère à Lucile; elle réfléchit sur elle-même; elle pensa qu'elle n'étoit pas loin de trente ans, de ce moment où le déclin de la jeunesse commence, tandis que sa sœur avoit devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n'étoit troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre, ni devant les autres, ni devant sa propre conscience. — Si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son âme encore paisible sera bientôt troublée, et la paix n'y rentrera peut-être jamais. J'ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore; mais l'innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l'agitation la plus cruelle; et c'est moi, qui l'ai tenue dans mes bras, qui l'ai fait dormir sur mon sein; c'est moi qui la précipiterois dans le monde des douleurs! — Ainsi pensoit Corinne. Cependant l'amour livroit dans son cœur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l'âme qui la portoit à se sacrifier elle-même.

Lucile dit alors tout haut : — O mon père ! priez pour moi. — Corinne l'entendit, et se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux sœurs à la fois, et répandit des larmes qu'arrachoient de son cœur des sentimens plus purs encore que l'amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles : — O ma sœur, intercédez pour moi dans le ciel ; vous m'avez aimée dans mon enfance, continuez à me protéger. — Ah ! combien cette prière attendrit Corinne ! Lucile enfin, d'une voix pleine de ferveur, dit : — Mon père, pardonnez-moi l'instant d'oubli dont un sentiment ordonné par vous-même est la cause. Je ne suis point coupable en aimant celui que vous m'aviez destiné pour époux ; mais achevez votre ouvrage, et faites qu'il me choisisse pour la compagne de sa vie : je ne puis être heureuse qu'avec lui ; mais jamais il ne saura que je l'aime ; jamais ce cœur tremblant ne trahira son secret. O mon Dieu ! ô mon père ! consolez votre fille, et rendez-la digne de l'estime et de la tendresse d'Oswald ! — Oui, répéta Corinne à voix basse, exaucez-la, mon père, et pour l'autre de vos enfans, une mort douce et tranquille. —

En achevant ce vœu solennel, le plus grand

effort dont l'âme de Corinne fût capable, elle tira de son sein la lettre qui contenoit l'anneau donné par Oswald, et s'éloigna rapidement. Elle sentoit bien qu'en envoyant cette lettre et laissant ignorer à lord Nelvil qu'elle étoit en Angleterre, elle brisoit leurs liens et donnoit Oswald à Lucile; mais, en présence de ce tombeau, les obstacles qui la séparoient de lui s'étoient offerts à sa réflexion avec plus de force que jamais; elle s'étoit rappelé les paroles de M. Dickson : *Son père lui défend d'épouser cette Italienne*, et il lui sembla que le sien aussi s'unissoit à celui d'Oswald, et que l'autorité paternelle tout entière condamnoit son amour. L'innocence de Lucile, sa jeunesse, sa pureté, exaltoient son imagination, et elle étoit, un moment du moins, fière de s'immoler, pour qu'Oswald fût en paix avec son pays, avec sa famille, avec lui-même.

La musique qu'on entendoit en approchant du château soutenoit le courage de Corinne. Elle aperçut un pauvre vieillard aveugle qui étoit assis au pied d'un arbre, écoutant le bruit de la fête. Elle s'avança vers lui en le priant de remettre la lettre qu'elle lui donnoit à l'un des gens du château. Ainsi elle ne courut pas même le risque que lord Nelvil pût découvrir qu'une femme l'avoit apportée. En effet, qui

eût vu Corinne remettant cette lettre, auroit senti qu'elle contenoit le destin de sa vie. Ses regards, sa main tremblante, sa voix solennelle et troublée, tout annonçoit un de ces terribles momens où la destinée s'empare de nous, où l'être malheureux n'agit plus que comme l'esclave de la fatalité qui le poursuit.

Corinne observa de loin le vieillard, qu'un chien fidèle conduisoit : elle le vit donner sa lettre à l'un des domestiques de lord Nelvil, qui par hasard, dans cet instant, en apportoit d'autres au château. Toutes les circonstances se réunissoient pour ne plus laisser d'espoir. Corinne fit encore quelques pas en se retournant pour regarder ce domestique avancer vers la porte, et quand elle ne le vit plus, quand elle fut sur le grand chemin, quand elle n'entendit plus la musique, et que les lumières mêmes du château ne se firent plus apercevoir, une sueur froide mouilla son front, un frissonnement de mort la saisit : elle voulut avancer encore, mais la nature s'y refusa, et elle tomba sans connoissance sur la route.

LIVRE XVIII.

LE SÉJOUR A FLORENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte d'Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse, et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s'étoit fatigué des beaux-arts à Rome, sentit tout à coup le désir d'aller en Angleterre, où on l'avoit assuré que se trouvoit la profondeur de la pensée; et il s'étoit persuadé, un matin en s'éveillant, que c'étoit de cela qu'il avoit besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup, et s'étant dit, aussi un matin, qu'il n'y avoit de bonheur que dans l'amitié véritable, il partit pour l'Écosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui; mais ayant appris

que c'étoit chez lady Edgermond qu'on pourroit le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l'y chercher, tant il se croyoit le besoin de le revoir. Comme il passoit très-vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement; il s'arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise en reconnoissant Corinne à travers sa mortelle pâleur! Une vive pitié le saisit; avec l'aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter, et son dessein étoit de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine, qui étoit restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvoit seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il falloit la porter à la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne, et pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point; ainsi c'étoit l'homme frivole qui la soignoit, et l'homme sensible qui lui perçoit le cœur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte d'Erfeuil avec une profonde émotion; il répondit en cherchant vite à la consoler : il étoit plus capable de nobles actions que de paroles sé-

rieuses, et Corinne devoit trouver en lui plutôt des secours qu'un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s'étoit passé : long-temps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu'elle avoit fait, et des motifs qui l'avoient décidée. Peut-être commençoit-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensoit-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil, avant de quitter l'Angleterre, lorsque le jour qui suivit celui où elle avoit repris connoissance, elle vit dans un papier public, que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci :

« Lady Edgermond vient d'apprendre que sa
» belle-fille, qu'elle croyoit morte en Italie,
» vit, et jouit à Rome, sous le nom de Corinne,
» d'une très-grande réputation littéraire. Lady
» Edgermond se fait honneur de la reconnoître,
» et de partager avec elle l'héritage du frère
» de lord Edgermond, qui vient de mourir aux
» Indes.

» Lord Nelvil doit épouser dimanche pro-
» chain miss Lucile Edgermond, fille cadette
» de lord Edgermond, et fille unique de lady
» Edgermond, sa veuve. Le contrat a été signé
» hier. »

Corinne, pour son malheur, ne perdit point l'usage de ses sens en lisant cette nou-

velle : il se fit en elle une révolution subite, tous les intérêts de la vie l'abandonnèrent ; elle se sentit comme une personne condamnée à mort, mais qui ne sait pas encore quand sa sentence sera exécutée ; et depuis ce moment la résignation du désespoir fut le seul sentiment de son âme.

Le comte d'Erfeuil entra dans sa chambre ; il la trouva plus pâle encore que quand elle étoit évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec anxiété. — Je ne suis pas plus mal, je voudrois partir après demain qui est dimanche, dit-elle avec solennité ; j'irai jusqu'à Plymouth, et je m'embarquerai pour l'Italie. — Je vous accompagnerai, répondit vivement le comte d'Erfeuil, je n'ai rien qui me retienne en Angleterre. Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous. — Vous êtes bon, reprit Corinne, vraiment bon ; il ne faut pas juger sur les apparences...... puis s'arrêtant, elle reprit : j'accepte jusqu'à Plymouth votre appui, car je ne serois pas sûre de me guider jusque-là ; mais quand une fois on est embarqué, le vaisseau vous emmène, dans quelque état que vous soyez ; c'est égal. — Elle fit signe au comte d'Erfeuil de la laisser seule, et pleura long-temps devant Dieu, en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n'avoit

plus rien de l'impétueuse Corinne ; les forces de sa puissante vie étoient épuisées, et cet anéantissement, dont elle ne pouvoit elle-même se rendre compte, lui donnoit du calme. Le malheur l'avoit vaincue : ne faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous son joug ?

Le dimanche Corinne partit d'Écosse avec le comte d'Erfeuil. — C'est aujourd'hui, dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c'est aujourd'hui ! — Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger, elle ne répondit point, et retomba dans le silence. Ils passèrent devant une église, et Corinne demanda au comte d'Erfeuil la permission d'y entrer un moment : elle se mit à genoux devant l'autel, et s'imaginant qu'elle y voyoit Oswald et Lucile, elle pria pour eux ; mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte qu'en voulant se relever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil, qui vinrent au-devant d'elle. On se levoit dans l'église pour la laisser passer, et on lui montroit une grande pitié. — J'ai donc l'air bien malade ! dit-elle au comte d'Erfeuil ; il y a des personnes plus jeunes et plus brillantes que moi, qui à cette heure sortent de l'église d'un pas triomphant.

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la fin de ces paroles; il étoit bon, mais il ne pouvoit être sensible; aussi dans la route, tout en aimant Corinne, étoit-il ennuyé de sa tristesse, et il essayoit de l'en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne falloit que le vouloir. Quelquefois il lui disoit: *Je vous l'avois bien dit.* Singulière manière de consoler; satisfaction que la vanité se donne aux dépens de la douleur!

Corinne faisoit des efforts inouïs pour dissimuler ce qu'elle souffroit, car on est honteux des affections fortes devant les âmes légères; un sentiment de pudeur s'attache à tout ce qui n'est pas compris, à tout ce qu'il faut expliquer, à ces secrets de l'âme enfin, dont on ne vous soulage qu'en les devinant. Corinne aussi se savoit mauvais gré de n'être pas assez reconnoissante des marques de dévouement que lui donnoit le comte d'Erfeuil; mais il y avoit dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s'amuser, qu'on étoit sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses, comme il les oublioit lui-même. Il est sans doute très-noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions; mais il pourroit arriver que l'indifférence qu'on témoigneroit pour ce qu'on auroit fait

de bien, cette indifférence, si belle en elle-même, fût néanmoins, dans de certains caractères, l'effet de la frivolité.

Corinne, pendant son délire, avoit trahi presque tous ses secrets, et les papiers publics avoient appris le reste au comte d'Erfeuil; plusieurs fois il avoit voulu que Corinne s'entretînt avec lui de ce qu'il appeloit *ses affaires;* mais il suffisoit de ce mot pour glacer la confiance de Corinne, et elle le supplia de ne pas exiger d'elle qu'elle prononçât le nom de lord Nelvil. Au moment de quitter le comte d'Erfeuil, Corinne ne savoit comment lui exprimer sa reconnoissance; car elle étoit à la fois bien aise de se trouver seule, et fâchée de se séparer d'un homme qui se conduisoit si bien envers elle. Elle essaya de le remercier: mais il lui dit si naturellement de n'en plus parler, qu'elle se tut. Elle le chargea d'annoncer à lady Edgermond qu'elle refusoit en entier l'héritage de son oncle, et le pria de s'acquitter de cette commission comme s'il l'avoit reçue d'Italie, sans apprendre à sa belle-mère qu'elle étoit venue en Angleterre.

— Et lord Nelvil doit-il le savoir? dit alors le comte d'Erfeuil. — Ces mots firent tressaillir Corinne. Elle se tut quelque temps; puis elle reprit: — Vous pourrez le lui dire bientôt;

oui, bientôt; mes amis de Rome vous manderont quand vous le pourrez. — Soignez au moins votre santé, dit le comte d'Erfeuil. Savez-vous que je suis inquiet de vous? — Vraiment? répondit Corinne en souriant; mais je crois en effet que vous avez raison. — Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau: au moment de s'embarquer, elle se tourna vers l'Angleterre, vers ce pays qu'elle quittoit pour toujours, et qu'habitoit le seul objet de sa tendresse et de sa douleur: ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échappées en présence du comte d'Erfeuil. — Belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés; et croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. — Corinne, à ces mots, retira sa main au comte d'Erfeuil, et fit quelques pas loin de lui; puis se reprochant le mouvement auquel elle s'étoit livrée, elle revint, et lui dit doucement adieu. Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'étoit passé dans l'âme de Corinne: il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvoient rendre sa traversée plus agréable,

et revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi long-temps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnoissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas! étoit-ce donc là l'ami sur lequel elle devoit compter?

Les sentimens légers ont souvent une longue durée; rien ne les brise, parce que rien ne les resserre; ils suivent les circonstances, disparoissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour, et ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure.

CHAPITRE II.

Un vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d'un mois. Elle eut presque toujours la fièvre pendant ce temps; et son abattement étoit tel, que la douleur de l'âme se mêlant à la maladie, toutes ses impressions se confondoient ensemble, et ne laissoient en elle aucune trace distincte. Elle hésita, en arrivant, si elle se rendroit d'abord à Rome; mais bien que ses meilleurs amis l'y attendissent, une répugnance insurmontable l'em-

pêchoit d'habiter les lieux où elle avoit connu Oswald. Elle se retraçoit sa propre demeure, la porte qu'il ouvroit deux fois par jour en venant chez elle, et l'idée de se retrouver là sans lui la faisoit frissonner. Elle résolut donc de se rendre à Florence; et comme elle avoit le sentiment que sa vie ne résisteroit pas long-temps à ce qu'elle souffroit, il lui convenoit assez de se détacher par degrés de l'existence, et de commencer d'abord par vivre seule, loin de ses amis, loin de la ville témoin de ses succès, loin du séjour où l'on essaieroit de ranimer son esprit, où on lui demanderoit de se montrer ce qu'elle étoit autrefois, quand un découragement invincible lui rendoit tout effort odieux.

En traversant la Toscane, ce pays si fertile; en approchant de cette Florence, si parfumée de fleurs; en retrouvant enfin l'Italie, Corinne n'éprouva que de la tristesse; toutes ces beautés de la campagne, qui l'avoient enivrée dans un autre temps, la remplissoient de mélancolie. *Combien est terrible*, dit Milton, *le désespoir que cet air si doux ne calme pas!* Il faut l'amour ou la religion pour goûter la nature; et, dans ce moment, la triste Corinne avoit perdu le premier bien de la terre, sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévo-

tion seule peut donner aux âmes sensibles et malheureuses.

La Toscane est un pays très-cultivé et très-riant, mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les Romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitoit jadis la Toscane, qu'il n'y reste presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples; mais on y remarque un autre genre de beautés historiques, ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, la place publique où le peuple se rassembloit, le balcon d'où son magistrat le haranguoit, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique.

C'est une jouissance véritable que d'entendre les Toscans, de la classe même la plus inférieure: leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devoit goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parloit ce grec harmonieux qui étoit comme une musique continuelle. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seroient également cultivés, et paroî-

troient tous de la classe supérieure; c'est du moins l'illusion que fait, pour quelques momens, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation des Médicis à la souveraineté; les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresses, d'où l'on pouvoit se défendre; on voit encore à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devoient être attachés; enfin, tout y étoit arrangé bien plus pour maintenir les forces individuelles, que pour les réunir toutes dans l'intérêt commun. On diroit que la ville est bâtie pour la guerre civile. Il y a des tours au palais de justice d'où l'on pouvoit apercevoir l'approche de l'ennemi, et s'en défendre. Les haines entre les familles étoient telles, qu'on voit des palais bizarrement construits, parce que leurs possesseurs n'ont pas voulu qu'ils s'étendissent sur le sol où des maisons ennemies avoient été rasées. Ici les Pazzi ont conspiré contre les Médicis; là les Guelfes ont assassiné les Gibelins; enfin les traces de la lutte et de la rivalité sont partout; mais à présent tout est rentré dans le sommeil, et les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On ne se hait plus, parce qu'il n'y a plus rien à pré-

tendre, parce qu'un état sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitans. La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone; on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno, et le soir on se demande les uns aux autres si l'on y a été.

Corinne s'établit dans une maison de campagne à peu de distance de la ville. Elle manda au prince Castel-Forte qu'elle vouloit s'y fixer: cette lettre fut la seule que Corinne écrivit; car elle avoit pris une telle horreur pour toutes les actions communes de la vie, que la moindre résolution à prendre, le moindre ordre à donner lui causoit un redoublement de peine. Elle ne pouvoit passer les jours que dans une inactivité complète; elle se levoit, se couchoit, se relevoit, ouvroit un livre sans pouvoir en comprendre une ligne. Souvent elle restoit des heures entières à sa fenêtre, puis elle se promenoit avec rapidité dans son jardin: une autre fois elle prenoit un bouquet de fleurs, cherchant à s'étourdir par leur parfum. Enfin le sentiment de l'existence la poursuivoit comme une douleur sans relâche, et elle essayoit mille ressources pour calmer cette dévorante faculté de penser, qui ne lui présentoit plus, comme jadis, les réflexions

les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image, armée de pointes cruelles qui déchiroient son cœur.

CHAPITRE III.

Un jour Corinne résolut d'aller voir à Florence les belles églises qui décorent cette ville; elle se rappeloit qu'à Rome quelques heures passées dans Saint-Pierre calmoient toujours son âme, et elle espéroit le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l'Arno : c'étoit une soirée ravissante du mois de juin, l'air étoit embaumé par une inconcevable abondance de roses, et les visages de tous ceux qui se promenoient exprimoient le bonheur. Corinne sentit un redoublement de tristesse en se voyant exclue de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres; mais cependant elle la bénit avec douceur de faire du bien aux hommes. — Je suis une exception à l'ordre universel, se disoit-elle; il y a du bonheur pour tous; et cette terrible fa-

culté de souffrir, qui me tue, c'est une manière de sentir particulière à moi seule. O mon Dieu! cependant, pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine? Ne pourrois-je pas aussi demander, comme votre divin Fils, *que cette coupe s'éloignât de moi.* —

L'air actif et occupé des habitans de la ville étonna Corinne. Depuis qu'elle n'avoit plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevoit pas ce qui faisoit avancer, revenir, se hâter; et traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdoit l'idée d'arriver, ne se souvenant plus où elle avoit l'intention d'aller: enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, pour le baptistère de saint Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations de bronze, dans des proportions très-petites, mais très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit. — Quelle patience, s'écria Corinne, quel respect pour la postérité! et cependant combien peu de personnes examinent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain! Oh! qu'il

est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et que la mort est puissante! —

C'est dans cette cathédrale que Julien de Médicis a été assassiné; non loin de là, dans l'église de Saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre, enrichie de pierreries, où sont les tombeaux des Médicis et les statues de Julien et de Laurent, par Michel-Ange. Celle de Laurent de Médicis, méditant la vengeance de l'assassinat de son frère, a mérité l'honneur d'être appelée *la pensée de Michel-Ange.* Au pied de ces statues sont l'Aurore et la Nuit; le réveil de l'une, et surtout le sommeil de l'autre, ont une expression remarquable. Un poète fit des vers sur la statue de la Nuit, qui finissoient par ces mots: *bien qu'elle dorme, elle vit; réveille-la si tu ne le crois pas, elle te parlera.* Michel-Ange, qui cultivoit les lettres, sans lesquelles l'imagination en tout genre se flétrit vite, répondit au nom de la Nuit:

Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso,
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura.
Però non mi destar, deh parla basso. (*)

Michel-Ange est le seul sculpteur des temps

(*) Il m'est doux de dormir, et plus doux d'être de marbre. Aussi long-temps que durent l'injustice et la

modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique ni à l'affectation de nos jours. On croit y voir l'esprit du moyen âge, une âme énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées, des traits qui portent l'empreinte des passions, mais ne retracent point l'idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école, car il n'a rien imité, pas même les anciens.

Son tombeau est dans l'église de *Santa-Croce*. Il a voulu qu'il fût placé en face d'une fenêtre, d'où l'on pouvoit voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devoient tressaillir encore sous le marbre, à l'aspect de cette coupole, modèle de celle de Saint-Pierre. Cette église de Santa-Croce contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe. Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux rangées de tombeaux. Ici, c'est Galilée, qui fut persécuté par les hommes, pour avoir découvert les secrets du ciel; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observa-

---

honte, ce m'est un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre ; ainsi donc ne m'éveille point ; de grâce, parle bas.

teur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent plus aux oppresseurs qu'aux opprimés; l'Arétin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé, sur la terre, de sérieux que la mort; Boccace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste; un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvoient encore se vanter de sa gloire (10); enfin, plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu; des noms célèbres pendant leur vie, mais qui retentissent plus foiblement de générations en générations, jusqu'à ce que leur bruit s'éteigne entièrement (11).

La vue de cette église, décorée par de si nobles souvenirs, réveilla l'enthousiasme de Corinne: l'aspect des vivans l'avoit découragée, la présence silencieuse des morts ranima, pour un moment du moins, cette émulation de gloire dont elle étoit jadis saisie; elle marcha d'un pas plus ferme dans l'église, et quelques pensées d'autrefois traversèrent encore son âme; elle vit venir sous les voûtes de jeunes prêtres qui chantoient à voix basse, et se promenoient lentement autour du chœur: elle demanda à l'un d'eux ce que signifioit cette

cérémonie : *Nous prions pour nos morts*, lui répondit-il. — Oui, vous avez raison, pensa Corinne, de les appeler *vos morts :* c'est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh ! pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j'avois reçus du ciel, et que je devois faire servir à exciter l'enthousiasme dans les âmes qui s'accordent avec la mienne ! O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se mettant à genoux, ce n'est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talens que vous m'aviez accordés. Sans doute ils sont les meilleurs de tous, ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous ; mais il est différentes carrières pour les mortels ; et le génie qui célèbreroit les vertus généreuses, le génie qui se consacreroit à tout ce qui est noble, humain et vrai, pourroit être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel. — Les yeux de Corinne étoient baissés en achevant cette prière, et ses regards furent frappés par cette inscription d'un tombeau, sur lequel elle s'étoit mise à genoux : — *Seule à mon aurore, seule à mon couchant, je suis seule encore ici.*

— Ah ! s'écria Corinne, c'est la réponse à ma prière. Quelle émulation peut-on éprouver, quand on est seule sur la terre ; qui partageroit mes succès, si j'en pouvois obtenir ? qui

s'intéresse à mon sort? quel sentiment pourroit encourager mon esprit au travail? Il me falloit son regard pour récompense. —

Une autre épitaphe aussi fixa son attention : *Ne me plaignez pas*, disoit un homme, mort dans la jeunesse, *si vous saviez combien de peines ce tombeau m'a épargnées!* — Quel détachement de la vie ces paroles inspirent! dit Corinne en versant des pleurs; tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendroit aux hommes le secret de tout, s'ils le vouloient; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde. —

CHAPITRE IV.

Le mouvement d'émulation qui avoit soulagé Corinne pendant quelques instans, la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts, et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : l'on y montre les statues et les ta-

bleaux à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits, payés par le gouvernement, sont préposés, comme des fonctionnaires publics, à l'explication de tous ces chefs-d'œuvre. C'est un reste du respect pour les talens en tous genres, qui a toujours existé en Italie, mais plus particulièrement à Florence, lorsque les Médicis vouloient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit, et leur ascendant sur les actions, par le libre essor qu'ils laissoient du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence, et mêlent ce goût à la dévotion, qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie; il n'est pas rare de les voir confondre les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un Florentin, homme du peuple, montroit aux étrangers une Minerve qu'il appeloit Judith, un Apollon qu'il nommoit David, et certifioit, en expliquant un bas-relief qui représentoit la prise de Troie, que Cassandre *étoit une bonne chrétienne.*

C'est une immense collection que la galerie de Florence, et l'on pourroit y passer bien des jours sans parvenir encore à la connoître. Corinne parcouroit tous ces objets, et se sentoit avec douleur distraite et indifférente. La statue de Niobé réveilla son interêt : elle fut

frappée de ce calme, de cette dignité, à travers la plus profonde douleur. Sans doute, dans une semblable situation, la figure d'une véritable mère seroit entièrement bouleversée; mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur. Non loin de la statue de Niobé est la tête d'Alexandre mourant: ces deux genres de physionomie donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé : elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante; la douleur exprimée par cette admirable figure porte le caractère de cette fatalité qui ne laissoit, chez les anciens, aucun recours à l'âme religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir, car les dieux mêmes y sont ses ennemis.

Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu'elle venoit de voir, et voulut composer comme elle le faisoit jadis; mais une distraction invincible l'arrêtoit à chaque page. Combien elle étoit loin alors du talent d'improviser! Chaque mot lui coûtoit à

trouver, et souvent elle traçoit des paroles sans aucun sens, des paroles qui l'effrayoient elle-même, quand elle se mettoit à les relire, comme si l'on voyoit écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignoit ce qu'elle souffroit; mais ce n'étoient plus ces idées générales, ces sentimens universels qui répondent au cœur de tous les hommes; c'étoit le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit; il y avoit trop d'ardeur dans les expressions, trop d'impétuosité, trop peu de nuances : c'étoit le malheur, mais ce n'étoit plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie, mais il ne faut pas qu'elle soit déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout, et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a point de fécondité naturelle : ce qu'elle produit n'est qu'une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées. Ainsi, ce chevalier poursuivi par un sort funeste, parcouroit en vain mille détours, et se retrouvoit toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevoit aussi de troubler son talent. L'on a trouvé

dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu'on va lire, et qu'elle écrivoit dans ce temps où elle faisoit d'inutiles efforts pour redevenir capable d'un travail suivi.

CHAPITRE V.

Fragmens des pensées de Corinne.

« Mon talent n'existe plus; je le regrette. J'au» rois aimé que mon nom lui parvînt avec » quelque gloire; j'aurois voulu qu'en lisant » un écrit de moi il y sentît quelque sympa» thie avec lui.

» J'avois tort d'espérer qu'en rentrant dans » son pays, au milieu de ses habitudes, il con» serveroit les idées et les sentimens qui pou» voient seuls nous réunir. Il y a tant à dire » contre une personne telle que moi, et il n'y » a qu'une réponse à tout cela, c'est l'esprit » et l'âme que j'ai; mais quelle réponse pour » la plupart des hommes!

» On a tort cependant de craindre la supé» riorité de l'esprit et de l'âme : elle est très» morale, cette supériorité; car tout compren-

» dre rend très-indulgent, et sentir profondé-
» ment inspire une grande bonté.

» Comment se fait-il que deux êtres qui se
» sont confié leurs pensées les plus intimes,
» qui se sont parlé de Dieu, de l'immortalité
» de l'âme, de la douleur, redeviennent tout à
» coup étrangers l'un à l'autre? étonnant mys-
» tère que l'amour! sentiment admirable ou
» nul! religieux comme l'étoient les martyrs,
» ou plus froid que l'amitié la plus simple.
» Ce qu'il y a de plus involontaire au monde
» vient-il du ciel, ou des passions terrestres?
» Faut-il s'y soumettre ou le combattre? Ah!
» qu'il se passe d'orages au fond du cœur!

» Le talent devroit être une ressource;
» quand le Dominiquin fut enfermé dans un
» couvent, il peignit des tableaux superbes
» sur les murs de sa prison, et laissa des chefs-
» d'œuvre pour traces de son séjour; mais il
» souffroit par les circonstances extérieures;
» le mal n'étoit pas dans l'âme; quand il est
» là, rien n'est possible, la source de tout est
» tarie.

» Je m'examine quelquefois comme un
» étranger pourroit le faire, et j'ai pitié de
» moi. J'étois spirituelle, vraie, bonne, géné-
» reuse, sensible; pourquoi tout cela tourne-
» t-il si fort à mal? Le monde est-il vraiment

» méchant? et de certaines qualités nous ôtent-
» elles nos armes, au lieu de nous donner de
» la force ?

» C'est dommage : j'étois née avec quelque
» talent; je mourrai sans que l'on ait aucune
» idée de moi, bien que je sois célèbre. Si j'a-
» vois été heureuse, si la fièvre du cœur ne
» m'avoit pas dévorée, j'aurois contemplé de
» très-haut la destinée humaine, j'y aurois
» découvert des rapports inconnus avec la na-
» ture et le ciel; mais la serre du malheur me
» tient; comment penser librement, quand
» elle se fait sentir chaque fois qu'on essaie de
» respirer ?

» Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de rendre
» heureuse une personne dont il avoit seul le
» secret, une personne qui ne parloit qu'à
» lui du fond du cœur? Ah! l'on peut se sépa-
» rer de ces femmes communes qui aiment
» au hasard: mais celle qui a besoin d'admi-
» rer ce qu'elle aime, celle dont le jugement
» est pénétrant, bien que son imagination
» soit exaltée, il n'y a pour elle qu'un objet
» dans l'univers.

» J'avois appris la vie dans les poètes; elle
» n'est pas ainsi; il y a quelque chose d'aride
» dans la réalité, que l'on s'efforce en vain de
» changer.

» Quand je me rappelle mes succès, j'éprouve
» un sentiment d'irritation. Pourquoi me dire
» que j'étois charmante, si je ne devois pas
» être aimée ? Pourquoi m'inspirer de la con-
» fiance pour qu'il me fût plus affreux d'être
» détrompée? Trouvera-t-il dans une autre
» plus d'esprit, plus d'âme, plus de tendresse
» qu'en moi ? Non, il trouvera moins, et sera
» satisfait; il se sentira d'accord avec la société.
» Quelles jouissances, quelles peines factices
» elle donne !

» En présence du soleil et des sphères étoi-
» lées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sen-
» tir dignes l'un de l'autre. Mais la société, la
» société! comme elle rend le cœur dur et
» l'esprit frivole! comme elle fait vivre pour
» ce que l'on dira de vous! Si les hommes
» se rencontroient un jour, dégagés chacun
» de l'influence de tous, quel air pur entreroit
» dans l'âme! que d'idées nouvelles, que de
» sentimens vrais la rafraîchiroient!

» La nature aussi est cruelle. Cette figure
» que j'avois, elle va se flétrir; et c'est en vain
» alors que j'éprouverois les affections les plus
» tendres; des yeux éteints ne peindroient plus
» mon âme, n'attendriroient plus pour ma
» prière.

» Il y a des peines en moi que je n'exprime-

» rai jamais, pas même en écrivant; je n'en ai » pas la force : l'amour seul pourroit sonder » ces abîmes.

» Que les hommes sont heureux d'aller à » la guerre, d'exposer leur vie, de se livrer » à l'enthousiasme de l'honneur et du dan- » ger ! Mais il n'y a rien au dehors qui sou- » lage les femmes ; leur existence, immobile » en présence du malheur, est un bien long » supplice !

» Quelquefois, quand j'entends la musique, » elle me retrace les talens que j'avois; le » chant, la danse et la poésie; il me prend » alors envie de me dégager du malheur, de » reprendre à la joie : mais tout à coup un » sentiment intérieur me fait frissonner; on » diroit que je suis une ombre qui veut encore » rester sur la terre, quand les rayons du jour, » quand l'approche des vivans, la forcent à » disparoître.

» Je voudrois être susceptible des distrac- » tions que donne le monde; autrefois je les » aimois, elles me faisoient du bien ; les ré- » flexions de la solitude me menoient trop » loin et trop avant; mon talent gagnoit à la » mobilité de mes impressions. Maintenant » j'ai quelque chose de fixe dans le regard, » comme dans la pensée : gaîté, grâce, imagi-

» genre est ridicule pour qui ne l'éprouve » pas. La poésie, le dévouement, l'amour, la » religion, ont la même origine ; et il y a des » hommes aux yeux desquels ces sentimens » sont de la folie. Tout est folie, si l'on veut, » hors le soin que l'on prend de son existence; » il peut y avoir erreur et illusion partout » ailleurs.

» Ce qui fait mon malheur surtout, c'est » que lui seul me comprenoit, et peut-être » trouvera-t-il une fois aussi que moi seule » je savois l'entendre. Je suis la plus facile et » la plus difficile personne du monde; tous » les êtres bienveillans me conviennent comme » société de quelques instans ; mais pour l'in- » timité, pour une affection véritable, il n'y » avoit au monde qu'Oswald que je pusse » aimer. Imagination, esprit, sensibilité, » quelle réunion ! où se trouve-t-elle dans » l'univers ? Et le cruel possédoit toutes ces » qualités, ou du moins tout leur charme !

» Qu'aurois-je à dire aux autres ? à qui pour- » rois-je parler ? quel but, quel intérêt me » reste-t-il ? Les plus amères douleurs, les plus » délicieux sentimens me sont connus, que » puis-je craindre ? que pourrois-je espérer ? » le pâle avenir n'est plus pour moi que le » spectre du passé.

» Pourquoi les situations heureuses sont-» elles si passagères ? qu'ont-elles de plus fra-» gile que les autres? L'ordre naturel est-il la » douleur ? C'est une convulsion que la souf-» france, pour le corps, mais c'est un état ha-» bituel pour l'âme.

» Ahi! null' altro che pianto al mondo dura. (*)

» Une autre vie! une autre vie! voilà mon » espoir; mais telle est la force de celle-ci, » qu'on cherche dans le ciel les mêmes senti-» mens qui ont occupé sur la terre. On peint » dans les mythologies du Nord les ombres des » chasseurs poursuivant les ombres des cerfs » dans les nuages; mais de quel droit disons-» nous que ce sont des ombres ? où est-elle la » réalité ? Il n'y a de sûr que la peine; il n'y a » qu'elle qui tienne impitoyablement ce qu'elle » promet.

» Je rêve sans cesse à l'immortalité, non » plus à celle que donnent les hommes : ceux » qui, selon l'expression du Dante, *appelle-» ront antique le temps actuel*, ne m'intéressent » plus ; mais je ne crois pas à l'anéantissement » de mon cœur. Non, mon Dieu, je n'y crois

(*) Ah ! dans le monde, rien ne dure que les larmes!

PÉTRARQUE.

» pas. Il est pour vous, ce cœur dont il n'a pas » voulu, et que vous daignerez recevoir après » les dédains d'un mortel.

» Je sens que je ne vivrai pas long-temps, » et cette pensée met du calme dans mon âme. » Il est doux de s'affoiblir dans l'état où je » suis, c'est le sentiment de la peine qui s'é- » mousse.

» Je ne sais pourquoi dans le trouble de la » douleur on est plus capable de superstition » que de piété; je fais des présages de tout, et » je ne sais point encore placer ma confiance » en rien. Ah! que la dévotion est douce dans » le bonheur! quelle reconnoissance envers » l'Être suprême doit éprouver la femme » d'Oswald.

» Sans doute la douleur perfectionne beau- » coup le caractère; on rattache dans sa pensée » ses fautes à ses malheurs, et toujours un » lien visible, au moins à nos yeux, semble » les réunir; mais il est un terme à ce salu- » taire effet.

» Un profond recueillement m'est nécessaire » avant d'obtenir,

» .... Tranquillo varco
» A più tranquilla vita. (*)

(*) Un tranquille passage vers une vie plus tranquille.

» Quand je serai tout-à-fait malade, le » calme doit renaître en mon cœur; il y a » beaucoup d'innocence dans les pensées de » l'être qui va mourir, et j'aime les sentimens » qu'inspire cette situation.

» Inconcevable énigme de la vie, que la pas- » sion, ni la douleur, ni le génie, ne peuvent » découvrir, vous révélerez-vous à la prière? » Peut-être l'idée la plus simple de toutes expli- » que-t-elle ces mystères! peut-être en avons- » nous approché mille fois dans nos rêveries! » Mais ce dernier pas est impossible, et nos » vains efforts en tout genre donnent une » grande fatigue à l'âme. Il est bien temps que » la mienne se repose.

» Fermossi al fin il cor che balzò tanto. (*)

IPPOLITO PINDEMONTE. »

(*) Il s'est enfin arrêté, ce cœur qui battoit si vite.

CHAPITRE VI.

Le prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir à Florence près de Corinne : elle fut très-reconnoissante de cette preuve d'amitié ; mais elle étoit un peu honteuse de ne pouvoir plus répandre dans la conversation le charme qu'elle y mettoit autrefois. Elle étoit distraite et silencieuse ; le dépérissement de sa santé lui ôtoit la force nécessaire pour triompher, même pour un moment, des sentimens qui l'occupoient. Elle avoit encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance ; mais le désir de plaire ne l'animoit plus. Quand l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections, on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'âme ; mais autant l'on avoit gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière, se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société ; mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit, qu'on devient incapable d'aucun mou-

vement spontané. C'est pour cela même que tant de devoirs commandent aux femmes, et surtout aux hommes, de respecter et de craindre l'amour qu'ils inspirent, car cette passion peut dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

Le prince Castel-Forte essayoit de parler à Corinne des objets qui l'intéressoient autrefois; elle étoit quelquefois plusieurs minutes sans lui répondre, parce qu'elle ne l'entendoit pas dans le premier moment; puis le son et l'idée lui parvenoient, et elle disoit quelque chose qui n'avoit ni la couleur ni le mouvement que l'on admiroit jadis dans sa manière de parler, mais qui faisoit aller la conversation quelques instans, et lui permettoit de retomber dans ses rêveries. Enfin, elle faisoit encore un nouvel effort pour ne pas décourager la bonté du prince Castel-Forte, et souvent elle prenoit un mot pour l'autre, ou disoit le contraire de ce qu'elle venoit de dire; alors elle sourioit de pitié sur elle-même, et demandoit pardon à son ami de cette sorte de folie dont elle avoit la conscience.

Le prince Castel-Forte voulut se hasarder à lui parler d'Oswald, et il sembloit même que Corinne prît à cette conversation un âpre plaisir; mais elle étoit dans un tel état de

sonffrance en sortant de cet entretien, que son ami se crut absolument obligé de se l'interdire. Le prince Castel-Forte avoit une âme sensible; mais un homme, et surtout un homme qui a été vivement occupé d'une femme, ne sait, quelque généreux qu'il soit, comment la consoler du sentiment qu'elle éprouve pour un autre. Un peu d'amour-propre en lui, et de timidité en elle, empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite : d'ailleurs à quoi serviroit-elle? il n'y a de remède qu'aux chagrins qui se guériroient d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenoient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcouroit tous les sujets d'entretien, avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement; elle le remercioit en lui serrant la main; quelquefois elle essayoit de parler sur les objets qui tiennent à l'âme : ses yeux se remplissoient de pleurs, et son émotion lui faisoit mal; sa pâleur et son tremblement étoient pénibles à voir, et son ami cherchoit bien vite à la détourner de ces idées. Une fois elle se mit tout à coup à plaisanter avec sa grâce accoutumée; le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie, mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes.

Elle revint à dîner, tendit la main à son ami en lui disant : — Pardon, je voudrois être aimable, pour vous récompenser de votre bonté, mais cela m'est impossible; soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis. — Ce qui inquiétoit vivement le prince Castel-Forte, c'étoit l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçoit pas encore, mais il étoit impossible qu'elle vécût long-temps, si quelques circonstances heureuses ne ranimoient pas ses forces. Dans ce temps, le prince Castel-Forte reçut une lettre de lord Nelvil, et bien qu'elle ne changeât rien à la situation, puisqu'il lui confirmoit qu'il étoit marié, il y avoit dans cette lettre des paroles qui auroient ému profondément Corinne. Le prince Castel-Forte réfléchissoit des heures entières, pour concerter avec lui-même s'il devoit ou non causer à son amie, en lui montrant cette lettre, l'impression la plus vive, et il la voyoit si foible qu'il ne l'osoit pas. Pendant qu'il délibéroit encore, il reçut une seconde lettre de lord Nelvil, également remplie de sentimens qui auroient attendri Corinne, mais contenant la nouvelle de son départ pour l'Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout-à-fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort, car une des plus amères dou-

leurs de Corinne, c'étoit que lord Nelvil ne lui écrivît point : elle n'osoit l'avouer à personne; mais bien qu'Oswald fût pour jamais séparé d'elle, un souvenir, un regret de sa part lui auroient été bien chers; et ce qui lui paroissoit le plus affreux, c'étoit ce silence absolu qui ne lui donnoit pas même l'occasion de prononcer ou d'entendre prononcer son nom.

Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n'éprouve pas le moindre changement, ni par les jours, ni par les années, et n'est susceptible d'aucun événement, d'aucune vicissitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses. Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour amener l'oubli; mais il n'y a point d'oubli pour les personnes d'une imagination forte, et il vaut mieux, avec elles, renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l'âme de pleurs enfin, que de l'obliger à se concentrer en elle-même.

LIVRE XIX.

LE RETOUR D'OSWALD EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Rappelons maintenant les événemens qui se passèrent en Écosse, après le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal: il sortit pour les lire; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyoit, avant de deviner celle qui devoit décider de son sort; mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *Vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout à la fois une amère douleur, et l'irritation la plus vive. Il y avoit deux mois qu'il n'avoit reçu de lettres de Corinne, et ce silence étoit rompu par des paroles si laconiques, par une action si décisive! Il ne douta pas de son inconstance; il se rappela tout ce que lady Edgermond avoit pu dire de

la légèreté, de la mobilité de Corinne; il entra dans le sens de l'inimitié contre elle, car il l'aimoit assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avoit tout-à-fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne, et que Lucile lui avoit inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible trahi par une femme infidèle; il éprouva du trouble, de la colère, du malheur, mais surtout un mouvement de fierté qui dominoit toutes les autres impressions, et lui inspiroit le désir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnoit. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachemens du cœur; elle n'existe presque jamais que quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection; et si lord Nelvil eût aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples, le ressentiment contre les torts qu'il lui croyoit ne l'eût point encore détaché d'elle.

Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil: c'étoit une personne passionnée, sous de froids dehors, et la maladie mortelle dont elle se sentoit menacée ajoutoit à l'ardeur de son intérêt pour sa fille. Elle savoit que la pauvre enfant aimoit lord Nelvil, et elle trembloit d'avoir compromis son bonheur, en le lui faisant connoître. Elle ne perdoit

donc pas Oswald un instant de vue, et pénétroit dans les secrets de son âme avec une sagacité que l'on attribue à l'esprit des femmes, mais qui tient uniquement à l'attention continuelle qu'inspire un vrai sentiment. Elle prit le prétexte des affaires de Corinne, c'est-à-dire de l'héritage de son oncle qu'elle vouloit lui faire passer, pour avoir le lendemain matin un entretien avec lord Nelvil; dans cet entretien elle devina bien vite qu'il étoit mécontent de Corinne, et flattant son ressentiment par l'idée d'une noble vengeance, elle lui proposa de la reconnoître pour sa belle-fille. Lord Nelvil fut étonné de ce changement subit dans les intentions de lady Edgermond; mais il comprit cependant, quoique cette pensée ne fût en aucune manière exprimée, que cette offre n'auroit son effet que s'il épousoit Lucile; et, dans l'un de ces momens où l'on agit plus vite que l'on ne pense, il la demanda en mariage à sa mère. Lady Edgermond ravie, put à peine se contenir assez pour ne pas dire oui avec trop de rapidité : le consentement fut donné, et lord Nelvil sortit de cette chambre lié par un engagement qu'il n'avoit pas eu l'idée de contracter en y entrant.

Pendant que lady Edgermond préparoit Lucile à le recevoir, il se promenoit dans le

jardin avec une grande agitation. Il se disoit que Lucile lui avoit plu, précisément parce qu'il la connoissoit peu, et qu'il étoit bizarre de fonder tout le bonheur de sa vie sur le charme d'un mystère qui doit nécessairement être découvert. Il lui revint un mouvement d'attendrissement pour Corinne, et il se rappela les lettres qu'il lui avoit écrites, et qui exprimoient trop bien les combats de son âme. — Elle a eu raison, s'écria-t-il, de renoncer à moi; je n'ai pas eu le courage de la rendre heureuse, mais il devoit lui en coûter davantage, et cette ligne si froide.... Mais qui sait si ses larmes ne l'ont pas arrosée? — et en prononçant ces mots les siennes couloient malgré lui. Ces rêveries l'entraînèrent tellement, qu'il s'éloigna du château, et fut longtemps cherché par les domestiques de lady Edgermond, qu'elle avoit envoyés pour lui faire dire qu'il étoit attendu : il s'étonna lui-même de son peu d'empressement, ét se hâta de revenir.

En entrant dans la chambre il vit Lucile à genoux, et la tête cachée dans le sein de sa mère; elle avoit ainsi la grâce la plus touchante : lorsqu'elle entendit lord Nelvil, elle releva son visage baigné de pleurs, et lui dit en lui tendant la main : — N'est-il pas vrai,

mylord, que vous ne me séparerez pas de ma mère? — Cette aimable manière d'annoncer son consentement intéressa beaucoup Oswald. Il se mit à genoux à son tour, et pria lady Edgermond de permettre que le visage de Lucile se penchât vers le sien : et c'est ainsi que cette innocente personne reçut la première impression qui la faisoit sortir de l'enfance. Une vive rougeur couvrit son front; Oswald sentit, en la regardant, quel lien pur et sacré il venoit de former; et la beauté de Lucile, quelque ravissante qu'elle fût en ce moment, lui fit moins d'impression encore que sa céleste modestie.

Les jours qui précédèrent le dimanche qui avoit été fixé pour la cérémonie, se passèrent en arrangemens nécessaires pour le mariage. Lucile, pendant ce temps, ne parla pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire; mais ce qu'elle disoit étoit noble et simple; et lord Nelvil aimoit et approuvoit chacune de ses paroles. Il sentoit bien cependant quelque vide auprès d'elle; la conversation consistoit toujours dans une question et une réponse; elle ne s'engageoit pas, elle ne se prolongeoit pas; tout étoit bien; mais il n'y avoit pas ce mouvement, cette vie inépuisable dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se

rappeloit alors Corinne; mais comme il n'entendoit plus parler d'elle, il espéroit que ce souvenir deviendroit à la fin une chimère, objet seulement de ses vagues regrets.

Lucile, en apprenant par sa mère que sa sœur vivoit encore, et qu'elle étoit en Italie, avoit eu le plus grand désir d'interroger lord Nelvil à son sujet; mais lady Edgermond le lui avoit interdit, et Lucile s'étoit soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin du jour du mariage, l'image de Corinne se retraça dans le cœur d'Oswald plus vivement que jamais, et il fut effrayé lui-même de l'impression qu'il en recevoit. Mais il adressa ses prières à son père; il lui dit au fond de son cœur que c'étoit pour lui, que c'étoit pour obtenir sa bénédiction dans le ciel, qu'il accomplissoit sa volonté sur la terre. Raffermi par ces sentimens, il arriva chez lady Edgermond, et se reprocha les torts qu'il avoit eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il la vit, elle étoit si charmante, qu'un ange qui seroit descendu sur la terre n'auroit pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l'idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l'autel. La mère avoit une émotion plus profonde encore que la fille; car il s'y mêloit cette crainte que fait éprouver toujours une grande

résolution, quelle qu'elle soit, à qui connoît la vie. Lucile n'avoit que de l'espoir; l'enfance se mêloit en elle à la jeunesse, et la joie à l'amour. En revenant de l'autel, elle s'appuyoit timidement sur le bras d'Oswald; elle s'assuroit ainsi de son protecteur. Oswald la regardoit avec attendrissement; on eût dit qu'il sentoit au fond de son cœur un ennemi qui menaçoit le bonheur de Lucile, et qu'il se promettoit de l'en défendre.

Lady Edgermond, revenue au château, dit à son gendre : — Je suis tranquille à présent; je vous ai confié le bonheur de Lucile; il me reste si peu de temps encore à vivre, qu'il m'est doux de me sentir si bien remplacée. — Lord Nelvil fut très-attendri par ces paroles, et réfléchit, avec autant d'émotion que d'inquiétude, aux devoirs qu'elles lui imposoient. Peu de jours s'étoient écoulés, et Lucile commençoit à peine à lever ses timides regards sur son époux, et à prendre la confiance qui auroit pu lui permettre de se faire connoître à lui, lorsque des incidens malheureux vinrent troubler cette union; elle s'étoit annoncée d'abord sous des auspices plus favorables.

CHAPITRE II.

M. Dickson arriva pour voir les nouveaux mariés, et s'excusa de n'avoir point assisté à la noce, en racontant qu'il étoit resté long-temps malade de l'ébranlement causé par une chute violente. Comme on lui parloit de cette chute, il dit qu'il avoit été secouru par une femme la plus séduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouoit au volant avec Lucile. Elle avoit beaucoup de grâce à cet exercice; Oswald la regardoit, et n'écoutoit pas M. Dickson, lorsque celui-ci lui cria d'un bout de la chambre à l'autre : — Mylord, elle a sûrement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m'a secouru, car elle m'a fait bien des questions sur votre sort. — De qui parlez-vous? répondit lord Nelvil en continuant à jouer. — D'une femme charmante, reprit M. Dickson, bien qu'elle eût l'air déjà changé par la souffrance, et qui ne pouvoit parler de vous sans émotion. — Ces mots attirèrent cette fois l'attention de lord Nelvil; et il se rapprocha de M. Dickson, en le priant de

les répéter. Lucile, qui ne s'étoit point occupée de ce qu'on avoit dit, alla rejoindre sa mère qui l'avoit fait appeler. Oswald se trouva seul avec M. Dickson, et lui demanda quelle étoit cette femme dont il venoit de lui parler. — Je n'en sais rien, répondit-il; sa prononciation m'a prouvé qu'elle étoit Angloise. Mais j'ai rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante et d'une conversation si facile; elle s'est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille; et pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j'avois reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre, comme vous l'avez été en Italie? car ma charmante bienfaitrice pâlissoit et trembloit en prononçant votre nom. — Juste ciel! de qui parlez-vous? Une Anglaise, dites-vous? — Oui sans doute, répondit M. Dickson, vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent. — Et sa figure? — Oh! la plus expressive que j'aie vue, quoiqu'elle fût pâle et maigre à faire de la peine. — La brillante Corinne ne ressembloit point à cette description; mais ne pouvoit-elle pas être malade? ne devoit-elle pas avoir beaucoup souffert, si elle étoit venue en Angleterre, et si elle n'y avoit

pas vu celui qu'elle venoit chercher ? Ces craintes frappèrent tout à coup Oswald, et il continua ses questions avec une inquiétude extrême. M. Dickson lui disoit toujours que l'inconnue parloit avec une grâce et une élégance qu'il n'avoit rencontrées dans aucune autre femme ; qu'une expression de bonté céleste se peignoit dans ses regards, mais qu'elle sembloit languissante et triste. Ce n'étoit pas la manière accoutumée de Corinne; mais encore une fois, ne pouvoit-elle pas être changée par la peine? — De quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux ? dit lord Nelvil. — Du plus beau noir du monde. — Lord Nelvil pâlit. — Est-elle animée en parlant ? — Non, continua M. Dickson; elle disoit quelques paroles de temps en temps pour m'interroger et me répondre, mais le peu de mots qu'elle prononçoit avoit beaucoup de charmes. — Il alloit continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent : il se tut, et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu'à ce qu'il pût retrouver M. Dickson seul.

Lady Edgermond, que sa tristesse avoit frappée, renvoya Lucile pour demander à M. Dickson s'il s'étoit passé quelque chose

dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu'il avoit dit. Lady Edgermond devina dans l'instant la vérité, et frémit de la douleur qu'Oswald ressentiroit, s'il savoit avec certitude que Corinne étoit venue le chercher en Écosse; et, prévoyant bien qu'il interrogeroit de nouveau M. Dickson, elle lui dit ce qu'il devoit répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien M. Dickson n'accrut pas son inquiétude à cet égard; mais il ne la dissipa point, et la première idée d'Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu'il lui avoit remises depuis environ trois semaines venoient de la poste, et s'il ne se souvenoit pas d'en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non; mais comme il sortoit de la chambre, il revint sur ses pas, et dit à lord Nelvil : *Il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m'a remis une lettre pour votre seigneurie; mais c'étoit sans doute pour implorer ses secours.* — Un aveugle? reprit Oswald; non, je n'ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver? — Oui, très-facilement, reprit le domestique, il demeure dans le village. — Allez le chercher, dit lord Nelvil; et, ne pouvant pas attendre patiemment l'arrivée de

l'aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l'avenue.

— Mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi, le jour du bal au château : qui vous l'avoit remise? — Mylord voit que je suis aveugle, comment pourrois-je le lui dire? — Croyez-vous que ce soit une femme? — Oui, mylord, car elle avoit un son de voix très-doux, autant qu'on pouvoit le remarquer, malgré ses larmes, car j'entendois bien qu'elle pleuroit. — Elle pleuroit, reprit Oswald, et que vous a-t-elle dit? — *Vous remettrez cette lettre au domestique d'Oswald, bon vieillard :* puis, se reprenant tout de suite, elle a ajouté, *à lord Nelvil.* — Ah, Corinne! s'écria Oswald, et il fut obligé de s'appuyer sur le vieillard; car il étoit près de s'évanouir. — Mylord, continua le vieillard aveugle, j'étois assis au pied d'un arbre quand elle me donna cette commission; je voulus m'en acquitter tout de suite; mais comme j'ai de la peine à me relever, à mon âge, elle a daigné m'aider elle-même, m'a donné plus d'argent que je n'en avois eu depuis long-temps, et je sentois sa main qui trembloit en me soutenant, comme la vôtre, mylord, à présent. — C'en est assez, dit lord Nelvil, tenez, bon vieillard, voilà aussi de

l'argent, comme elle vous en a donné; priez pour nous deux. — Et il s'éloigna.

Depuis ce moment un trouble affreux s'empara de son âme : il faisoit de tous les côtés de vaines perquisitions, et ne pouvoit concevoir comment il étoit possible que Corinne fût arrivée en Écosse sans demander à le voir; il se tourmentoit de mille manières sur les motifs de sa conduite, et l'affliction qu'il ressentoit étoit si grande, que, malgré ses efforts pour la cacher, il étoit impossible que lady Edgermond ne la devinât pas, et que Lucile même ne s'aperçût combien il étoit malheureux : sa tristesse la plongeoit elle-même dans une rêverie continuelle, et leur intérieur étoit très-silencieux. Ce fut alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre, que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne, et qui l'auroit sûrement touchée, par l'inquiétude profonde qu'elle exprimoit.

Le comte d'Erfeuil revint de Plymouth, où il avoit conduit Corinne, avant que la réponse du prince Castel-Forte à la lettre de lord Nelvil fût arrivée : il ne vouloit pas dire à lord Nelvil tout ce qu'il savoit de Corinne, et cependant il étoit fâché qu'on ignorât qu'il savoit un se-

eret important, et qu'il étoit assez discret pour le taire. Ses insinuations, qui d'abord n'avoient pas frappé lord Nelvil, réveillèrent son attention dès qu'il crut qu'elles pouvoient avoir quelque rapport avec Corinne; alors il interrogea vivement le comte d'Erfeuil, qui se défendit assez bien, dès qu'il fut parvenu à se faire questionner.

Néanmoins, à la fin, Oswald lui arracha l'histoire entière de Corinne, par le plaisir qu'eut le comte d'Erfeuil à raconter tout ce qu'il avoit fait pour elle, la reconnoissance qu'elle lui avoit toujours témoignée, l'état affreux d'abandon et de douleur où il l'avoit trouvée; enfin il fit ce récit sans s'apercevoir le moins du monde de l'effet qu'il produisoit sur lord Nelvil, et n'ayant d'autre but en ce moment que d'être, comme disent les Anglois, *le héros de sa propre histoire.* Quand le comte d'Erfeuil eut cessé de parler, il fut vraiment affligé du mal qu'il avoit fait. Oswald s'étoit contenu jusqu'alors; mais tout à coup il devint comme insensé de douleur : il s'accusoit d'être le plus barbare et le plus perfide des hommes; il se représentoit le dévouement, la tendresse de Corinne, sa résignation, sa générosité, dans le moment même où elle le croyoit le plus coupable, et il y opposoit la dureté, la légè-

reté dont il l'avoit payée. Il se répétoit sans cesse que personne ne l'aimeroit jamais comme elle l'avoit aimé, et qu'il seroit puni, de quelque manière, de la cruauté dont il avoit usé envers elle : il vouloit partir pour l'Italie, la voir, seulement un jour, seulement une heure; mais déjà Rome et Florence étoient occupées par les François; son régiment alloit s'embarquer, il ne pouvoit s'éloigner sans déshonneur; il ne pouvoit percer le cœur de sa femme, et réparer les torts par les torts, et les douleurs par les douleurs. Enfin, il espéroit les dangers de la guerre, et cette pensée lui rendit du calme.

Ce fut dans cette disposition qu'il écrivit au prince Castel-Forte la seconde lettre, que celui-ci résolut encore de ne pas montrer à Corinne. Les réponses de l'ami de Corinne la peignoient triste, mais résignée; et comme il étoit fier et blessé pour elle, il adoucit plutôt qu'il n'exagéra l'état de malheur où elle étoit tombée. Lord Nelvil crut donc qu'il falloit ne pas la tourmenter de ses regrets, après l'avoir rendue si malheureuse par son amour, et il partit pour les îles, avec un sentiment de douleur et de remords qui lui rendoit la vie insupportable.

CHAPITRE III.

Lucile étoit affligée du départ d'Oswald; mais le morne silence qu'il avoit gardé avec elle, pendant les derniers temps de leur séjour ensemble, avoit tellement redoublé sa timidité naturelle, qu'elle ne put se résoudre à lui dire qu'elle se croyoit grosse; il ne le sut qu'aux îles, par une lettre de lady Edgermond, à qui sa fille l'avoit caché jusqu'alors. Lord Nelvil trouva donc les adieux de Lucile très-froids; il ne jugea pas bien ce qui se passoit dans son âme, et comparant sa douleur silencieuse avec les éloquens regrets de Corinne, lorsqu'il se sépara d'elle à Venise, il n'hésita pas à croire que Lucile l'aimoit foiblement. Néanmoins, pendant les quatre années que dura son absence, elle n'eut pas un jour de bonheur. A peine la naissance de sa fille put-elle la distraire un moment des dangers que couroit son époux. Un autre chagrin aussi se joignoit à cette inquiétude; elle découvrit par degrés tout ce qui concernoit Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte d'Erfeuil, qui passa près d'une année en Écosse, et vit souvent Lucile et sa mère, étoit fortement persuadé qu'il n'avoit pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre; mais il dit tant de choses qui en approchoient, il lui étoit si difficile, quand la conversation languissoit, de ne pas ramener le sujet qui intéressoit si vivement Lucile, qu'elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu'elle étoit, elle avoit encore assez d'art pour faire parler le comte d'Erfeuil, tant il en falloit peu pour cela.

Lady Edgermond, que sa maladie occupoit chaque jour davantage, ne s'étoit pas doutée du travail que faisoit sa fille, pour apprendre ce qui devoit lui causer tant de douleur; mais quand elle la vit si triste, elle obtint d'elle la confidence de ses chagrins. Lady Edgermond s'exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevoit une autre impression : elle étoit tour à tour jalouse de Corinne et mécontente d'Oswald, qui avoit pu se montrer si cruel envers une femme dont il étoit tant aimé; et il lui sembloit qu'elle devoit craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avoit ainsi sacrifié le bonheur d'une autre. Elle avoit toujours conservé de l'intérêt et de la reconnoissance pour

sa sœur, ce qui ajoutoit encore à la pitié qu'elle lui inspiroit; et, loin d'être flattée du sacrifice qu'Oswald lui avoit fait, elle se tourmentoit de l'idée qu'il ne l'avoit choisie que parce que sa position dans le monde étoit meilleure que celle de Corinne; elle se rappeloit son hésitation avant le mariage, sa tristesse peu de jours après, et toujours elle se confirmoit dans la cruelle pensée que son époux ne l'aimoit pas. Lady Edgermond auroit pu lui rendre un grand service dans cette disposition d'âme, si elle l'avoit calmée; mais c'étoit une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentimens qu'il permet, prononçoit l'anathème contre tout ce qui s'écartoit de cette ligne. Elle ne pensoit pas à ramener par des ménagemens, et s'imaginoit, au contraire, que le seul moyen d'éveiller les remords étoit de montrer du ressentiment : elle partageoit trop vivement les inquiétudes de Lucile, s'irritoit de la pensée qu'une charmante personne ne fût pas appréciée par son époux, et loin de lui faire du bien, en lui persuadant qu'elle étoit plus aimée qu'elle ne le croyoit, elle confirmoit ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce et plus éclairée que sa mère, ne suivoit pas

rigoureusement les conseils qu'elle lui donnoit, mais il en restoit toujours quelques traces; et ses lettres à lord Nelvil étoient bien moins sensibles que le fond de son cœur.

Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d'une bravoure éclatante; il exposa mille fois sa vie, non-seulement par l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquoit que le danger étoit un plaisir pour lui; qu'il paroissoit plus gai, plus animé, plus heureux, le jour des combats; il rougissoit de joie, quand le tumulte des armes commençoit, et c'étoit dans ce moment seul qu'un poids qu'il avoit sur le cœur se soulevoit et le laissoit respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avoit une existence très-animée, qui, sans lui donner du bonheur, l'étourdissoit au moins sur le passé comme sur l'avenir. Il recevoit des lettres de sa femme, qu'il trouvoit froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumoit. Le souvenir de Corinne lui apparoissoit souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur; mais comme le climat et la guerre menaçoient tous les jours sa vie, il se croyoit moins coupable, en étant si près de périr; on pardonne à ses ennemis,

lorsque la mort les menace; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensoit seulement aux larmes de Corinne, lorsqu'elle apprendroit qu'il n'étoit plus; il oublioit celles que ses torts lui avoient fait répandre.

Au milieu des périls, qui font si souvent réfléchir sur l'incertitude de la vie, il songeoit bien plus à Corinne qu'à Lucile; ils avoient tant parlé de la mort ensemble, ils avoient si souvent approfondi toutes les pensées les plus sérieuses, qu'il croyoit encore s'entretenir avec Corinne, quand il s'occupoit des grandes idées que retrace le spectacle habituel de la guerre et de ses dangers. C'étoit à elle qu'il s'adressoit quand il étoit seul, bien qu'il dût la croire irritée contre lui. Il lui sembloit qu'ils s'entendoient encore, malgré l'absence, malgré l'infidélité même, tandis que la douce Lucile, qu'il ne croyoit pas offensée contre lui, ne s'offroit à son souvenir que comme une personne digne d'être protégée, mais à laquelle il falloit épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandoit furent rappelées en Angleterre; il revint : déjà la tranquillité du vaisseau lui plaisoit bien moins que l'activité de la guerre. Le mouvement extérieur avoit rem-

placé, pour lui, les plaisirs de l'imagination, qu'autrefois l'entretien de Corinne lui faisoit goûter; il n'avoit pas encore essayé du repos loin d'elle. Il avoit su tellement se faire aimer de ses soldats, et leur avoit inspiré tant d'attachement et d'enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l'intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complétement que quand on fut débarqué.

CHAPITRE IV.

Lord Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond, dans le Northumberland; il falloit qu'il fît de nouveau connoissance avec sa famille, dont il avoit perdu l'habitude depuis quatre ans. Lucile lui présenta sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu'une femme coupable en pourroit éprouver. Cette petite ressembloit à Corinne : l'imagination de Lucile avoit été fort occupée du souvenir de sa sœur, pendant sa grossesse ; et Juliette, c'étoit ainsi qu'elle se nommoit, avoit les cheveux et les yeux de Corinne : lord

Nelvil le remarqua, et en fut troublé; il la prit dans ses bras, et la serra contre son cœur avec tendresse. Lucile ne vit dans ce mouvement qu'un souvenir de Corinne, et dès cet instant elle ne jouit pas sans mélange de l'affection que lord Nelvil témoignoit à Juliette.

Lucile étoit encore embellie, elle avoit près de vingt ans. Sa beauté avoit pris un caractère imposant, et inspiroit à lord Nelvil un sentiment de respect. Lady Edgermond n'étoit plus en état de sortir de son lit, et sa situation lui donnoit beaucoup d'humeur et de chagrin. Elle revit pourtant avec plaisir lord Nelvil, car elle étoit très-tourmentée par la crainte de mourir en son absence, et de laisser sa fille ainsi seule au monde. Lord Nelvil avoit tellement pris l'habitude d'une vie active, qu'il lui en coûtoit beaucoup de rester presque tout le jour dans la chambre de sa belle-mère, qui ne recevoit plus personne que son gendre et sa fille. Lucile aimoit toujours beaucoup lord Nelvil; mais elle avoit la douleur de ne pas se croire aimée, et lui cachoit par fierté ce qu'elle savoit de ses sentimens pour Corinne, et la jalousie qu'ils lui causoient. Cette contrainte ajoutoit encore à sa réserve habituelle, et la rendoit plus froide

et plus silencieuse qu'elle ne l'eût été naturellement. Lorsque son époux vouloit lui donner quelques conseils sur le charme qu'elle auroit pu répandre dans la conversation en y mettant plus d'intérêt, elle croyoit voir dans ces conseils un souvenir de Corinne, et se blessoit, au lieu d'en profiter. Lucile avoit une grande douceur de caractère, mais sa mère lui avoit donné des idées positives sur tous les points; et quand lord Nelvil vantoit les plaisirs de l'imagination et le charme des beaux-arts, elle voyoit toujours dans ce qu'il disoit les souvenirs de l'Italie, et rabattoit assez sèchement l'enthousiasme de lord Nelvil, parce qu'elle pensoit que Corinne en étoit l'unique cause. Dans une autre disposition elle eût recueilli avec soin les paroles de son époux, pour étudier tous les moyens de lui plaire.

Lady Edgermond, dont la maladie augmentoit les défauts, montroit une antipathie croissante pour tout ce qui sortoit de la monotonie et de la règle habituelle de la vie. Elle voyoit du mal à tout, et son imagination, irritée par la souffrance, étoit importunée de tous les bruits, au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l'existence aux moindres frais possibles, peut-être pour ne pas

regretter vivement ce qu'elle étoit près de quitter; mais comme personne n'avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyoit sur les principes généraux d'une morale exagérée. Elle ne cessoit de désenchanter la vie, en faisant un tort des moindres plaisirs, en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvoit différer un peu de ce qu'on avoit fait la veille. Lucile, qui, bien qu'elle fût soumise à sa mère, avoit cependant plus d'esprit qu'elle, et plus de flexibilité dans le caractère, se seroit réunie à son époux pour combattre doucement l'austérité de l'exigence toujours croissante de lady Edgermond, si celle-ci ne lui avoit pas persuadé qu'elle se conduisoit ainsi, seulement pour s'opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l'Italie. — Il faut lutter sans cesse, disoit-elle, par la puissance du devoir contre le retour possible d'une inclination si funeste. — Lord Nelvil avoit certainement aussi un grand respect pour le devoir, mais il le considéroit sous des rapports plus étendus que lady Edgermond. Il aimoit à remonter à sa source, il le croyoit parfaitement en harmonie avec nos véritables penchans, et pensoit qu'il n'exigeoit point de nous des sacrifices et des combats continuels. Il lui sembloit enfin que

la vertu, loin de tourmenter la vie, contribuoit tellement au bonheur durable, qu'on pouvoit la considérer comme une sorte de prescience accordée à l'homme sur cette terre.

Quelquefois Oswald, en développant ses idées, se livroit au plaisir d'employer des expressions de Corinne; il s'écoutoit avec complaisance quand il empruntoit son langage. Lady Edgermond montroit de l'humeur dès qu'il se laissoit aller à cette manière de penser et de parler: les idées nouvelles déplaisent aux personnes âgées; elles aiment à se persuader que le monde n'a fait que perdre, au lieu d'acquérir, depuis qu'elles ont cessé d'être jeunes. Lucile, par l'instinct du cœur, reconnoissoit, dans l'intérêt plus vif que lord Nelvil mettoit à ses propres discours, le retentissement de son affection pour Corinne; elle baissoit les yeux pour ne pas laisser voir à son époux ce qui se passoit dans son âme; et lui, ne se doutant pas qu'elle fût instruite de ses rapports avec Corinne, attribuoit à la froideur du caractère de sa femme son immobile silence pendant qu'il parloit avec chaleur. Ne sachant donc à qui s'adresser pour trouver un esprit qui répondît au sien, les regrets du passé se renouveloient plus vivement que jamais dans son âme, et il tomboit dans la plus profonde mé-

lancolie. Il écrivit au prince Castel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point, à cause de la guerre. Sa santé souffroit extrêmement du climat d'Angleterre, et les médecins ne cessoient de lui répéter que sa poitrine seroit attaquée de nouveau s'il ne passoit pas l'hiver en Italie ; mais il étoit impossible d'y songer, puisque la paix n'étoit pas faite entre la France et l'Angleterre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme des conseils que les médecins lui avoient donnés, et de l'obstacle qui s'y opposoit. — Quand la paix seroit faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, mylord, que vous vous permissiez à vous-même de revoir l'Italie. — Si la santé de mylord l'exigeoit, interrompit Lucile, il feroit très-bien d'y aller. — Ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnoissance à Lucile ; mais cette reconnoissance même la blessa : elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissoit échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile étoit combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvoit, et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par là qu'il devroit passer l'hiver en

Italie ; et, tandis que son sentiment l'auroit portée à s'exagérer la maladie de son époux, la jalousie, qui naissoit aussi de ce sentiment, l'engageoit à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disoient du danger qu'il couroit en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuoit cette conduite de Lucile à l'indifférence et à l'égoïsme, et ils se blessoient réciproquement, parce qu'ils ne s'avouoient pas leurs sentimens avec franchise.

Enfin, lady Edgermond tomba dans un état si dangereux, qu'il n'y eut plus, entre Lucile et lord Nelvil, d'autre sujet d'entretien que sa maladie; la pauvre femme perdit l'usage de la parole, un mois avant de mourir; l'on ne devinoit plus qu'à ses larmes, ou à sa façon de serrer la main, ce qu'elle vouloit dire. Lucile étoit au désespoir ; Oswald, sincèrement touché, veilloit toutes les nuits auprès d'elle; et, comme c'étoit au mois de novembre, il se fit beaucoup de mal par les soins qu'il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l'affection de son gendre. Les défauts de son caractère disparoissoient à mesure que son affreux état les eût rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l'âme;

et la plupart des défauts ne viennent que de cette agitation.

La nuit de sa mort, elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil, et, les mettant l'une dans l'autre, elle les pressa toutes les deux contre son cœur ; alors elle leva les yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole, qui n'eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après elle expira.

Lord Nelvil, qui avoit fait effort sur lui-même pour être capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade ; et l'infortunée Lucile, au moment d'une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il paroît que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Corinne et celui de l'Italie. Il demandoit souvent dans ses rêveries *du soleil, le midi, un air plus chaud*, quand le frisson de la fièvre le prenoit, il disoit : *Il fait si froid dans ce nord, que jamais on ne pourra s'y réchauffer.* Quand il revint à lui il fut bien étonné d'apprendre que Lucile avoit tout disposé pour le voyage d'Italie ; il s'en étonna : elle lui donna pour motif le conseil des médecins. — Si vous le permettez, ajouta-t-elle, ma fille et moi nous vous accompagnerons : il ne faut pas qu'un enfant soit séparé de son père ni de sa mère. — Sans doute,

reprit lord Nelvil, il ne faut pas que nous nous séparions : mais ce voyage vous fait-il de la peine ? parlez, j'y renoncerai. — Non, reprit Lucile, ce n'est pas cela qui me fait de la peine..... — Lord Nelvil la regarda, lui prit la main : elle alloit s'expliquer davantage ; mais le souvenir de sa mère, qui lui avoit recommandé de ne jamais avouer à lord Nelvil la jalousie qu'elle ressentoit, l'arrêta tout à coup, et elle reprit en disant : — Mon premier intérêt, mylord, vous devez le croire, c'est le rétablissement de votre santé. — Vous avez une sœur en Italie, continua lord Nelvil. — Je le sais, reprit Lucile ; en avez-vous des nouvelles ? — Non, dit lord Nelvil, depuis que je suis parti pour l'Amérique j'ignore absolument ce qu'elle est devenue. — Eh bien ! mylord, nous le saurons en Italie. — Vous intéresse-t-elle encore ? — Oui, mylord, répondit Lucile, je n'ai point oublié la tendresse qu'elle m'a témoignée dans mon enfance. — Oh ! il ne faut rien oublier, dit lord Nelvil en soupirant ; — et le silence de tous les deux finit l'entretien.

Oswald n'alloit point en Italie dans l'intention de renouveler ses liens avec Corinne ; il avoit trop de délicatesse pour se laisser approcher par une telle idée ; mais s'il ne devoit pas

se rétablir de la maladie de poitrine dont il étoit menacé, il trouvoit assez doux de mourir en Italie, et d'obtenir, par un dernier adieu, le pardon de Corinne. Il ne croyoit pas que Lucile pût savoir la passion qu'il avoit eue pour sa sœur; encore moins se doutoit-il qu'il eût trahi, dans son délire, les regrets qui l'agitoient encore. Il ne rendoit pas justice à l'esprit de sa femme, parce que cet esprit étoit stérile, et lui servoit plutôt à deviner ce que pensoient les autres, qu'à les intéresser par ce qu'elle pensoit elle-même. Oswald s'étoit donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissoit ses devoirs, et l'aimoit autant qu'elle pouvoit aimer; mais il ne connoissoit pas la sensibilité de Lucile : elle mettoit le plus grand soin à la cacher. C'étoit par fierté qu'elle dissimuloit, dans cette circonstance, ce qui l'affligeoit; mais dans une situation parfaitement heureuse, elle se seroit encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui sembloit que la pudeur étoit blessée par l'expression de tout sentiment passionné; et, comme elle étoit cependant capable de ces sentimens, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l'avoit rendue triste et silencieuse : on l'avoit bien convaincue qu'il

ne falloit pas révéler ce qu'elle éprouvoit, mais elle ne prenoit aucun plaisir à dire autre chose.

CHAPITRE V.

Lord Nelvil craignoit les souvenirs que lui retraçoit la France; il la traversa donc rapidement : car Lucile ne témoignant, dans ce voyage, ni désir ni volonté sur rien, c'étoit lui seul qui décidoit de tout. Ils arrivèrent au pied des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et montèrent à pied ce qu'on appelle *le pas des échelles* : c'est une route pratiquée dans le roc, et dont l'entrée ressemble à celle d'une profonde caverne; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant les plus beaux jours de l'été. On étoit alors au commencement de décembre; il n'y avoit point encore de neige; mais l'automne, saison de décadence, touchoit elle-même à sa fin, et faisoit place à l'hiver. Toute la route étoit couverte de feuilles mortes, que le vent y avoit apportées, car il n'existoit point d'arbres dans ce chemin rocailleux; et, près des

débris de la nature flétrie, on ne voyoit point les rameaux, espoir de l'année suivante. La vue des montagnes plaisoit à lord Nelvil; il semble, dans les pays de plaines, que la terre n'ait d'autre but que de porter l'homme et de le nourrir; mais, dans les contrées pittoresques, on croit reconnoître l'empreinte du génie du Créateur et de sa toute-puissance. L'homme cependant s'est familiarisé partout avec la nature, et les chemins qu'il s'est frayés gravissent les monts et descendent dans les abîmes. Il n'y a plus pour lui rien d'inaccessible, que le grand mystère de lui-même.

Dans la Maurienne, l'hiver devint à chaque pas plus rigoureux. On eût dit qu'on avançoit vers le Nord en s'approchant du Mont-Cenis: Lucile, qui n'avoit jamais voyagé, étoit épouvantée par ces glaces qui rendent les pas des chevaux si peu sûrs. Elle cachoit ses craintes aux regards d'Oswald, mais se reprochoit souvent d'avoir emmené sa petite fille avec elle; souvent elle se demandoit si la moralité la plus parfaite avoit présidé à cette résolution, et si le goût très-vif qu'elle avoit pour cet enfant, et l'idée aussi qu'elle étoit plus aimée d'Oswald, en se montrant à lui toujours avec Juliette, ne l'avoit pas distraite des périls d'un si long voyage. Lucile étoit une personne très-

timorée, et qui fatiguoit souvent son âme à force de scrupules et d'interrogations secrètes sur sa conduite. Plus on est vertueux, plus la délicatesse s'accroît, et avec elle les inquiétudes de la conscience; Lucile n'avoit de refuge contre cette disposition que dans la piété, et de longues prières intérieures la tranquillisoient.

Comme ils avançoient vers le Mont-Cenis, toute la nature sembloit prendre un caractère plus terrible; la neige tomboit en abondance sur la terre, déjà couverte de neige : on eût dit qu'on entroit dans l'enfer de glace si bien décrit par le Dante. Toutes les productions de la terre n'offroient plus qu'un aspect monotone, depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes; une même couleur faisoit disparoître toutes les variétés de la végétation; les rivières couloient encore au pied des monts; mais les sapins, devenus tout blancs, se répétoient dans les eaux comme des spectres d'arbres. Oswald et Lucile regardoient ce spectacle en silence; la parole semble étrangère à cette nature glacée, et l'on se tait avec elle; lorsque tout à coup ils aperçurent, sur une vaste plaine de neige, une longue file d'hommes habillés de noir, qui portoient un cercueil vers une église. Ces prêtres, les

seuls êtres vivans qui parussent au milieu de cette campagne froide et déserte, avoient une marche lente, que la rigueur du temps auroit hâtée, si la pensée de la mort n'eût pas imprimé sa gravité à tous leurs pas. Le deuil de la nature et de l'homme, de la végétation et de la vie; ces deux couleurs, ce blanc et ce noir, qui seules frappoient les regards et se faisoient ressortir l'une par l'autre, remplissoient l'âme d'effroi. Lucile dit à voix basse : — Quel triste présage! — Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi, il n'est pas pour vous. — Hélas! pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie; qu'est-elle devenue maintenant? Et tous ces objets lugubres qui m'environnent m'annoncent-ils ce que je vais souffrir? —

Lucile étoit ébranlée par les inquiétudes que lui causoit le voyage. Oswald ne pensoit pas à ce genre de terreur très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le sien. Lucile prenoit pour de l'indifférence ce qui venoit uniquement de ce qu'il ne soupçonnoit pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Cependant tout se réunissoit pour accroître les anxiétés de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte

de satisfaction à grossir le danger, c'est leur genre d'imagination; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe, dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le Mont-Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes vous donnent à chaque instant des nouvelles du passage du *mont*, c'est ainsi qu'on l'appelle; et l'on diroit qu'on parle d'un monstre immobile, gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter, et lorsqu'on peut craindre le vent nommé *la tourmente*, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la montagne. Ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs, et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avoit pris secrètement toutes les informations possibles à l'insu de lord Nelvil; il ne se doutoit pas de ses terreurs, et se livroit tout entier aux réflexions que faisoit naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitoit encore plus que le voyage même, jugeoit tout avec une prévention défavorable, et faisoit tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du Mont-Cenis,

plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçoit de *la tourmente*. Néanmoins ceux qui devoient la porter, elle et sa fille, assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil; elle vit qu'il se moquoit de la peur qu'on vouloit leur faire, et de nouveau blessée par ce courage, elle se hâta de déclarer qu'elle vouloit partir. Oswald ne s'aperçut pas du sentiment qui avoit dicté cette résolution, et suivit à cheval le brancard sur lequel étoient portées sa femme et sa fille. Ils montèrent assez facilement; mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente, un horrible ouragan s'éleva. Des tourbillons de neige aveugloient les conducteurs, et plusieurs fois Lucile n'apercevoit plus Oswald, que la tempête avoit comme enveloppé de ses brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leurs cloches d'alarme, et bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bienfaisans qui le faisoient entendre, ce son en lui-même avoit quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l'airain exprimoient mieux encore l'effroi que le secours.

Lucile espéroit qu'Oswald proposeroit de s'arrêter dans le couvent et d'y passer la nuit; mais comme elle ne voulut pas lui dire qu'elle le désiroit, il crut qu'il valoit mieux se hâter d'arriver avant la fin du jour; les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquiétude s'il falloit commencer la descente. — Oui, répondit-elle, puisque mylord ne s'y oppose pas. — Lucile avoit tort de ne pas exprimer ses craintes, car sa fille étoit avec elle; mais quand on aime et qu'on ne se croit pas aimé, on se blesse de tout, et chaque instant de la vie est une douleur, et presque une humiliation. Oswald restoit à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre; mais il se croyoit ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille.

Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu'on la prendroit elle-même pour un précipice, si les abîmes qui sont à côté n'en faisoient sentir la différence, elle serra sa fille contre son cœur avec une émotion très-vive. Oswald le remarqua, et laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avoit tant de grâce dans tout ce qu'il faisoit, que Lucile, en le voyant s'occuper d'elle et de Juliette

avec beaucoup de zèle et d'intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes; mais à l'instant il s'éleva un coup de vent si terrible que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux et s'écrièrent: *O mon Dieu, secourez-nous!* Alors Lucile reprit tout son courage, et, se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant: — Mon ami, prenez votre fille. — Oswald la saisit et dit à Lucile: — Et vous aussi venez, je pourrai vous porter toutes deux. — Non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille. — Comment sauver! répéta lord Nelvil, est-il question de danger? Et se retournant vers les porteurs il s'écria: Malheureux, que ne disiez-vous.... — Ils m'en avoient avertie, interrompit Lucile.... — Et vous me l'avez caché! dit lord Nelvil; qu'ai-je fait pour mériter ce cruel silence? — En prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa ses yeux vers la terre dans une anxiété profonde; mais le ciel, protecteur de Lucile, fit paroître un rayon qui perça les nuages, apaisa la tempête, et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise, la première ville de l'Italie par delà le Mont-Cenis.

En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa

fille dans ses bras, monta dans une chambre, se mit à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. — Oswald, pendant qu'elle prioit, étoit appuyé sur la cheminée, d'un air pensif; et quand Lucile se fut relevée, il lui tendit la main, et lui dit: — Lucile, vous avez donc eu peur? — Oui, mon ami, répondit-elle. — Et pourquoi vous êtes-vous mise en route? — Vous paroissiez impatient de partir. — Ne savez-vous pas, répondit lord Nelvil, qu'avant tout je crains pour vous ou le danger ou la peine? — C'est pour Juliette qu'il faut les craindre, dit Lucile. — Elle la prit sur ses genoux, pour la réchauffer auprès du feu, et boucloit avec ses mains les beaux cheveux noirs de cet enfant, que la neige et la pluie avoient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étoient charmantes. Oswald les regarda toutes les deux avec tendresse; mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être auroit conduit à une explication heureuse.

Ils arrivèrent à Turin; cette année-là l'hiver étoit très-rigoureux: les vastes appartemens de l'Italie sont destinés à recevoir le soleil, ils paroissoient déserts pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l'été par la

fraîcheur qu'elles donnent, mais au milieu de l'hiver on ne sent que le vide de ces palais immenses, dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géans.

On venoit d'apprendre la mort d'Alfiéri, et c'étoit un deuil général pour tous les Italiens qui vouloient s'enorgueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyoit voir partout l'empreinte de la tristesse; il ne reconnoissoit plus l'impression que l'Italie avoit produite jadis sur lui. L'absence de celle qu'il avoit tant aimée désenchantoit à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin; on lui dit que depuis cinq ans elle n'avoit rien publié, et vivoit dans la retraite la plus profonde; mais on l'assura qu'elle étoit à Florence. Il résolut d'y aller, non pour y rester, et trahir ainsi l'affection qu'il devoit à Lucile, mais pour expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avoit ignoré son voyage en Écosse.

En traversant les plaines de la Lombardie Oswald s'écrioit: — Ah! que cela étoit beau lorsque tous les ormeaux étoient couverts de feuilles, et lorsque les pampres verts les unissoient entre eux! — Lucile se disoit en elle-même: — C'étoit beau quand Corinne étoit avec lui. — Un brouillard humide, tel qu'il en

fait souvent dans ces plaines, traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissoit la vue de la campagne. On entendoit pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les toits ces pluies abondantes du Midi qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées, et l'eau vous poursuit partout avec l'activité du feu. Lucile cherchoit en vain le charme de l'Italie : on eût dit que tout se réunissoit pour la couvrir d'un voile sombre, à ses regards comme à ceux d'Oswald.

CHAPITRE VI.

Oswald, depuis qu'il étoit entré en Italie, n'avoit pas prononcé un mot d'italien; il sembloit que cette langue lui fît mal, et qu'il évitât de l'entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étoient arrivés à l'auberge de Milan, ils entendirent frapper à leur porte, et virent entrer dans leur chambre un Romain d'une figure très-noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie; des traits créés pour l'expression, mais auxquels il manquoit l'âme qui la donne; et

sur cette figure il y avoit à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui vouloit être poétique. Il se mit, dès la porte, à improviser des vers tout remplis de louanges sur la mère, l'enfant et l'époux; de ces louanges qui convenoient à toutes les mères, à tous les enfans, à tous les époux du monde, et dont l'exagération passoit par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devoient avoir aucun rapport ensemble. Le Romain se servoit cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l'italien; il déclamoit avec une force qui faisoit encore mieux remarquer l'insignifiance de ce qu'il disoit. Rien ne pouvoit être plus pénible pour Oswald que d'entendre ainsi pour la première fois, après un long intervalle, une langue chérie, de revoir ainsi ses souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'âme d'Oswald, elle vouloit faire finir l'improvisateur; mais il étoit impossible d'en être écouté; il se promenoit dans la chambre à grands pas; il faisoit des exclamations et des gestes continuels, et ne s'embarrassoit pas du tout de l'ennui qu'il causoit à ses auditeurs. Son mouvement étoit comme celui d'une machine montée, qui ne

s'arrête qu'après un temps marqué ; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.

Quand il fut sorti, Oswald dit : — Le langage poétique est si facile à parodier en Italie, qu'on devroit l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler. — Il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement ; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire par ce que nous venons d'entendre. — Ce mot blessa lord Nelvil. — Bien loin de là, dit-il ; il me semble qu'un tel contraste fait sentir la puissance du génie. C'est ce même langage, si misérablement dégradé, qui devenoit une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre sœur, reprit-il avec affectation, s'en servoit pour exprimer ses pensées. — Lucile fut comme attérée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avoit pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui de *votre sœur*, qui sembloit indiquer un reproche. Les larmes étoient prêtes à la suffoquer, et si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie ; mais elle se contint, et la gêne qui existoit entre les deux époux n'en devint que plus pénible.

Le lendemain le soleil parut, et malgré les mauvais jours qui avoient précédé, il se montra brillant et radieux, comme un exilé qui rentre dans sa patrie. Lucile et lord Nelvil en profitèrent pour aller voir la cathédrale de Milan; c'est le chef-d'œuvre de l'architecture gothique en Italie, comme Saint-Pierre de l'architecture moderne. Cette église, bâtie en forme de croix, est une belle image de douleur, qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse ville de Milan. En montant jusques au haut du clocher, on est confondu du travail scrupuleux de chaque détail. L'édifice entier, dans toute sa hauteur, est orné, sculpté, découpé, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le seroit un petit objet d'agrément. Que de patience et de temps il fallut pour accomplir un tel œuvre! La persévérance vers un même but se transmettoit jadis de génération en génération, et le genre humain, stable dans ses pensées, élevoit des monumens inébranlables comme elles. Une église gothique fait naître des dispositions très-religieuses. Horace Walpole a dit *que les papes ont consacré à bâtir des temples à la moderne, les richesses que leur avoit values la dévotion inspirée par les églises gothiques.* La lumière qui passe à travers les vitraux coloriés, les formes singu-

lières de l'architecture, enfin l'aspect entier de l'église est une image silencieuse de ce mystère de l'infini qu'on sent au dedans de soi, sans pouvoir jamais s'en affranchir ni le comprendre.

Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan un jour où la terre étoit couverte de neige, et rien n'est plus triste que la neige en Italie. On n'y est point accoutumé à voir disparoître la nature sous le voile uniforme des frimas; tous les Italiens se désolent du mauvais temps, comme d'une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avoit pour l'Italie une sorte de coquetterie qui n'étoit pas satisfaite; l'hiver déplaît là plus que partout ailleurs, parce que l'imagination n'y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes, à proportion du nombre et de la fortune des habitans. On diroit que ces villes sont arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder seulement par quelques hommes de leur suite.

Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposoient de traverser le Taro, comme si tout devoit contribuer à leur rendre cette fois le voyage d'Italie lugubre, le fleuve s'étoit

débordé la nuit précédente; et l'inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apennins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre; et leur course est si rapide, que les flots et le bruit qui les annonce arrivent presque en même temps. Un pont sur de telles rivières n'est guère possible, parce qu'elles changent de lit sans cesse, et s'élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout à coup arrêtés au bord de ce fleuve; les bateaux avoient été emportés par le courant, et il falloit attendre que les Italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent avoit formé. Lucile, pendant ce temps, se promenoit pensive et glacée; le brouillard étoit tel que le fleuve se confondoit avec l'horizon, et ce spectacle rappeloit bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx, que ces eaux bienfaisantes qui doivent charmer les regards des habitans brûlés par les rayons du soleil. Lucile craignoit pour sa fille le froid rigoureux qu'il faisoit, et la mena dans une cabane de pêcheur, où le feu étoit allumé au milieu de la chambre comme en Russie. — Où donc est votre belle Italie? dit Lucile en souriant à lord Nelvil. — Je ne sais quand je

la retrouverai, répondit-il avec tristesse. —

En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route, on a de loin le coup d'œil pittoresque des toits en forme de terrasse, qui donnent aux villes d'Italie un aspect oriental. Les églises, les clochers ressortent singulièrement au milieu de ces plates-formes; et quand on revient dans le nord, les toits en pointe, qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige, causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège; lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui, appelée la Madone *della scala;* elle est recouverte par un rideau. Lorsque l'on tira ce rideau, Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau, et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son Fils. La figure de Lucile avoit tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que le Corrège a peint, qu'Oswald portoit alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore; car le Corrège est peut-être le seul peintre qui sache donner

aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étoient levés vers le ciel. Le voile qu'il jette sur les regards ne dérobe en rien le sentiment ni la pensée, mais leur donne un charme de plus, celui d'un mystère céleste.

Cette Madone est près de se détacher du mur, et l'on voit la couleur presque tremblante qu'un souffle pourroit faire tomber. Cela donne à ce tableau le charme mélancolique de tout ce qui est passager, et l'on y revient plusieurs fois, comme pour dire à sa beauté qui va disparoître un sensible et dernier adieu.

En sortant de l'église, Oswald dit à Lucile: — Ce tableau, dans peu de temps, n'existera plus, mais moi j'aurai toujours sous les yeux son modèle. — Ces paroles aimables attendrirent Lucile; elle serra la main d'Oswald : elle étoit prête à lui demander si son cœur pouvoit se fier à cette expression de tendresse; mais quand un mot d'Oswald lui sembloit froid, sa fierté l'empêchoit de s'en plaindre; et quand elle étoit heureuse d'une expression sensible, elle craignoit de troubler ce moment de bonheur, en voulant le rendre plus durable. Ainsi son âme et son esprit trouvoient toujours des raisons pour le silence. Elle se flattoit

que le temps, la résignation et la douceur ameneroient un jour fortuné qui dissiperoit toutes ses craintes.

CHAPITRE VII.

La santé de lord Nelvil se remettoit par le climat d'Italie; mais une inquiétude cruelle l'agitoit sans cesse : il demandoit partout des nouvelles de Corinne, et on lui répondoit par-tout, comme à Turin, qu'on la croyoit à Florence, mais qu'on ne savoit rien d'elle, depuis qu'elle ne voyoit personne et n'écrivoit plus. Oh ! ce n'étoit pas ainsi que le nom de Corinne s'annonçoit autrefois; et celui qui avoit détruit son bonheur et son éclat pouvoit-il se le pardonner ?

En approchant de Bologne, on est frappé de loin par deux tours très-élevées, dont l'une surtout est penchée d'une manière qui effraie la vue. C'est en vain que l'on sait qu'elle est ainsi bâtie, et que c'est ainsi qu'elle a vu passer les siècles; cet aspect importune l'imagination. Bologne est une des villes où l'on trouve

un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres; mais le peuple y produit une impression désagréable. Lucile s'attendoit au langage harmonieux d'Italie qu'on lui avoit annoncé, et le dialecte bolonois dut la surprendre péniblement; il n'en est pas de plus rauque dans les pays du Nord. C'étoit au milieu du carnaval qu'Oswald et Lucile arrivèrent à Bologne; l'on entendoit jour et nuit des cris de joie tout semblables à des cris de colère. Une population pareille à celle des Lazzaroni de Naples, couche la nuit sous les arcades nombreuses qui bordent les rues de Bologne; ils portent pendant l'hiver un peu de feu dans un vase de terre, mangent dans la rue, et poursuivent les étrangers par des demandes continuelles. Lucile espéroit en vain ces voix mélodieuses qui se font entendre la nuit dans les villes d'Italie; elles se taisent toutes quand le temps est froid, et sont remplacées à Bologne par des clameurs qui effraient, quand on n'y est pas accoutumé. Le jargon des gens du peuple paroît hostile, tant le son en est rude; et les mœurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales, que dans les pays du Nord. La vie sédentaire perfectionne l'ordre social; mais le soleil qui permet de vivre dans les rues,

introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple (12).

Oswald et lady Nelvil ne pouvoient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendians, qui sont en général le fléau de l'Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, ils virent les détenus qui se livroient à la joie la plus déplaisante, s'adressoient aux passans d'une voix de tonnerre, et demandoient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés; enfin tout donnoit dans ce lieu l'idée d'un peuple sans dignité. — Ce n'est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple, concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire? — Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie! mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan, vous verrez le véritable Midi; vous connoîtrez le peuple spirituel et animé de ces contrées, et vous serez, je le crois, moins sévère pour l'Italie. —

On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout-à-fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent s'accorde avec ce que l'on voit; et d'autres fois il paroît souverainement injuste.

Dans un pays où la plupart des gouvernemens étoient sans garantie, et l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation, considérée d'une manière générale, mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange; les personnes que l'on connoît particulièrement décident du jugement qu'on porte sur la nation; jugement qui ne peut trouver de base fixe, ni dans les institutions, ni dans les mœurs, ni dans l'esprit public.

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s'arrêta long-temps devant la Sibylle, peinte par le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitoit en lui ce tableau, et voyant qu'il s'oublioit long-temps à le contempler, elle osa s'approcher enfin, et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parloit plus à son cœur que la Madone du Corrège. Oswald comprit Lucile, et fut étonné de tout ce que ce mot signifioit; il la regarda quelque temps sans lui répondre, et puis il lui dit : — La

Sibylle ne rend plus d'oracles; son génie, son talent, tout est fini: mais l'angélique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes; et l'homme malheureux qui fit tant de mal à l'une, ne trahira jamais l'autre. — En achevant ces mots, il sortit pour cacher son trouble.

LIVRE XX.

CONCLUSION.

CHAPITRE PREMIER.

Après ce qui s'étoit passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savoit plus sur ses relations avec Corinne qu'il ne l'avoit imaginé, et il eut enfin l'idée que sa froideur et son silence venoient peut-être de quelques peines secrètes; cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l'explication que jusqu'alors Lucile avoit redoutée. Le premier mot étant dit, elle auroit tout révélé si lord Nelvil l'avoit voulu; mais il lui en coûtoit trop de parler de Corinne au moment de la revoir, de s'engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à l'émouvoir, avec une personne qui lui causoit toujours un sentiment de gêne, et dont il ne connoissoit le caractère qu'imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par-delà le beau climat d'Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l'été, répandoit alors une douce chaleur; les gazons étoient verds; l'automne finissoit à peine, et déjà le printemps sembloit s'annoncer. On voyoit dans les marchés des fruits de toute espèce, des oranges, des grenades. Le langage toscan commençoit à se faire entendre; enfin tous les souvenirs de la belle Italie rentroient dans l'âme d'Oswald; mais aucune espérance ne venoit s'y mêler : il n'y avoit que du passé dans toutes ces impressions. L'air suave du midi agissoit aussi sur la disposition de Lucile : elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l'eût encouragée; mais ils étoient tous les deux retenus par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n'osant se communiquer ce qui les occupoit. Corinne, dans une telle situation, eût bien vite obtenu le secret d'Oswald comme celui de Lucile; mais ils avoient l'un et l'autre le même genre de réserve, et plus ils se ressembloient à cet égard, et plus il étoit difficile qu'ils sortissent de la situation contrainte où ils se trouvoient.

CHAPITRE II.

En arrivant à Florence, lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte, et peu d'instans après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant, qu'il fut long-temps sans pouvoir lui parler; enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'ai rien que de triste à vous dire sur elle, répondit le prince Castel-Forte : sa santé est très-mauvaise et s'affoiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi; l'occupation lui est souvent très-difficile; cependant je la croyois un peu plus calme, lorsque nous avons appris votre arrivée en Italie. Je ne puis vous cacher qu'à cette nouvelle son émotion a été si vive, que la fièvre qui l'avoit quittée l'a reprise. Elle ne m'a point dit quelle étoit son intention relativement à vous, car j'évite avec grand soin de lui prononcer votre nom. — Ayez la bonté, prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m'ont empêché d'apprendre son voyage en Angle-

terre avant que je fusse l'époux de Lucile; et quand elle l'aura lue, demandez-lui de me recevoir. J'ai besoin de lui parler pour justifier, s'il se peut, ma conduite. Son estime m'est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt. — Je remplirai vos désirs, mylord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterois que vous lui fissiez quelque bien.

Lady Nelvil entra dans ce moment, Oswald lui présenta le prince Castel-Forte : elle le reçut avec assez de froideur; il la regarda fort attentivement. Sa beauté sans doute le frappa, car il soupira en pensant à Corinne, et sortit. Lord Nelvil le suivit. — Elle est charmante lady Nelvil, dit le prince Castel-Forte; quelle jeunesse! quelle fraîcheur! Ma pauvre amie n'a plus rien de cet éclat; mais il ne faut pas oublier, mylord, qu'elle étoit bien brillante aussi quand vous l'avez vue pour la première fois! — Non, je ne l'oublie pas, s'écria lord Nelvil; non, je ne me pardonnerai jamais.... et il s'arrêta sans pouvoir achever ce qu'il vouloit dire. — Le reste du jour, il fut silencieux et sombre. Lucile n'essaya pas de le distraire, et lord Nelvil étoit blessé de ce qu'elle ne l'essayoit pas. Il se disoit en lui-même : — Si Corinne m'avoit vu triste, Corinne m'auroit consolé. —

Le lendemain matin, son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte. — Eh bien! lui dit-il, qu'a-t-elle répondu? — Elle ne veut pas vous voir, répondit le prince Castel-Forte. — Et quels sont ses motifs? — J'ai été hier chez elle, et je l'ai trouvée dans une agitation qui faisoit bien de la peine. Elle marchoit à grands pas dans sa chambre, malgré son extrême foiblesse; sa pâleur étoit quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparoissoit aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir; elle a gardé le silence quelques instans, et m'a dit enfin ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puisque vous l'exigez. — *C'est un homme qui m'a fait trop de mal. L'ennemi qui m'auroit jetée dans une prison, qui m'auroit bannie et proscrite, n'eût pas déchiré mon cœur à ce point. J'ai souffert ce que personne n'a jamais souffert, un mélange d'attendrissement et d'irritation qui faisoit de mes pensées un supplice continuel. J'avois pour Oswald autant d'enthousiasme que d'amour. Il doit s'en souvenir; je lui ai dit une fois qu'il m'en coûteroit moins de ne plus l'aimer, que de ne plus l'admirer. Il a flétri l'objet de mon culte, il m'a trompée, volontairement ou involontairement, n'importe, il n'est pas celui que je croyois. Qu'a-t-il fait*

pour moi ? Il a joui pendant près d'une année du sentiment qu'il m'inspiroit ; et quand il a fallu me défendre, et quand il a fallu manifester son cœur par une action, en a-t-il fait une ? peut-il se vanter d'un sacrifice, d'un mouvement généreux ? Il est heureux maintenant, il possède tous les avantages que le monde apprécie ; moi, je me meurs, qu'il me laisse en paix. —

Ces paroles sont bien dures, dit Oswald. — Elle est aigrie par la souffrance, reprit le prince Castel-Forte : je lui ai vu souvent une disposition plus douce ; souvent, permettez-moi de vous le dire, elle vous a défendu contre moi. — Vous me trouvez donc bien coupable ? reprit lord Nelvil. — Me permettez-vous de vous le dire ? je pense que vous l'êtes, dit le prince Castel-Forte. Les torts qu'on peut avoir avec une femme ne nuisent point dans l'opinion du monde ; ces fragiles idoles, adorées aujourd'hui, peuvent être brisées demain, sans que personne prenne leur défense, et c'est pour cela même que je les respecte davantage ; car la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. Aucun inconvénient ne résulte pour nous de leur faire du mal, et cependant ce mal est affreux. Un coup de poignard est puni par les lois, et le déchirement d'un cœur sensible n'est l'objet

que d'une plaisanterie; il vaudroit donc mieux se permettre le coup de poignard. — Croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi aussi, j'ai été bien malheureux, c'est ma seule justification; mais autrefois Corinne eût entendu celle-là. Il se peut qu'elle ne lui fasse plus rien à présent. Néanmoins je veux lui écrire. Je crois encore qu'à travers tout ce qui nous sépare, elle entendra la voix de son ami. — Je lui remettrai votre lettre, dit le prince Castel-Forte; mais, je vous en conjure, ménagez-la : vous ne savez pas ce que vous êtes encore pour elle. Cinq ans ne font que rendre une impression plus profonde, quand aucune autre idée n'en a distrait : voulez-vous savoir dans quel état elle est à présent? une fantaisie bizarre, à laquelle mes prières n'ont pu la faire renoncer, vous en donnera l'idée. —

En achevant ces mots, le prince Castel-Forte ouvrit la porte de son cabinet, et lord Nelvil l'y suivit. Il vit d'abord le portrait de Corinne, telle qu'elle avoit paru dans le premier acte de *Roméo et Juliette;* ce jour, celui de tous où il s'étoit senti le plus d'entraînement pour elle. Un air de confiance et de bonheur animoit tous ses traits. Les souvenirs de ces temps de fête se réveillèrent tout entiers dans l'imagination de lord Nelvil ; et comme

il trouvoit du plaisir à s'y livrer, le prince Castel-Forte le prit par la main, et, tirant un rideau de crêpe qui couvroit un autre tableau, il lui montra Corinne, telle qu'elle avoit voulu se faire peindre cette année même, en robe noire, d'après le costume qu'elle n'avoit point quitté depuis son retour d'Angleterre. Oswald se rappela tout à coup l'impression que lui avoit faite une femme vêtue ainsi, qu'il avoit aperçue à Hydeparck; mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle étoit là, pâle comme la mort, les yeux à demi fermés; ses longues paupières voiloient ses regards et portoient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait étoit écrit ce vers du *Pastor fido* :

A pena si puo dir : questa fu rosa. (*)

Quoi! dit lord Nelvil, c'est ainsi qu'elle est maintenant? — Oui, répondit le prince Castel-Forte, et, depuis quinze jours, plus mal encore. — A ces mots, lord Nelvil sortit comme un insensé : l'excès de sa peine troubloit sa raison.

(*) A peine peut-on dire : elle fut une rose.

CHAPITRE III.

Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre tout le jour. Lucile vint à l'heure du dîner frapper doucement à sa porte. Il ouvrit, et lui dit : — Ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd'hui ; ne m'en sachez pas mauvais gré. — Lucile se retourna vers Juliette, qu'elle tenoit par la main, l'embrassa, et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table sur laquelle étoit la lettre qu'il écrivoit à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs : — Seroit-il possible que je fisse aussi souffrir Lucile ? A quoi sert donc ma vie, si tout ce qui m'aime est malheureux par moi ? —

Lettre de lord Nelvil à Corinne.

« Si vous n'étiez pas la plus généreuse per-
» sonne du monde, qu'aurois-je à vous dire ?
» Vous pouvez m'accabler par vos reproches, et
» ce qui est plus affreux encore, me déchirer
» par votre douleur. Suis-je un monstre, Co-

» rinne, puisque j'ai fait tant de mal à ce que
» j'aimois! Ah! je souffre tellement, que je ne
» puis me croire tout-à-fait barbare. Vous sa-
» vez, quand je vous ai connue, que j'étois
» accablé par le chagrin qui me suivra jus-
» qu'au tombeau. Je n'espérois pas le bonheur.
» J'ai lutté long-temps contre l'attrait que vous
» m'inspiriez. Enfin, quand il a eu triomphé de
» moi, j'ai toujours gardé dans mon âme un
» sentiment de tristesse, présage d'un mal-
» heureux sort. Tantôt je croyois que vous
» étiez un bienfait de mon père, qui veilloit
» dans le ciel sur ma destinée, et vouloit que
» je fusse encore aimé sur cette terre, comme
» il m'avoit aimé pendant sa vie. Tantôt je
» croyois que je désobéissois à ses volontés, en
» épousant une étrangère, en m'écartant de la
» ligne tracée par mes devoirs et par ma situa-
» tion. Ce dernier sentiment prévalut quand
» je fus de retour en Angleterre, quand j'ap-
» pris que mon père avoit condamné d'avance
» mon sentiment pour vous. S'il avoit vécu,
» je me serois cru le droit de lutter, à cet
» égard, contre son autorité; mais ceux qui
» ne sont plus ne peuvent nous entendre; et
» leur volonté sans force porte un caractère
» touchant et sacré.

» Je me retrouvai au milieu des habitudes

» et des liens de la patrie; je rencontrai votre » sœur, que mon père m'avoit destinée, et qui » convenoit si bien au besoin du repos, au » projet d'une vie régulière. J'ai dans le carac- » tère une sorte de foiblesse qui me fait redou- » ter ce qui agite l'existence. Mon esprit est » séduit par des espérances nouvelles; mais » j'ai tant éprouvé de peines, que mon âme » malade craint tout ce qui l'expose à des émo- » tions trop fortes, à des résolutions pour les- » quelles il faut heurter mes souvenirs et les » affections nées avec moi. Cependant, Co- » rinne, si je vous avois sue en Angleterre, » jamais je n'aurois pu me détacher de vous. » Cette admirable preuve de tendresse eût » entraîné mon cœur incertain. Ah! pourquoi » dire ce que j'aurois fait! Serions-nous heu- » reux? suis-je capable de l'être? Incertain » comme je le suis, pouvois-je choisir un sort, » quelque beau qu'il fût, sans en regretter un » autre?

» Quand vous me rendîtes ma liberté, » je fus irrité contre vous; je rentrai dans les » idées que le commun des hommes doit » prendre en vous voyant. Je me dis qu'une » personne aussi supérieure se passeroit faci- » lement de moi. Corinne, j'ai déchiré votre » cœur, je le sais; mais je croyois n'immoler

» que moi. Je pensois que j'étois plus que vous
» inconsolable, et que vous m'oublieriez,
» quand je vous regretterois toujours. Enfin
» les circonstances m'enlacèrent, et je ne veux
» point nier que Lucile ne soit digne et des
» sentimens qu'elle m'inspire, et de bien
» mieux encore. Mais dès que je sus votre
» voyage en Angleterre, et le malheur que je
» vous avois causé, il n'y eut plus dans ma vie
» qu'une peine continuelle. J'ai cherché la
» mort pendant quatre ans, au milieu de la
» guerre, certain qu'en apprenant que je n'é-
» tois plus, vous me trouveriez justifié. Sans
» doute vous avez à m'opposer une vie de re-
» grets et de douleurs, une fidélité profonde
» pour un ingrat qui ne la méritoit pas; mais
» songez que la destinée des hommes se com-
» plique de mille rapports divers qui trou-
» blent la constance du cœur. Cependant,
» s'il est vrai que je n'ai pu ni trouver ni
» donner le bonheur; s'il est vrai que je vis
» seul depuis que je vous ai quittée, que ja-
» mais je ne parle du fond de mon cœur, que
» la mère de mon enfant, que celle que je dois
» aimer à tant de titres, reste étrangère à mes
» secrets comme à mes pensées; s'il est vrai
» qu'un état habituel de tristesse m'ait re-
» plongé dans cette maladie dont vos soins,

» Corinne, m'avoient autrefois tiré; si je suis
» venu en Italie, non pas pour me guérir, vous
» ne croyez pas que j'aime la vie, mais pour
» vous dire adieu : refuserez-vous de me voir une
» fois, une seule fois? Je le souhaite, parce que je
» crois que je vous ferois du bien. Ce n'est pas ma
» propre souffrance qui me détermine. Qu'im-
» porte que je sois bien misérable! qu'importe
» qu'un poids affreux pèse à jamais sur mon
» cœur, si je m'en vais d'ici sans vous avoir
» parlé, sans avoir obtenu de vous mon par-
» don! Il faut que je sois malheureux, et cer-
» tainement je le serai. Mais il me semble que
» votre cœur seroit soulagé si vous pouviez
» penser à moi comme à votre ami, si vous
» aviez vu combien vous m'êtes chère, si vous
» l'aviez senti par ces regards, par cet accent
» d'Oswald, de ce criminel dont le sort est plus
» changé que le cœur.

» Je respecte mes liens, j'aime votre sœur;
» mais le cœur humain, bizarre, inconséquent,
» tel qu'il l'est, peut renfermer et cette ten-
» dresse, et celle que j'éprouve pour vous. Je
» n'ai rien à dire de moi qui puisse s'écrire;
» tout ce qu'il faut expliquer me condamne.
» Néanmoins si vous me voyiez me prosterner
» devant vous, vous pénétreriez à travers tous
» mes torts et tous mes devoirs ce que vous

» êtes encore pour moi, et cet entretien vous » laisseroit un sentiment doux. Hélas! notre » santé est bien foible à tous les deux, et je ne » crois pas que le ciel nous destine une longue » vie. Que celui de nous deux qui précédera » l'autre se sente regretté, se sente aimé de » l'ami qu'il laissera dans ce monde! L'inno- » cent devroit seul avoir cette jouissance; » mais qu'elle soit aussi accordée au coupable!

» Corinne, sublime amie, vous qui lisez » dans les cœurs, devinez ce que je ne puis » dire; entendez-moi comme vous m'enten- » diez. Laissez-moi vous voir; permettez que » mes lèvres pâles pressent vos mains affoi- » blies: ah! ce n'est pas moi seul qui ai fait » ce mal, c'est le même sentiment qui nous a » consumés tous les deux; c'est la destinée » qui a frappé deux êtres qui s'aimoient: mais » elle a dévoué l'un d'eux au crime, et celui- » là, Corinne, n'est peut-être pas le moins à » plaindre! »

Réponse de Corinne.

« S'il ne falloit pour vous voir que vous par- » donner, je ne m'y serois pas un instant re- » fusée. Je ne sais pourquoi je n'ai point de » ressentiment contre vous, bien que la dou- » leur que vous m'avez causée me fasse fris-

» sonner d'effroi. Il faut que je vous aime
» encore, pour n'avoir aucun mouvement de
» haine; la religion seule ne suffiroit pas pour
» me désarmer ainsi. J'ai eu des momens où ma
» raison étoit altérée; d'autres, et c'étoient les
» plus doux, où j'ai cru mourir avant la fin du
» jour, par le serrement de cœur qui m'oppres-
» soit; d'autres enfin où j'ai douté de tout,
» même de la vertu; vous étiez pour moi son
» image ici-bas, et je n'avois plus de guide
» pour mes pensées comme pour mes senti-
» mens, quand le même coup frappoit en moi
» l'admiration et l'amour.

» Que serois-je devenue sans le secours cé-
» leste? Il n'y a rien dans ce monde qui ne fût
» empoisonné par votre souvenir. Un seul asile
» me restoit au fond de l'âme, Dieu m'y a
» reçue. Mes forces physiques vont en décrois-
» sant; mais il n'en est pas ainsi de l'enthou-
» siasme qui me soutient. Se rendre digne de
» l'immortalité est, je me plais à le croire, le
» seul but de l'existence. Bonheur, souffrances,
» tout est moyen pour ce but; et vous avez été
» choisi pour déraciner ma vie de la terre : j'y
» tenois par un lien trop fort.

» Quand j'ai appris votre arrivée en Italie,
» quand j'ai revu votre écriture, quand je vous
» ai su là, de l'autre côté de la rivière, j'ai senti
» dans mon âme un tumulte effrayant. Il fal-

» loit me rappeler sans cesse que ma sœur
» étoit votre femme, pour combattre ce que
» j'éprouvois. Je ne vous le cache point, vous
» revoir me sembloit un bonheur, une émo-
» tion indéfinissable, que mon cœur enivré de
» nouveau préféroit à des siècles de calme;
» mais la Providence ne m'a point abandonnée
» dans ce péril. N'êtes-vous pas l'époux d'une
» autre? Que pouvois-je donc avoir à vous
» dire? M'étoit-il même permis de mourir
» entre vos bras? Et que me restoit-il pour ma
» conscience, si je ne faisois aucun sacrifice,
» si je voulois encore un dernier jour, une
» dernière heure? Maintenant je comparoîtrai
» devant Dieu, peut-être avec plus de con-
» fiance, puisque j'ai su renoncer à vous voir.
» Cette grande résolution apaisera mon âme.
» Le bonheur, tel que je l'ai senti quand vous
» m'aimiez, n'est pas en harmonie avec notre
» nature : il agite, il inquiète, il est si prêt à
» passer! Mais une prière habituelle, une rê-
» verie religieuse, qui a pour but de se perfec-
» tionner soi-même, de se décider dans tout
» par le sentiment du devoir, est un état doux,
» et je ne puis savoir quel ravage le seul son
» de votre voix pourroit produire dans cette
» vie de repos que je crois avoir obtenue. Vous
» m'avez fait beaucoup de mal en me disant

» que votre santé étoit altérée. Ah ! ce n'est pas » moi qui la soigne ; mais c'est encore moi qui » souffre avec vous. Que Dieu bénisse vos » jours, mylord ; soyez heureux, mais soyez-le » par la piété. Une communication secrète avec » la divinité semble placer en nous-mêmes l'être » qui se confie et la voix qui lui répond ; elle » fait deux amis d'une seule âme. Chercheriez- » vous encore ce qu'on appelle le bonheur? » Ah! trouverez-vous mieux que ma tendresse? » Savez-vous que dans les déserts du Nouveau- » Monde j'aurois béni mon sort, si vous m'a- » viez permis de vous y suivre? Savez-vous que » je vous aurois servi comme une esclave? » Savez-vous que je me serois prosternée de- » vant vous comme devant un envoyé du ciel, » si vous m'aviez fidèlement aimée? Eh bien! » qu'avez-vous fait de tant d'amour? qu'avez- » vous fait de cette affection unique en ce » monde? un malheur unique comme elle. Ne » prétendez donc plus au bonheur; ne m'of- » fensez pas en croyant l'obtenir encore. Priez » comme moi, priez, et que nos pensées se » rencontrent dans le ciel.

» Cependant, quand je me sentirai tout-à- » fait près de ma fin, peut-être me placerai-je » dans quelque lieu pour vous voir passer. » Pourquoi ne le ferois-je pas? Certainement

» quand mes yeux se troubleront, quand je
» ne verrai plus rien au dehors, votre image
» m'apparoîtra. Si je vous avois revu nouvel-
» lement, cette illusion ne seroit-elle pas plus
» distincte? Les divinités, chez les anciens,
» n'étoient jamais présentes à la mort; je vous
» éloignerai de la mienne : mais je souhaite
» qu'un souvenir récent de vos traits puisse en-
» core se retracer dans mon âme défaillante.
» Oswald, Oswald, qu'est-ce que j'ai dit! vous
» voyez ce que je suis quand je m'abandonne
» à votre souvenir.

» Pourquoi Lucile n'a-t-elle pas désiré de
» me voir? c'est votre femme, mais c'est aussi
» ma sœur. J'ai des paroles douces, j'en ai
» même de généreuses à lui adresser. Et votre
» fille, pourquoi ne m'a-t-elle pas été amenée?
» Je ne dois pas vous voir : mais ce qui vous
» entoure est ma famille : en suis-je donc reje-
» tée? Craint-on que la pauvre petite Juliette
» ne s'attriste en me voyant? Il est vrai que
» j'ai l'air d'une ombre, mais je saurois sou-
» rire pour votre enfant. Adieu, mylord, adieu;
» pensez-vous que je pourrois vous appeler
» mon frère? mais ce seroit parce que vous
» êtes l'époux de ma sœur. Ah! du moins vous
» serez en deuil quand je mourrai, vous assis-
» terez, comme parent, à mes funérailles. C'est

» à Rome que mes cendres seront d'abord
» transportées ; faites passer mon cercueil sur
» la route que parcourut jadis mon char de
» triomphe, et reposez-vous dans le lieu même
» où vous m'avez rendu ma couronne. Non,
» Oswald, non, j'ai tort. Je ne veux rien qui
» vous afflige : je veux seulement une larme,
» et quelques regards vers le ciel, où je vous
» attendrai. »

CHAPITRE IV.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Oswald pût retrouver du calme, après l'impression déchirante que lui avoit causée la lettre de Corinne. Il fuyoit la présence de Lucile, il passoit les heures entières sur le bord de la rivière qui conduisoit à la maison de Corinne, et souvent il fut tenté de se jeter dans les flots, pour être au moins porté, quand il ne seroit plus, vers cette demeure dont l'entrée lui étoit refusée pendant sa vie. La lettre de Corinne lui apprenoit qu'elle eût désiré de voir sa sœur; et bien qu'il s'étonnât de ce souhait, il avoit envie de le satisfaire; mais comment aborder cette ques-

tion auprès de Lucile ? Il apercevoit bien qu'elle étoit blessée de sa tristesse; il auroit voulu qu'elle l'interrogeât, mais il ne pouvoit se résoudre à parler le premier, et Lucile trouvoit toujours le moyen d'amener la conversation sur des sujets indifférens, de proposer une promenade, enfin de détourner un entretien qui auroit pu conduire à une explication. Elle parloit quelquefois de son désir de quitter Florence pour aller voir Rome et Naples. Lord Nelvil ne la contredisoit jamais; seulement il demandoit encore quelques jours de retard, et Lucile alors y consentoit avec une expression de physionomie digne et froide.

Oswald voulut au moins que Corinne vît sa fille, et il ordonna secrètement à sa bonne de la conduire chez elle. Il alla au-devant de l'enfant comme elle revenoit, et lui demanda si elle avoit été contente de sa visite. Juliette lui répondit par une phrase italienne, et sa prononciation, qui ressembloit à celle de Corinne, fit tressaillir Oswald. — Qui vous a appris cela, ma fille? dit-il. — La dame que je viens de voir, répondit-elle. — Et comment vous a-t-elle reçue? — Elle a beaucoup pleuré en me voyant, dit Juliette; je ne sais pourquoi. Elle m'embrassoit et pleuroit, et cela lui faisoit mal, car elle a l'air bien malade. — Et

vous plaît-elle, cette dame, ma fille? continua lord Nelvil. — Beaucoup, répondit Juliette; j'y veux aller tous les jours. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qu'elle sait. Elle dit qu'elle veut que je ressemble à Corinne. Qu'est-ce que c'est que Corinne, mon père? cette dame n'a pas voulu me le dire. — Lord Nelvil ne répondit plus, et s'éloigna pour cacher son attendrissement. Il ordonna que tous les jours, pendant la promenade de Juliette, on la menât chez Corinne; et peut-être eut-il tort envers Lucile, en disposant ainsi de sa fille sans son consentement. Mais, en peu de jours, l'enfant fit des progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien étoit ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiroient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s'étoit passé n'avoit fait autant de peine à Lucile, que cette influence donnée à Corinne sur l'éducation de sa fille. Elle savoit par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de foiblesse et de dépérissement, se donnoit une peine extrême pour l'instruire et lui communiquer tous ses talens, comme un héritage qu'elle se plaisoit à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n'eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d'elle lord Nelvil; mais elle étoit

combattue entre le désir bien naturel de diriger seule sa fille, et le reproche qu'elle se faisoit de lui enlever des leçons qui ajoutoient à ses agrémens d'une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passoit dans la chambre, comme Juliette prenoit une leçon de musique. Elle tenoit une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne; et ses petits bras et ses jolis regards l'imitoient parfaitement. On croyoit voir la miniature d'un beau tableau, avec la grâce de l'enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, fut tellement ému, qu'il ne pouvoit prononcer un mot, et il s'assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossois, que Corinne avoit fait entendre à lord Nelvil, à Tivoli, en presence d'un tableau d'Ossian. Pendant qu'Oswald, en l'écoutant, respiroit à peine, Lucile s'avança derrière lui sans qu'il l'aperçût. Quand Juliette eût fini, son père la prit sur ses genoux, et lui dit : — La dame qui demeure sur le bord de l'Arno, vous a donc appris à jouer ainsi? — Oui, répondit Juliette, mais il lui en a bien coûté pour le faire, elle s'est trouvée mal souvent lorsqu'elle m'enseignoit. Je l'ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n'a pas voulu; et seulement elle m'a

fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le dix-sept de novembre, je crois. — Ah! mon Dieu! s'écria lord Nelvil; — et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes.

Lucile alors se montra, et prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglois : — C'est trop, mylord, de vouloir aussi détourner de moi l'affection de ma fille; cette consolation m'étoit due dans mon malheur. — En achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre, elle s'y refusa; et seulement, à l'heure du dîné, il apprit qu'elle étoit sortie pendant plusieurs heures, seule, et sans dire où elle alloit. Il s'inquiétoit mortellement de son absence, lorsqu'il la vit revenir avec une expression de douceur et de calme dans la physionomie, tout-à-fait différente de ce qu'il attendoit. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d'obtenir d'elle son pardon par la sincérité; mais elle lui dit : — Souffrez, mylord, que cette explication, nécessaire à tous les deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière. —

Pendant le dîné, elle mit dans la conversation beaucoup plus d'intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant les-

quels Lucile se montroit constamment plus aimable et plus animée qu'à l'ordinaire. Lord Nelvil ne pouvoit rien concevoir à ce changement. Voici quelle en étoit la cause. Lucile avoit été très-blessée des visites de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paroissoit prendre aux progrès que les leçons de Corinne faisoient faire à cette enfant. Tout ce qu'elle avoit renfermé dans son cœur depuis si long-temps, s'étoit échappé dans ce moment; et, comme il arrive aux personnes qui sortent de leur caractère, elle prit tout à coup une résolution très-vive, et partit pour aller voir Corinne, et lui demander si elle étoit résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parloit à elle-même avec force, jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité, qu'elle n'auroit jamais pu se résoudre à entrer, si Corinne, qui l'aperçut de sa fenêtre, ne lui avoit envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne, et toute son irritation contre elle disparut en la voyant; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa sœur, et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa.

Alors commença entre les deux sœurs un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise; mais il eût été impossible à Lucile de ne pas le suivre. Corinne exerça sur sa sœur l'ascendant qu'elle avoit sur tout le monde; on ne pouvoit conserver avec elle ni dissimulation ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyoit certaine de n'avoir plus que peu de temps à vivre: et sa pâleur et sa foiblesse ne le prouvoient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats; elle lui parla de son bonheur et de celui d'Oswald. Elle savoit par tout ce que le prince Castel-Forte lui avoit raconté, et mieux encore par ce qu'elle avoit deviné, que la contrainte et la froideur existoient souvent dans leur intérieur; et, se servant alors de l'ascendant que lui donnoient et son esprit et la fin prochaine dont elle étoit menacée, elle s'occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connoissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à Lucile pourquoi il avoit besoin de trouver dans celle qu'il aimoit une manière d'être, à quelques égards, différente de la sienne; une confiance spontanée, parce que sa réserve

naturelle l'empêchoit de la solliciter; plus d'intérêt, parce qu'il étoit susceptible de découragement; et de la gaîté, précisément parce qu'il souffroit de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillans de sa vie; elle se jugea comme elle auroit pu juger une étrangère; et montra vivement à Lucile combien seroit agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, auroit cependant tout le charme, tout l'abandon, tout le désir de plaire qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

— On a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizarrerie est peut-être que ces femmes cherchoient à se montrer plus aimables, pour se les faire pardonner, et n'imposoient point de gêne, parce qu'elles avoient besoin d'indulgence. Ne soyez donc pas, Lucile, fière de votre perfection; que votre charme consiste à l'oublier, à ne vous en point prévaloir. Il faut que vous soyez vous et moi tout à la fois; que vos vertus ne vous autorisent jamais à la plus légère négligence pour vos agrémens, et que vous ne vous fassiez point un titre de ces vertus, pour vous permettre l'orgueil et la

froideur. Si cet orgueil n'étoit pas fondé, il blesseroit peut-être moins; car user de ses droits refroidit le cœur plus que les prétentions injustes : le sentiment se plaît surtout à donner ce qui n'est pas dû. —

Lucile remercioit sa sœur avec tendresse de la bonté qu'elle lui témoignoit, et Corinne lui disoit : — Si je devois vivre, je n'en serois pas capable; mais puisque je dois bientôt mourir, mon seul désir personnel est encore qu'Oswald retrouve dans vous et dans sa fille quelques traces de mon influence, et que jamais du moins il ne puisse avoir une jouissance de sentiment sans se rappeler Corinne. — Lucile revint tous les jours chez sa sœur, et s'étudioit par une modestie bien aimable, et par une délicatesse de sentiment plus aimable encore, à ressembler à la personne qu'Oswald avoit le plus aimée. La curiosité de lord Nelvil s'accroissoit tous les jours en remarquant les grâces nouvelles de Lucile. Il devina bien vite qu'elle avoit vu Corinne; mais il ne put obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne, dès son premier entretien avec Lucile, avoit exigé le secret de leurs rapports ensemble. Elle se proposoit de voir une fois Oswald et Lucile réunis, mais seulement, à ce qu'il paroît, quand elle se croiroit assurée de n'avoir plus

que peu d'instans à vivre. Elle vouloit tout dire et tout éprouver à la fois; et elle enveloppoit ce projet d'un tel mystère, que Lucile elle-même ne savoit pas de quelle manière elle avoit résolu de l'accomplir.

CHAPITRE V.

Corinne, se croyant atteinte d'une maladie mortelle, souhaitoit de laisser à l'Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps où son génie brilloit dans tout son éclat. C'est une foiblesse qu'il faut lui pardonner. L'amour et la gloire s'étoient toujours confondus dans son esprit, et jusqu'au moment où son cœur fit le sacrifice de tous les attachemens de la terre, elle désira que l'ingrat qui l'avoit abandonnée sentît encore une fois que c'étoit à la femme de son temps qui savoit le mieux aimer et penser, qu'il avoit donné la mort. Corinne n'avoit plus la force d'improviser; mais dans la solitude elle composoit encore des vers, et depuis l'arrivée d'Oswald elle sembloit avoir repris un intérêt plus vif à cette occupation. Peut-être désiroit-

elle de lui rappeler, avant de mourir, son talent et ses succès ; enfin, tout ce que le malheur et l'amour lui faisoient perdre. Elle choisit donc un jour pour réunir dans une des salles de l'académie de Florence, tous ceux qui désiroient entendre ce qu'elle avoit écrit. Elle confia son dessein à Lucile, et la pria d'amener son époux. — Je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l'état où je suis.

Un trouble affreux saisit Oswald, en apprenant la résolution de Corinne. Liroit-elle ses vers elle-même ? quel sujet vouloit-elle traiter ? Enfin il suffisoit de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l'âme d'Oswald. Le matin du jour désigné, l'hiver, qui se fait si rarement sentir en Italie, s'y montra pour un moment comme dans les climats du Nord. On entendoit un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battoit avec violence sur les carreaux des fenêtres, et, par une singularité dont il y a cependant plus d'exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisoit entendre au milieu du mois de janvier, et mêloit un sentiment de terreur à la tristesse du mauvais temps. Oswald ne prononçoit pas un seul mot, mais toutes les sensations extérieures sembloient augmenter le frisson de son âme.

Il arriva dans la salle avec Lucile. Une foule immense y étoit rassemblée. A l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil étoit préparé, et lord Nelvil entendoit dire autour de lui que Corinne devoit s'y placer, parce qu'elle étoit si malade, qu'elle ne pourroit pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle étoit changée, elle avoit choisi ce moyen pour voir Oswald, sans être vue. Dès qu'elle sut qu'il y étoit, elle alla voilée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer; sa démarche étoit chancelante. Elle s'arrêtoit de temps en temps pour respirer, et l'on eût dit que ce court espace étoit un pénible voyage. Ainsi les derniers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout-à-fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre Énée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout-à-fait hors de lui, vouloit se précipiter à ses pieds; il le contint par le respect qu'il devoit à Corinne, en présence de tant de monde.

Une jeune fille, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avoit préparé. C'étoit elle qui devoit chanter les vers de Corinne. Il y avoit un contraste touchant entre ce visage si paisible et si doux, ce visage où les peines de la vie n'avoient encore laissé aucune trace, et les paroles qu'elle alloit prononcer. Mais ce contraste même avoit plu à Corinne; il répandoit quelque chose de serein sur les pensées trop sombres de son âme abattue. Une musique noble et sensible prépara les auditeurs à l'impression qu'ils alloient recevoir. Le malheureux Oswald ne pouvoit détacher ses regards de Corinne, de cette ombre qui lui sembloit une apparition cruelle, dans une nuit de délire; et ce fut à travers ses sanglots qu'il entendit ce chant du cygne, que la femme envers laquelle il étoit si coupable lui adressoit encore au fond du cœur.

DERNIER CHANT DE CORINNE.

« Recevez mon salut solennel, ô mes concitoyens! Déjà la nuit s'avance à mes regards, » mais le ciel n'est-il pas plus beau pendant » la nuit? Des milliers d'étoiles le décorent; il » n'est de jour qu'un désert. Ainsi les ombres » éternelles révèlent d'innombrables pensées » que l'éclat de la prospérité faisoit oublier. » Mais la voix qui pourroit en instruire s'affoiblit par degrés; l'âme se retire en elle- » même, et cherche à rassembler sa dernière » chaleur.

» Dès le premier jour de ma jeunesse, je » promis d'honorer ce nom de Romaine, qui » fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez » permis la gloire, ô vous, nation libérale, » qui ne bannissez point les femmes de son » temple, vous qui ne sacrifiez point des talens immortels aux jalousies passagères, vous » qui toujours applaudissez à l'essor du génie: » ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant » sans dépouilles, qui puise dans l'éternité » pour enrichir le temps!

» Quelle confiance m'inspiroient jadis la nature et la vie! Je croyois que tous les malheurs venoient de ne pas assez penser, de

» ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre » on pouvoit goûter d'avance la félicité ce» leste, qui n'est que la durée dans l'enthou» siasme, et la constance dans l'amour.

» Non, je ne me repens point de cette exal» tation généreuse; non, ce n'est point elle » qui m'a fait verser les pleurs dont la pous» sière qui m'attend est arrosée. J'aurois rem» pli ma destinée, j'aurois été digne des bien» faits du ciel, si j'avois consacré ma lyre » retentissante à célébrer la bonté divine, ma» nifestée par l'univers.

» Vous ne rejetez point, ô mon Dieu! le » tribut des talens. L'hommage de la poésie » est religieux, et les ailes de la pensée ser» vent à se rapprocher de vous.

» Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi, rien » de limité dans la religion. Elle est l'immense, » l'infini, l'éternel; et loin que le génie puisse » détourner d'elle, l'imagination, de son pre» mier élan, dépasse les bornes de la vie, et » le sublime en tout genre est un reflet de la » Divinité.

» Ah! si je n'avois aimé qu'elle, si j'avois » placé ma tête dans le ciel, à l'abri des affec» tions orageuses, je ne serois pas brisée avant » le temps; des fantômes n'auroient pas pris » la place de mes brillantes chimères. Mal-

» heureuse! mon génie, s'il subsiste encore, » se fait sentir seulement par la force de ma » douleur; c'est sous les traits d'une puis- » sance ennemie qu'on peut encore le recon- » noître.

» Adieu donc, mon pays, adieu donc, la » contrée où je reçus le jour. Souvenirs de » l'enfance, adieu. Qu'avez-vous à faire avec » la mort? Vous qui dans mes écrits avez » trouvé des sentimens qui répondoient à » votre âme; ô mes amis, dans quelque » lieu que vous soyez, adieu. Ce n'est point » pour une indigne cause que Corinne a tant » souffert; elle n'a pas du moins perdu ses » droits à la pitié.

» Belle Italie! c'est en vain que vous me » promettez tous vos charmes, que pourriez- » vous pour un cœur délaissé? Ranimeriez- » vous mes souhaits pour accroître mes peines? » Me rappeleriez-vous le bonheur pour me » révolter contre mon sort?

» C'est avec douceur que je m'y soumets. » O vous qui me survivrez! quand le prin- » temps reviendra, souvenez-vous combien » j'aimois sa beauté; que de fois j'ai vanté » son air et ses parfums! Rappelez-vous quel- » quefois mes vers, mon âme y est em- » preinte; mais des muses fatales, l'amour et le

» malheur, ont inspiré mes derniers chants.

» Quand les desseins de la Providence sont » accomplis sur nous, une musique intérieure » nous prépare à l'arrivée de l'ange de la mort. » Il n'a rien d'effrayant, rien de terrible; il » porte des ailes blanches, bien qu'il marche » entouré de la nuit; mais avant sa venue, » mille présages l'annoncent.

» Si le vent murmure, on croit entendre » sa voix. Quand le jour tombe, il y a de gran- » des ombres dans la campagne, qui semblent » les replis de sa robe traînante. A midi, quand » les possesseurs de la vie ne voient qu'un » ciel serein, ne sentent qu'un beau soleil, » celui que l'ange de la mort réclame aperçoit » dans le lointain un nuage qui va bientôt » couvrir la nature entière à ses yeux.

» Espérance, jeunesse, émotions du cœur, » c'en est donc fait. Loin de moi des regrets » trompeurs: si j'obtiens encore quelques lar- » mes, si je me crois encore aimée, c'est parce » que je vais disparoître; mais si je ressaisis- » sois la vie, elle retourneroit bientôt contre » moi tous ses poignards.

» Et vous, Rome, où mes cendres seront » transportées, pardonnez, vous qui avez tant » vu mourir, si je rejoins d'un pas tremblant » vos ombres illustres; pardonnez-moi de me

» plaindre. Des sentimens, des pensées peut-» être nobles, peut-être fécondes, s'éteignent » avec moi, et, de toutes les facultés de l'âme » que je tiens de la nature, celle de souffrir » est la seule que j'aie exercée tout entière.

» N'importe, obéissons. Le grand mystère » de la mort, quel qu'il soit, doit donner du » calme. Vous m'en répondez, tombeaux si-» lencieux ! vous m'en répondez, divinité » bienfaisante ! J'avois choisi sur la terre, et » mon cœur n'a plus d'asile. Vous décidez pour » moi; mon sort en vaudra mieux. »

Ainsi finit le dernier chant de Corinne ; la salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissemens. Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la violence de son émotion, perdit entièrement connoissance. Corinne, en le voyant dans cet état, voulut aller vers lui ; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayoit de se lever : on la rapporta chez elle ; et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avoit une grande confiance, et s'entretint long-temps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle ; la douleur d'Oswald l'avoit tellement émue, qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur, pour la conjurer de le rece-

voir. Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause. — Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur; les hommes ne savent pas le mal qu'ils font, et la société leur persuade que c'est un jeu de remplir une âme de bonheur, et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme, et je sens que la vue d'Oswald rempliroit mon âme de sentimens qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affoiblie; qu'il vive heureux avec vous! Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera près de quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne. Elle veillera sur lui, si Dieu le permet; car on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie. —

Oswald étoit sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la défense positive de Corinne, quelquefois anéanti par la douleur. Lucile alloit de l'un à l'autre : ange de paix entre le désespoir et l'agonie.

Un soir, on crut que Corinne étoit mieux, et Lucile obtint d'Oswald qu'ils iroient ensemble passer quelques instans auprès de leur

fille ; ils ne l'avoient pas vue depuis trois jours. Corinne pendant ce temps se trouva plus mal, et remplit tous les devoirs de sa religion. On assure qu'elle dit au vieillard vénérable qui reçut ses aveux solennels : Mon père, vous connoissez maintenant ma triste destinée, jugez-moi. Je ne me suis jamais vengée du mal qu'on m'a fait ; jamais une douleur vraie ne m'a trouvée insensible ; mes fautes ont été celles des passions, qui n'auroient pas été condamnables en elles-mêmes, si l'orgueil et la foiblesse humaine n'y avoient pas mêlé l'erreur et l'excès. Croyez-vous, ô mon père ! vous que la vie a plus long-temps éprouvé que moi, croyez-vous que Dieu me pardonnera ? — Oui, ma fille, lui dit le vieillard, je l'espère ; votre cœur est-il maintenant tout à lui ? — Je le crois, mon père, répondit-elle ; écartez loin de moi ce portrait (c'étoit celui d'Oswald), et mettez sur mon cœur l'image de celui qui descendit sur la terre, non pour la puissance, non pour le génie, mais pour la souffrance et la mort ; elles en avoient grand besoin. — Corinne aperçut alors le prince Castel-Forte qui pleuroit auprès de son lit. — Mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main, il n'y a que vous près de moi dans ce moment. J'ai vécu pour aimer, et sans

vous je mourrois seule. — Et ses larmes coulèrent à ce mot; puis elle dit encore : Au reste, ce moment se passe de secours ; nos amis ne peuvent nous suivre que jusqu'au seuil de la vie. Là commencent des pensées dont le trouble et la profondeur ne sauroient se confier. —

Elle se fit transporter sur un fauteuil, près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors, et le malheureux Oswald, ne pouvant plus se contenir, la suivit, et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler, et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel, et vit la lune qui se couvroit du même nuage qu'elle avoit fait remarquer à lord Nelvil, quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main.

Que devint Oswald! Il fut dans un tel égarement, qu'on craignit d'abord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s'enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l'y accompagnassent. Enfin l'attachement et le devoir le ramenèrent auprès d'elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord

Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée? le monde qui l'approuva le consola-t-il? se contenta-t-il d'un sort commun, après ce qu'il avoit perdu? Je l'ignore; je ne veux à cet égard, ni le blâmer, ni l'absoudre.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

Page 1, *ligne* 11.

(1) Il y a une charmante description du lac d'Albane, dans un recueil de poésies de madame Bruun, née Münter, l'une des femmes de son pays dont le talent et l'imagination méritent le plus d'éloges.

Page 84, *ligne* 2.

(2) Discours *sur les devoirs des enfans envers leurs pères*, *Cours de Morale religieuse.* Voyez la note du premier volume.

Page 85, *ligne* 14.

(3) Discours *sur l'Indulgence*, dans le *Cours de Morale religieuse.* Voyez la note du premier volume.

Page 120, *ligne* 16.

(4) M. Eliot, ministre d'Angleterre, a sauvé la vie d'un vieillard à Naples, de la même manière que lord Nelvil.

Page 166, *ligne* 10.

(5) Il ne faut pas confondre le nom de Corinne avec celui de la Corilla, improvisatrice italienne, dont tout le monde a entendu parler. Corinne étoit une femme grecque, célèbre par la poésie lyrique; Pindare lui-même avoit reçu des leçons d'elle.

Page 189, *ligne* 23.

(6) Une ancienne tradition appuie le préjugé d'imagination qui persuade à Corinne que le diamant avertit de la trahison : on trouve cette tradition rappelée dans des vers espagnols dont le caractère est vraiment singulier. Le prince Fernand, portugais, les adresse, dans une tragédie de Caldéron, au roi de Fez, qui l'a fait prisonnier. Ce prince aima mieux mourir dans les fers, que de livrer à un roi maure une ville chrétienne que son frère, le roi Édouard, offroit pour le racheter. Le roi maure, irrité de ce refus, fit éprouver les plus indignes traitemens au noble prince, qui, pour le fléchir, lui rappelle que la miséricorde et la générosité sont les vrais caractères de la puissance suprême. Il lui cite tout ce qu'il y a de royal dans l'univers : le lion, le dauphin, l'aigle, parmi les animaux ; il cherche aussi parmi les plantes et les pierres, les traits de bonté naturelle que l'on attribue à celles qui semblent dominer toutes les autres, et c'est alors qu'il dit que le diamant, qui sait résister au fer, se brise de lui-même, et se fond en poudre, pour avertir celui qui le porte de la trahison dont il est menacé. On ne peut savoir si cette manière de considérer toute la nature comme en rapport avec les sentimens et la destinée de l'homme, est mathématiquement vraie, toujours est-il qu'elle plaît à l'imagination, et que la poésie en général, et les poètes espagnols en particulier, en tirent de grandes beautés.

Calderon ne m'est connu que par la traduction allemande d'Auguste Wilhelm Schlegel. Mais tout le monde sait en Allemagne que cet écrivain, l'un des premiers poètes de son pays, a trouvé aussi les moyens de transporter dans sa langue, avec la plus rare perfection, les

beautés poétiques des Espagnols, des Anglois, des Italiens et des Portugais. On peut avoir une idée vivante de l'original, quel qu'il soit, quand on le lit dans une traduction ainsi faite.

Page 199, *ligne* 16.

(7) M. Dubreuil, très-habile médecin françois, avoit un ami intime, M. de Péméja, homme aussi distingué que lui. M. Dubreuil tomba malade d'une maladie mortelle et contagieuse; et l'intérêt qu'il inspiroit remplissant sa chambre de visites, M. Dubreuil appela M. de Péméja, et lui dit: — Il faut renvoyer tout ce monde; vous savez bien, mon ami, que ma maladie est contagieuse; il ne doit y avoir que vous ici. — Quel mot! Heureux celui qui l'entend! M. de Péméja mourut quinze jours après son ami.

Page 242, *ligne* 1.

(8) Parmi les auteurs comiques italiens qui peignent les mœurs, il faut compter le chevalier de Rossi, Romain, qui a singulièrement, dans ses pièces, l'esprit observateur et satirique.

Page 317, *ligne* 11.

(9) Talma, ayant passé plusieurs années de sa vie à Londres, a su réunir dans son admirable talent le caractère et les beautés de l'art théâtral des deux pays.

Page 373, *ligne* 11.

(10) Après la mort du Dante, les Florentins, honteux de l'avoir laissé périr loin de son séjour natal, envoyèrent une députation au pape, pour le prier de leur rendre ses restes ensevelis à Ravenne; mais le pape s'y refusa, trou-

vant avec raison que le pays qui avoit donné asile à l'exilé, étoit devenu sa patrie, et ne voulant point se dessaisir de la gloire attachée à posséder son tombeau.

Page 373, ligne 16.

(11) Alfieri dit que ce fut en se promenant dans l'église Santa-Croce, qu'il sentit, pour la première fois, l'amour de la gloire; et c'est là qu'il est enseveli. L'épitaphe qu'il avoit composée d'avance pour sa respectable amie, madame la comtesse d'Albany, et pour lui, est la plus touchante et la plus simple expression d'une amitié longue et parfaite.

Page 444, ligne 2.

(12) On avoit annoncé, pour deux heures après midi, une éclipse de soleil à Bologne; le peuple se rassembla sur la place publique pour la voir; et, impatient de ce qu'elle tardoit, il l'appeloit impétueusement comme un acteur qui se fait attendre; enfin, elle commença; et, comme le temps nébuleux empêchoit qu'elle ne produisit un grand effet, il se mit à la siffler à grand bruit, trouvant que le spectacle ne répondoit pas à son attente.

TABLE DES LIVRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







